{BnF

gallica
BIBLIOTHÈQUE
NUMÉRIQUE

Desbordes-Valmore, Ondine (1821-1853). Les cahiers de Ondine Valmore. 1932.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF.Leur réutilisation  s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :
*La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.
*La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

Cliquer ici pour accéder aux tarifs et à la licence

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

*des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
*des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter reutilisation@bnf.fr.

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèques de la Ville de Compiègne

# LES

# CAHIERS

## DE

# ONDINE VALMORE

avec une Introduction et des Notes de

ALBERT CAPLAIN

*Conservateur de la Bibliothèque de Compiègne*

et la reproduction de 3 Dessins d'ONDINE VALMORE

BIBLIOTHÈQUE DE LA VILLE

PARIS

Ch. BOSSE, Libraire

16-18, Rue de l'Ancienne Comédie

1932

Hommage à la bibliothèque
municipale de Compiègne

BIBLIOTHÈQUE
COMPIÈGNE
(Oise)
DE LA VILLE

LES

# CAHIERS

DE

# ONDINE VALMORE

# JUSTIFICATION DU TIRAGE

Il a été tiré de cet ouvrage 1000 exemplaires sur vélin d'alfa et 20 exemplaires sur vélin d'Arches numérotés de 1 a 20.

Loc. 8°
459

Loc
M
83

LES

# CAHIERS

DE

# ONDINE VALMORE

avec une Introduction et des Notes de

ALBERT CAPLAIN

*Conservateur de la Bibliothèque de Compiègne*

et la reproduction de 3 Dessins d'ONDINE VALMORE

25498

PARIS

Ch. BOSSE, Libraire

16-18, Rue de l'Ancienne Comédie

1932

*à MM. :*

ABEL LEFRANC,
Membre de l'Institut,
Professeur au Collège
de France,

JACQUES BOULENGER,
le premier historien
d'Ondine Valmore,

qui ont bien voulu m'encourager à publier ce volume.

ALB. CAPLAIN.

# INTRODUCTION

*On ne trouvera pas ici une biographie d'Ondine Valmore. Sa vie a été écrite par M. Jacques Boulenger dans un livre qui, d'une façon générale, n'a pas cessé d'être exact* (1). *Dans un travail plus récent, le même auteur a encore consacré plusieurs chapitres à la fille de Madame Desbordes-Valmore* (2). *Refaire l'histoire d'Ondine et raconter de nouveau les événements de sa courte vie me paraît donc inutile.*

*Le but que je poursuis est de faire connaître l'œuvre — vers et prose — d'Ondine Valmore. Les cahiers dont je vais parler m'ont livré une soixantaine de poésies terminées, dont bien peu sont connues, d'autres non achevées, et des œuvres en prose qui jettent sur la valeur littéraire de la fille de Marceline un jour nouveau. Ce sont les principales de ces pièces que je crois devoir publier.*

*La plupart des auteurs qui ont étudié la vie de Madame Desbordes-Valmore ont parlé, plus ou moins, d'Ondine, sans la connaître autant qu'on peut la connaître maintenant, et sans l'estimer peut-être à sa valeur. « On la regarde », dit M. Descaves dans l'admirable étude qu'il a consacrée à la vie douloureuse de la mère, « on la « regarde à la lueur que projettent sur elle Marceline et « Sainte-Beuve, et par eux elle acquiert une personnalité « qui fait presque oublier qu'elle vit de leur nom ». Sans prétendre qu'Ondine ait eu, comme sa mère, un talent*

---

(1) ONDINE VALMORE. — LES BIBLIOPHILES FANTAISISTES. Dorbon aîné, 1909.
(2) MARCELINE DESBORDES-VALMORE — SA VIE ET SON SECRET. Plon, 1926.

*de premier ordre, il faut reconnaître, après avoir pris connaissance des documents que je publie, qu'elle avait une valeur personnelle très appréciable et qu'elle mérite d'être connue pour elle-même.*

*Je me borne à rappeler qu'Ondine, dont les prénoms véritables sont Marceline-Junie-Hyacinthe, est née le 2 novembre 1821, à Lyon, où son père, Valmore, était acteur tragique; qu'elle était la deuxième fille issue du mariage de sa mère avec Valmore, la première étant décédée peu de jours après sa naissance; qu'une troisième, Inès, naquit en 1825 et mourut en 1846; qu'Ondine, souvent malade, de la maladie qui devait l'emporter comme elle emporta sa sœur Inès, fit en Angleterre, où on la faisait soigner, plusieurs séjours; qu'elle accompagna ses parents et sa sœur dans le voyage qu'ils firent à Milan en 1838; qu'elle fut sous-maîtresse à l'Institution Bascans en 1844, puis, en 1848, inspectrice des pensionnats de jeunes filles de la Seine; qu'elle épousa Jacques Langlais, le 16 janvier 1851; qu'elle eut un enfant qu'elle perdit bientôt; qu'enfin elle mourut, à Paris, le 12 février 1853.*

*De sa mentalité, de son caractère, on n'a guère connu jusqu'ici que ce qu'en a dit sa mère dans ses lettres qu'ont publiées Benjamin Rivière* (1) *et M. Boyer d'Agen* (2), *et de ce qu'en a dit aussi Sainte-Beuve.*

*Ondine y paraît une jeune fille un peu bizarre. Elle montre pour l'étude un goût que sa mère trouve exagéré : « elle travaille comme un vrai petit cheval »* (3). *Son ardeur au travail est pour Marceline un sujet de grandes préoccupations. Sans doute la mère rend justice aux qualités de sa fille, à sa vive intelligence, à son charme, à sa*

(1) Benjamin Rivière. — CORRESPONDANCE INTIME DE MARCELINE DESBORDES-VALMORE. Lemerre, 1896

(2) Boyer-d'Agen. — LETTRES DE MARCELINE DESBORDES-VALMORE. La Sirène, 1924.

(3) Boyer-d'Agen. — II, p. 41

*grâce. Mais l'attitude d'Ondine, la tournure de son esprit, sont pour Marceline un perpétuel sujet d'étonnement: Sainte-Beuve l'a remarqué. Elle se désole de la voir rêveuse, mystique, ambitieuse et fort renfermée: « Quel « démon que cette enfant. Elle me fait tourner dans un « cercle de fer »* (1). *Elle ne parvient pas à comprendre qu'Ondine n'ait aucun goût aux occupations ordinaires des jeunes filles: « Il y a dix hommes dans cette tête et « pas une jupe de femme... L'aiguille n'a rien à faire « avec ce petit Cosaque...* (2) *Elle est toujours charmante, « toujours analytique, appuyée, grave et fine ensemble « et caressante par éclair; mais de la jeune fille guère et « le moins qu'elle peut. Ah! si elle l'était, elle serait « trop irrésistible et séduisante »* (3).

*Dans ses lettres à Héloïse Saudeur (mnst 1559, bibliothèque de Douai) Ondine indique elle-même ce qui, dans sa mentalité, doit effrayer sa mère: « Je ne te plains « pas de n'avoir pas de temps libre, de vivre retirée, « de ne voir personne... Ma vie est de plus en plus soli- « taire; je ne sors que pour prendre l'air; je ne vois per- « sonne que mes élèves... Je n'ai qu'un chagrin dans cette « belle vie, c'est d'être obligée de refuser constamment « ce qu'on m'offre comme des plaisirs, à savoir les bals, « les spectacles, les soirées, qui ne seraient pour moi que « d'immenses pénitences; chaque fois, c'est une affaire « pour dire non ».*

*Dans une de ses lettres à Héloïse Saudeur Ondine exprime nettement sa volonté d'apprendre et de savoir: « Je cherche à acquérir les choses nombreuses qui me « manquent, mais qu'il me faut et que j'aurai,* je t'en « réponds ».

---

(1) Boyer-d'Agen — I, p. 206
(2) Boyer-d'Agen. — I, p. 206.
(3) Boyer-d'Agen. — II, p. 66.

*Parfois, un doute, un soupçon, surgissaient dans l'âme de la mère; Ondine aime-t-elle vraiment ses parents ? « Je « n'ai pas encore la conviction douloureuse qu'elle ait de « l'éloignement ou de la froideur pour nous »* (1). *Ce simple doute, qui se manifeste dans une lettre du 2 août 1839, dut faire bien souffrir la bonne Marceline. Il ne se convertit heureusement jamais en certitude. Loin de là : Dans le même mois d'août 1839, le 30, elle s'exprime ainsi en parlant de Line : « Elle est charmante en toutes choses « et particulièrement dans sa tendresse pour nous »* (2). *Qu'on lise d'ailleurs les poèmes d'Ondine :* Vingt ans *et* Anniversaire ! *Qu'on lise une lettre du 5 février 1843 à sa mère, lettre que je possède : « Je suis impatiente de rece- « voir une lettre pour moi et de retrouver un peu de toi « dans ton écriture. Le temps n'a pas des ailes bien « vives, chère mère, quand je suis ainsi sevrée de vous... « Si je t'avais un peu, chère bien-aimée mère, je sens que « cela me ferait tant de bien... Moi, je te serre dans mes « bras avec tendresse et je te vois toutes les nuits; quel- « quefois tu es triste et c'est alors qu'en m'éveillant je « désirerais le plus courir à toi et t'embrasser, et te dire, « mère, toute la tendresse de ta fille... Embrasse bien ten- « drement papa pour moi et mon cher frère aussi... Je « suis toujours ta fille bien tendre »* (3).

*Ce qui est vrai, on l'a dit bien avant moi et je n'ai nullement la prétention de faire ici une découverte, c'est qu'il y avait pour Marceline, à l'âme si expansive, pour Marceline, toujours en mouvement, surtout pour les autres, une réelle difficulté à comprendre la discrète, savante et mystique Ondine. C'est ainsi que s'expliquent ses appréciations parfois un peu sévères.*

---

(1) Boyer-d'Agen. — I, p. 206
(2) Boyer-d'Agen. — I, p. 224.
(3) On trouvera sans doute d'autres lettres exprimant les mêmes sentiments lors de la publication, que j'espère prochaine, des lettres que possède le très distingué collectionneur lillois, M. H. de Favreuil.

*Ondine, qu'on se représente parfois comme une nature froide et très réservée, ne manquait pourtant pas de gaieté et ne dédaignait pas la plaisanterie. On connaît déjà cette lettre écrite à son frère, en septembre ou octobre 1852, de Saint-Denis-d'Anjou, pays de son mari, et qui contient une traduction ultra-fantaisiste d'Horace :*

« *Cueillons le jour. Buvons l'heure qui coule;*
« *Ne perdons pas de temps à nous laver les mains;*
« *Hâtons-nous d'admirer le pigeon qui roucoule,*
« *Car nous le mangerons demain* » (1).

*Voici que nous avons maintenant, en partie, une pièce héroï-comique, la* Fatalité, *qu'Ondine a fait jouer ou se proposait de faire jouer par elle-même, sa sœur Inès, son frère Hippolypte et quelques amis. On la trouvera ci-dessous. Ecrite* à la manière de *la tragédie classique, elle est pleine de verve et de drôlerie.*

*Marceline, enfin, constate, dans nombre de lettres, qu'Ondine est très gaie :* « *Elle chante comme un rossi-* « *gnol* » (2).

*C'est surtout au point de vue de ses études et de sa formation littéraire que les cahiers d'Ondine nous donneront de nombreux renseignements. Ces cahiers regorgent de notes de grammaire, d'histoire, de géographie, d'histoire naturelle, de cosmographie (elle a rédigé le cours d'Arago). On sent dans ces notes plus que le reflet des leçons qu'on lui donnait. Elles prouvent des lectures, des recherches personnelles qui dépassent de beaucoup le cadre des connaissances qu'on donnait alors aux « jeunes personnes » dans les meilleures pensions.*

*J'ai parlé de ses lectures : les romans ne l'intéressent pas plus que les faits-divers des journaux. Elle a pris*

---

(1) Benjamin Rivière — II, p. 220.
(2) Boyer-d'Agen. — I, p 181.

*soin de s'en expliquer au cahier XXII, page 39. Mais la littérature sérieuse, la philosophie, l'histoire, font ses délices. J'ai trouvé ses notes de lectures du 29 octobre 1846 à mars 1848 : elles prouvent une haute culture et un jugement particulièrement énergique. Elle y résume son opinion, souvent originale, parfois sévère, sur les auteurs qu'elle vient de lire: Ossian, Mérimée, Chateaubriand, M^me^ de Stael, Michelet, Lamartine et d'autres.*

*Ondine a appris l'anglais : les voyages qu'elle a faits en Angleterre pour sa santé l'ont perfectionnée dans cette langue. A l'un de ses cahiers de poésie elle a donné un sous-titre anglais. Elle a traduit en vers français une pièce de Cooper. Elle savait assez de latin pour comprendre Horace. Elle avait appris l'italien. Elle s'était sérieusement adonnée à l'étude de la langue polonaise — la Pologne était alors à la mode —; dans certains de ses cahiers, on trouve de longs exercices de grammaire polonaise, de nombreuses traductions de poèmes : deux de ses poésies sont traduites de Zaleski.*

*M^lle^ Haudebourg-Lescot lui avait enseigné le dessin.*

*Il faut se rappeler, enfin, qu'à partir de 1844, elle fut sous-maîtresse à l'Institution Bascans; qu'en 1848, elle fut nommée Inspectrice des institutions de demoiselles du département de la Seine, fonction qu'elle remplit avec le plus grand zèle : en un an, elle a fait 123 visites dans les 53 maisons confiées à son inspection.*

*On peut donc se faire une idée du travail considérable qu'elle a fourni pendant sa courte existence, dans un état de santé toujours précaire.*

*Il faut maintenant parler de ses œuvres personnelles, tant en vers qu'en prose.*

*Dans une revue lyonnaise, le* « Papillon », *existent, au numéro du 18 mai 1834, des vers d'Ondine Valmore adressés à Lamartine, qui le 6 décembre 1832 avait eu*

*la douleur de perdre sa fille. C'est M. Jacques Boulenger qui fit cette trouvaille. La pièce a été écrite vraisemblablement au début de 1833 : Ondine avait alors un peu plus de onze ans. Ces vers sont-ils les premiers qu'elle écrivit ? Ce n'est pas certain. Le journal qui les publia dit qu'ils ont été « arrachés » au portefeuille d'une petite fille de « dix ans ». Peut-être ce portefeuille en contenait-il d'autres de dates antérieures. Sûrement c'est la plus ancienne pièce d'Ondine qui nous soit parvenue* (1).

*Cette pièce fut-elle immédiatement suivie d'autres ? C'est bien probable. Toujours est-il qu'à partir de 1837 ses poèmes se succédèrent sans longues interruptions ; elle continua d'en écrire jusqu'à une époque très voisine de sa mort.*

*L'exemple de Marceline a probablement déterminé chez Ondine le désir de faire — elle aussi — des vers. Mais elle obéit à une inspiration qui n'est nullement celle de sa mère. C'est une inspiration religieuse. La petite personne sérieuse, un peu froide qu'était Ondine était non seulement croyante, mais dévote. Marceline avait sans doute une foi sincère. Ses poésies, ses lettres, sont pleines d'invocations pressantes à la Divinité. Mais il ne faut pas chercher dans sa piété de précisions, et peu lui importait qu'elle fût toujours en parfait accord avec le dogme : elle*

---

(1) Je dois cette pièce à l'obligeance de M. le conservateur en chef des bibliothèques et archives de Lyon : Je le remercie vivement. En voici le texte, qui ne se trouve pas dans les cahiers que je possède :

A UN PERE

O Lamartine ô toi que le ciel a formé
De tout ce qu'il avait de pur et de suave !
Se peut-il ! Se peut-il ! ton âme douce et grave
Est triste, ô Lamartine et pour avoir aimé.
C'est donc triste d'aimer ! quand ta lyre divine
Berçait l'enfant joyeux par ton cœur adoré,
La mort le regardait ; de sa touchante épine
Elle cherchait le cœur de l'arbuste pleuré ..
Père, console-toi ! ta fille bien-aimée
Est montée où la mort n'entre que désarmée !
C'est Dieu qui l'a voulu, c'est Dieu qui l'aimera !
Ainsi ne pleure plus, père, il te la rendra.

*ne se le demandait même pas. Bonne avec tout le monde, elle croyait que Dieu devait être bon pour elle, elle le priait de l'être, et c'est tout.*

*Tout autre était sa fille. Les questions religieuses étaient pour elle de la plus haute importance : « l'enseignement « religieux est la base naturelle de l'enseignement » (Rapport au Préfet de la Seine, cah. XVII). Très au fait des principes et des règles de sa religion, elle s'y conformait de façon stricte. Elle voulait être et elle était d'une fidélité absolue au dogme : « Je lis Saint Paul et j'ai peine à « le comprendre, parce que* je veux *le comprendre selon « l'Eglise. Sans cela, je deviendrais janséniste. Il y a des « paroles sur la grâce qui sentent Port-Royal d'une lieue » (Cah. XXII, p. 30). Elle est à la fois, comme dit M. Jacques Boulenger, « austère et mystique ».*

*Ondine a exposé, dans sa pièce « le* Credo », *le développement de ses idées religieuses :*

*Dieu est d'abord pour elle « un vieillard pacifique et « puissant ». « Je vous voyais », dit-elle,*

*« Pencher sur moi l'oreille afin de mieux m'entendre...*
*« Ouvrir votre manteau, plein des fruits de l'automne ».*

*Plus tard, vers dix ans, elle observe les lois qui régissent la nature :*

*« Alors je vis la graine, au jour ensevelie,*
*« Germer dans le mystère et renaître à la vie.*
*« Je vis monter le germe et la sève bondir,*
*« Et l'herbe lentement en arbrisseau grandir.*
*« Alors je vis la fleur, non du ciel descendue,*
*« Mais surtout de la tige, au rameau suspendue,*
*« Puis, sous la fleur qui tombe, un fruit vert se nouer,*
*« Puis le grain de nouveau dans le fruit se former ».*

*Dès lors, Dieu n'eut plus pour elle une forme analogue à celle de l'homme :*

« *Alors Dieu, n'eut plus rien d'aucune créature...*
« *L'image d'autrefois s'effaça de mon cœur;*
« *Le pouvoir invisible y prit place en vainqueur* ».

*Mais elle croît en âge et arrive au mysticisme :*

« *A treize ans, de Jésus la figure nouvelle*
« *Vint me donner les traits de l'âme universelle.*
« *Quittant les champs en fleur pour le temple sacré,*
« *J'y connus le Dieu tendre et je m'y consacrai...*
« *Je vécus de sa vie et mourus de sa mort...*

« *Dieu père, en m'élevant au trône de ta gloire,*
« *Mon esprit chancelant frémit de sa victoire.*
« *O doux frémissement ! O sublime grandeur !*
« *Dieu, je te vois sans crainte et je t'aime sans peur !*

*Tels furent les divers* états *de son âme.*

*Marceline était restée au premier* état.

*La dévotion et la réserve d'*Ondine *ne la rendaient d'ailleurs nullement réfractaire à l'amour et au mariage.*

*Dans un de ses poèmes,* l'Etoile du soir, *elle a dit :*

« *Ah, si j'aimais, si l'on m'aimait de même,* (1)
« *Tes purs rayons ne me feraient plus peur.*
« *Déjà mon cœur a battu d'espérance* »...

*Ce dernier vers fait peut-être allusion à son projet de mariage avec le jeune Malhortie. Ce projet ne parut pas d'abord l'inquiéter beaucoup. Mais quand un jour,* « *le petit amoureux* », *comme l'appelait Marceline, ne revint plus, Line eut bien du chagrin :* « *Malhortie ne revient*

(1) « Ne pouvant jamais admettre qu'on épouse sans aimer, j'attends « donc » (lettre à Héloïse Saudeur).

« *toujours pas et Line pleure toujours. Il n'y a pas moyen* « *d'effacer cette tendresse. Son cœur éclate quand nous* « *sommes seules* » (1). *Elle se consola par de beaux vers qu'on trouvera dans la pièce intitulée* Réponse :

« *Va, l'amour d'un tel cœur ne vaut pas une larme :*
« *Aimèrent-ils jamais, ceux qui cessent d'aimer!* »

*Ondine avait, suivant la coutume des amoureux, effeuillé des marguerites :* « *M'aime-t-il ? Un peu ? Beau-* « *coup ? Passionnément ?* » *Elle était arrivée à* « *Point* « *du tout* » (2).

*Ondine a été parfois hantée par l'idée d'entrer au couvent, mais elle rejetait cette tentation :* « *Sais-tu, écrit-elle* « *à Héloïse Saudeur, sais-tu l'idée presque coupable qui* « *me poursuit nuit et jour ? N'en parle pas. Elle me tour-* « *mente tellement que parfois je crois qu'elle devient maî-* « *tresse de moi. Tu ne le devinerais jamais. C'est de* « *prendre un parti violent et de m'enfermer dans un cou-* « *vent. N'est-ce pas que c'est une idée de folle et que je* « *fais bien de la combattre* ».

*A côté des pièces dont l'inspiration est essentiellement religieuse, il y a des poésies de circonstance :* La Princesse Marie, M. Ballanche, le Baptême du Comte de Paris, *et d'autres où, comme si elle prévoyait sa fin prochaine, Ondine semble hantée par l'idée de la mort :* Dernière Parole, Vœu, A Sainte-Beuve.

*Quelle est la valeur littéraire des poésies d'Ondine ? Sa mère en a, plusieurs fois, fait un grand éloge. Son avis pourrait être considéré comme partial. Mais Sainte-Beuve ? On sait qu'en 1842, dans l'introduction aux poésies choisies de M^me^ Desbordes-Valmore, publiée chez Charpentier, le critique faisait à Ondine une allusion discrète, ne*

(1) Boyer-d'Agen. — I, p. 294.
(2) Cah. XXII, p. 150 et feuillet détaché.

*se croyant pas « le droit d'en indiquer davantage » : « Du « bord de ce doux nid, une jeune voix bien sonore lui « répond ». Sainte-Beuve savait à quoi s'en tenir. Il avait été très intéressé par les essais poétiques de la jeune fille, que ses relations suivies avec la famille Valmore lui avaient permis de connaître. Il les avait encouragés. Ondine l'avait tellement charmé qu'on put croire un moment qu'il l'épouserait.*

*Plus tard, après la mort de Marceline, dans les* Portraits contemporains *(Cah. II, p. 138), Sainte-Beuve fut un peu moins discret; il reproduisit des vers d'Ondine traduits de Cooper et se risqua à citer un vers de la très belle pièce du* Deux Novembre.

*L'admiration qu'a éprouvée Sainte-Beuve pour les poésies d'Ondine s'est encore manifestée quand, après la mort de la jeune femme, il déclara qu'il tenait à honneur de s'occuper de la publication de ses œuvres.*

*Tous ceux qui liront les pièces de ce recueil remarqueront leur élan poétique, leur harmonie, leurs rythmes, la pureté et la vigueur de leur langue. Certains vers — et ils sont nombreux — sonnent particulièrement bien et sont comme les perles de ce riche écrin.*

*Qu'il y ait, dans certaines pièces, des faiblesses, soit; mais l'ensemble n'en est pas moins fort intéressant et est bien l'œuvre d'un poète.*

*Que dire des œuvres en prose ? Les nouvelles, complètes ou non, sont écrites d'un style simple et pur, mais vigoureux. Les personnages sont remarquablement présentés, avec un souci extrême des détails et de la mise en scène. Qu'on lise l'*Edition princeps, *dont je n'ai malheureusement pu trouver qu'une partie, les* Dernières vacances d'un étudiant, *nombre d'autres encore; qu'on lise le rapport au Préfet de la Seine, les notes littéraires et philosophiques, etc., on sera convaincu de la valeur de l'œuvre.*

*Comment les textes que je présente aujourd'hui au public n'ont-ils pas vu plus tôt le jour ?*

*Dans un article du* Figaro Littéraire, *du 29 mai 1921, article destiné à aider à la découverte du « Cahier d'Ondine », M. Boyer d'Agen donna la copie d'une lettre qui fut, le 2 février 1854, adressée par Marceline à son gendre Langlais. Elle l'incitait à voir Sainte-Beuve et à lui confier le manuscrit d'Ondine pour qu'il composât « une couronne de ces fleurs si pures » et publiât les poèmes de celle dont il avait été l'admirateur et l'ami. Sainte-Beuve tenait, disait-elle, à se charger de ce travail.*

*La proposition n'eut pas de suite. C'est grand dommage; d'une part parce qu'on eût connu plus tôt l'œuvre d'Ondine, d'autre part parce qu'on doit regretter la présentation qu'en eût faite l'auteur des* Lundis.

*Langlais, tout à son deuil, refusa-t-il de se dessaisir de ces poésies, désirant les conserver comme une relique de son amour ? S'inspira-t-il des idées qu'avait exprimées Ondine sur la publication des œuvres littéraires féminines et pensa-t-il qu'elle-même se fût refusée à cette publication ? Il y a, en effet, une sorte de* conférence *d'Ondine qu'elle a appelée, je ne sais pourquoi :* Discours à propos de Jacqueline Pascal, *œuvre assurément paradoxale, dans laquelle elle affirme que la femme ne doit pas écrire. Elle ajoute même que, si elle était législateur, elle ferait une loi qui le lui défendrait. Oh! elle n'était pas féministe. Elle admet cependant une exception : « quant au génie, « il est hors la loi; rien ne l'étouffe et il est bon qu'il « apprenne à vaincre ». Tout est donc, pour une femme qui veut écrire et publier ses œuvres, de savoir si elle a ou non du génie. Il y a beaucoup à parier qu'elle s'en trouvera. Ondine concède encore que la femme peut chanter si elle est inspirée, mais que ses chants ne doivent pas dépasser le foyer : « Si vous regrettiez pour eux l'écho « de la postérité, ne craignez pas. Le génie est immortel*

« *et son parfum le trahit. Quand vous ne serez plus là*
« *pour redouter l'orgueil et le monde, votre nom sortira*
« *pur de son obscurité* ».

*Soit! Mais encore faut-il qu'on l'aide à sortir et Sainte-Beuve ne demandait qu'à l'y aider.*

*Il est assez curieux d'entendre de telles idées exprimées par la fille de Marceline qui, elle, a livré tant d'œuvres, et des plus intimes, à la publicité. Peut-être sa fille la mettait-elle « hors la loi », comme ayant du génie.*

*Bref, le « Cahier d'Ondine » ne fut pas publié.*

*En 1909, M. Jacques Boulenger faisait paraître son livre. Il tenta de reconstituer l'œuvre d'Ondine. Il découvrit dans la* Revue de Lyon, *dans les papiers de Sainte-Beuve, dans ceux de Marceline, divers poèmes, en tout onze pièces de vers. Il y joignit un conte pour les petits enfants,* Conte pour Anna, *qu'il trouva à la Bibliothèque Nationale et quelques lettres.*

*Depuis, il a fait connaître la pièce* A Lamartine, *dont j'ai parlé ci-dessus et celle du* Deux Novembre (*Revue de la Semaine du 28 octobre 1921*).

*Enfin j'ai trouvé, non pas* le Cahier d'Ondine, *mais un nombre important, 23, de cahiers qui ont appartenu à Ondine et sont presque entièrement de sa main. Ils contiennent de nombreuses pièces de vers et des morceaux de prose en tout genre.*

*Est-ce à dire que je possède l'œuvre complet d'Ondine Valmore? Non, certes. De certaines pièces de prose, je n'ai que des fragments. Existe-t-il d'autres cahiers que ceux qui sont entre mes mains? C'est possible.*

*Voici ce que contiennent ces cahiers :*

## I. Poésie

Cahier I. — *C'est celui qui comprend le plus grand nombre de pièces de vers.*

*Il porte à la première page :*

*Ondine Valmore*
*Juvenile pieces*
*My thame in crowd, my solitary pride!*

*Le cahier contient 41 poèmes d'Ondine, une pièce en latin, une autre en vers français qui lui a été adressée par M. Coignet, de Saint-Chamond. Les pièces sont datées, la plus ancienne de mai 1837, la plus récente de janvier 1853.*

*L'écriture est d'Ondine, sauf celle des deux derniers poèmes qui sont de la main de son mari. Quelques corrections sur diverses pièces paraissent également de M. Langlais. Le texte comprend parfois des fautes; on peut rectifier par d'autres copies des mêmes pièces qu'on trouve dans divers cahiers.*

*Il ne s'agit certainement pas là d'un cahier commencé en 1837 et dans lequel les poésies postérieures auraient été successivement transcrites au fur et à mesure de leur composition. L'écriture est à peu près la même d'un bout à l'autre. C'est plutôt une copie faite après coup, en plusieurs fois, avec le souci de l'ordre chronologique (la 38e pièce est indiquée comme devant prendre place entre la 2e et la 3e).*

CAH. X. — *Il y a dans ce cahier 23 pièces. 8 de ces pièces se trouvent aussi au cahier I.*

CAH. XVIII. — *Il contient 4 pièces qui toutes existent aussi au cahier I, plus une en vers anglais.*

CAH. XXIII. — *Ici, 18 poèmes dont 16 se trouvent au cahier I. A la première page, la mention suivante : « 1843-1844-1845-1846-1847, Ondine Valmore ».*

*Je ne saurais fixer l'ordre chronologique de ces quatre cahiers. Le cahier I me paraît le plus moderne.*

*Voici donc jusqu'ici 58 poèmes. Mais j'ai trouvé encore un certain nombre d'autres pièces éparses dans des cahiers où elles voisinent avec des traductions de latin et de polonais, des nouvelles ou fragments de nouvelles, des cours, des projets de lettres, des notes littéraires ou philosophiques. Dans un cahier, Ondine utilisait une page blanche pour noter une idée poétique. Des pièces comprises aux quatre cahiers ci-dessus se retrouvent ailleurs — entières ou en partie — en préparation ou avec des variantes.*

*J'ai noté aux cahiers VIII, IX, XIII, XIV, XV, XVII. XX des pièces non terminées.*

*Je signale encore :*

1° *un projet de tragédie en deux actes pour les enfants,* Sainte-Thérèse chez les Maures (*Cah. XIX*) *dont un grand nombre de vers sont à point;*

2° *un fragment d'une pièce héroï-comique,* La Fatalité (*Cah. XV*), *dont j'ai parlé déjà.*

*Tout cet ensemble constitue, à tout le moins, la plus grande partie de l'œuvre poétique d'Ondine Valmore.*

*Existait-il un autre cahier, celui qu'on a appelé le* Cahier d'Ondine *et que sa mère voulut faire publier ? Je ne sais.*

*J'ai retrouvé dans les cahiers que je possède les onze pièces publiées par M. Jacques Boulenger en 1909, ainsi que la pièce* Deux Novembre, *parfois avec des variantes, mais non celle* A Lamartine. *J'observe que la deuxième pièce donnée par M. J. Boulenger, extraite d'un album de Marceline où elle était signée* Hyacinthe Valmore, *figure en tête du cahier X avec la mention :* Donné par Elise Girard, 1836.

## II. Prose

*Je crois devoir d'abord éliminer ce qui n'est pas l'œuvre personnelle d'Ondine Valmore : Je veux parler de ce qui a rapport à ses études, notamment :*

*au Cah. VIII, des traductions latines, des notes de botanique ;*

*au Cah. IX, des tableaux d'histoire naturelle ;*

*au Cah. XI, des notes de cosmographie et de latin, des traductions d'auteurs latins ;*

*au Cah. XIII, des notes d'histoire et de cosmographie ;*

*au Cah. XIV, des notes d'anglais ;*

*au Cah. XVII, des notes d'histoire et de littérature ;*

*au Cah. XIX, le cours de M. Arago ;*

*aux Cah. XXI et XXII, des notes de grammaire polonaise et des traductions d'auteurs polonais ;*

*Le cahier VIII a appartenu d'abord à un jeune ami des Valmore, Edouard Saudeur. La mère de ce dernier avait eu quelque idée d'un mariage de son fils avec Ondine. Ce cahier contenait des devoirs de rhétorique. Ondine en utilisa les pages blanches.*

*Dans tous les cahiers que je viens d'énumérer, on trouve, outre ce que j'ai éliminé, de nombreuses œuvres personnelles d'Ondine.*

### *A.* — Pièces relatives à ses fonctions d'Inspectrice

*Plusieurs projets de lettres montrent combien Ondine avait pris au sérieux ses fonctions et avec quel zèle elle s'en acquittait. On voit les notes qu'elle prenait dans ses inspections, avec ses appréciations, et surtout un long* rapport au Préfet de la Seine *dans lequel sont résumés les résultats de ses visites et se trouvent traitées toutes les questions relatives à l'instruction des jeunes filles. C'est une œuvre considérable et un véritable cours de pédagogie (Cah. XVII).*

*On y peut joindre d'autres travaux :*

1° Qu'est-ce que la petite classe ? (*Cah. XIV*) ;
2° Réponse à un professeur (*Cah. XXI*) ;
3° Notes sur Mme Pape-Carpentier (*Cah. XIV*) ;
4° Note sur l'Inspection (*Cah. XIV*) ;
5° Lettre à M. m. g. p. (*Cah. XXII*) ;
6° Lettre relative au projet d'Ondine d'être institutrice (*Cah. VIII*).

*B.* — Notes de voyages

1° *Voyage d'Italie en 1838. Le cahier IX, où se trouvent les notes de ce voyage, est un grand cahier oblong de 0 m. 30 sur 0 m. 23. Il porte un titre général :* Macédoine. *Il comprend d'abord des tableaux d'histoire naturelle, puis le poème du* Deux Novembre *non encore terminé, ensuite « de Paris à Milan. Notes pour le voyage « d'Italie, 1838 » (pp. 13 à 42). Aux pages 32 et 33, copies de lettres écrites de Milan par Ondine. A la page 42 commence le « voyage de Milan à Paris par le Simplon (En réalité les notes s'arrêtent à Evian, p. 51). Le reste est plus confus : une lettre « Marie à Louise », des notes plus rédigées et relatives à des parties antérieures du voyage, des pièces de vers :* Vœu ; Vivre, aimer ; Il faut toujours aimer ; La Princesse Marie ; etc...

*Ces notes de voyage n'ont certainement pas été écrites au jour le jour sur ce grand cahier. Le transporter constamment avec soi eut été peu pratique. Ondine dit elle-même, quand elle parcourt Milan : « Nous voilà parties « à 6 heures, un crayon et du papier dans la main, pour « ne rien perdre des observations de notre hôte, qui se « faisait alors notre cicerone ».*

*Quand ont-elles été transcrites sur le grand cahier ? Sans pouvoir préciser, je suppose que la transcription a eu lieu pendant le voyage même : des feuilles séchées, cueillies dans les pays traversés l'indiquent assez. Il*

*est vrai qu'il y a dans le volume des poésies qui datent de février 1839. De plus, le verso de la page qui précède les notes de voyage est couvert par la pièce : le* Deux Novembre *à laquelle Ondine elle-même a donné la date de novembre 1844. La pièce n'est ici qu'en préparation, mais je doute fort qu'elle ait été en préparation depuis 1838 ou 1839. Je croirais plutôt qu'Ondine s'est servie — c'est assez son habitude — des feuilles blanches du cahier pour y travailler le* Deux Novembre *et y copier les autres poésies.*

*Ce qu'il faut dire, c'est que les notes de voyage d'Ondine ne peuvent être confondues avec celles de sa mère, telles qu'elles existent à la Bibliothèque de Douai ou dans le petit carnet que possède M. Descaves (Vie douloureuse de Marceline Desbordes-Valmore, pp. 174 à 180). Marceline a pris des notes, Ondine a travaillé de son côté. Qui sait si l'on ne trouvera pas un jour un cahier de notes de la sœur d'Ondine, Inès ? Mais cela m'étonnerait.*

*Ondine a bien fait ce qu'elle a dit dans la phrase citée ci-dessus : elle n'a rien perdu de ce que lui disait le guide, lorsqu'il la conduisait dans Milan avec sa mère et sa sœur. Elle a noté tout ce qu'on lui a raconté, sur les monuments et les œuvres d'art qu'elle a vus. Elle n'a rien omis ; son récit, surtout à Milan, a la précision d'un guide Joanne. Je n'ai pas cru devoir le publier. Je dois dire qu'au retour par le Simplon, Ondine n'est plus sous l'influence d'un cicerone ; elle se fait à soi-même une opinion sur ce qu'elle voit et son travail est bien meilleur.*

2° *Lettres et notes sur les voyages d'Angleterre* (*Cah. XIII et XX*).

## C. — Notes

*Notes et appréciations rédigées par Ondine au fur et à mesure de ses lectures, tant au point de vue littéraire qu'au point de vue religieux et philosophique.*

## *D.* — Œuvres d'imagination

1° Les dernières vacances d'un étudiant.

*Cette nouvelle, fort intéressante, figure au cahier XIII. Elle est complète. Mais elle soulève un problème : on trouve en effet, dans divers cahiers, des fragments d'un remaniement de l'œuvre. Le fond n'est pas changé, mais certains épisodes sont modifiés et complétés* (Cah. *VIII. XIII et XX*).

*Or, du roman même et des fragments dont je viens de parler, on a fait un texte nouveau, sous le titre :* Dernières vacances d'un écolier. *Il est contenu aux cahiers III et IV où il a été l'objet de nombreuses corrections, et, après la dernière ligne du cahier IV, on trouve la signature* Camille Dessaix. *Or, on sait que la famille Valmore était liée d'amitié pendant qu'elle habitait Lyon, avec le docteur Dessaix, frère du général Dessaix dont la statue orne la ville de Thonon. Toute la famille avait un culte pour le docteur, que Marceline appelait « le bon apôtre » et qui rendit à Valmore les plus grands services. Il avait une fille, Zoé, qui vint, en mars 1840, chez M^me^ Desbordes-Valmore à Paris. Dans la distribution de* La Fatalité *figure Zoé Dessaix, avec Hippolyte, Hyacinthe* (Ondine) *et Inès Valmore, Hyacinthe de Pontavice et Jules Saudeur.*

*Qu'est donc Camille Dessaix ? J'avoue que je n'en sais rien ; à la Mairie de Thonon mes recherches ne m'ont rien donné ; je n'ai point trouvé de Camille Dessaix, homme ou femme.*

*Mais je remarque entre l'écriture du nom* Dessaix, *à la fin du cahier IV, et celle du même nom dans la distribution de La Fatalité, où il est certainement de la main d'Ondine, une identité absolue. Ne s'agirait-il pas d'un pseudonyme qu'elle aurait adopté pour les* Vacances d'un écolier, *ou d'une simple fantaisie ? L'écriture enfin me paraît bien être celle d'Ondine.*

2° L'Edition princeps. *Je n'ai que le commencement de cette charmante nouvelle, peut-être la meilleure œuvre en prose qu'Ondine ait écrite.*

3° Vally, Julien et Henriette, *fragments assez importants d'une nouvelle* (*Cah. VIII*);

4° les amours de Fréderick, *fragments* (*Cah. VIII*);

5° Jenny et Camille, *lettres, deux de Camille à Jenny; deux de Jenny à Camille. Paraît incomplet* (*Cah. XX*);

6° Abdul Hamed, *petite nouvelle relative à la conversion d'un Maure* (*Cah. XX*), *avec des additions et des modifications au cahier VIII;*

7° *Divers fragments moins importants de romans et nouvelles :* Marie (*Cah. IX*), Laurent (*Cah. VIII*), Paul (*Cah. VIII*), Liliane (*Cah. VIII*), X... (*Cah. VIII*), Lettre de Marie à Louise (*Cah IX*), L'Enfant terrible (*Cah. XI*). — *Les noms que je viens d'indiquer, sont, non pas des titres, mais ceux des personnages principaux.*

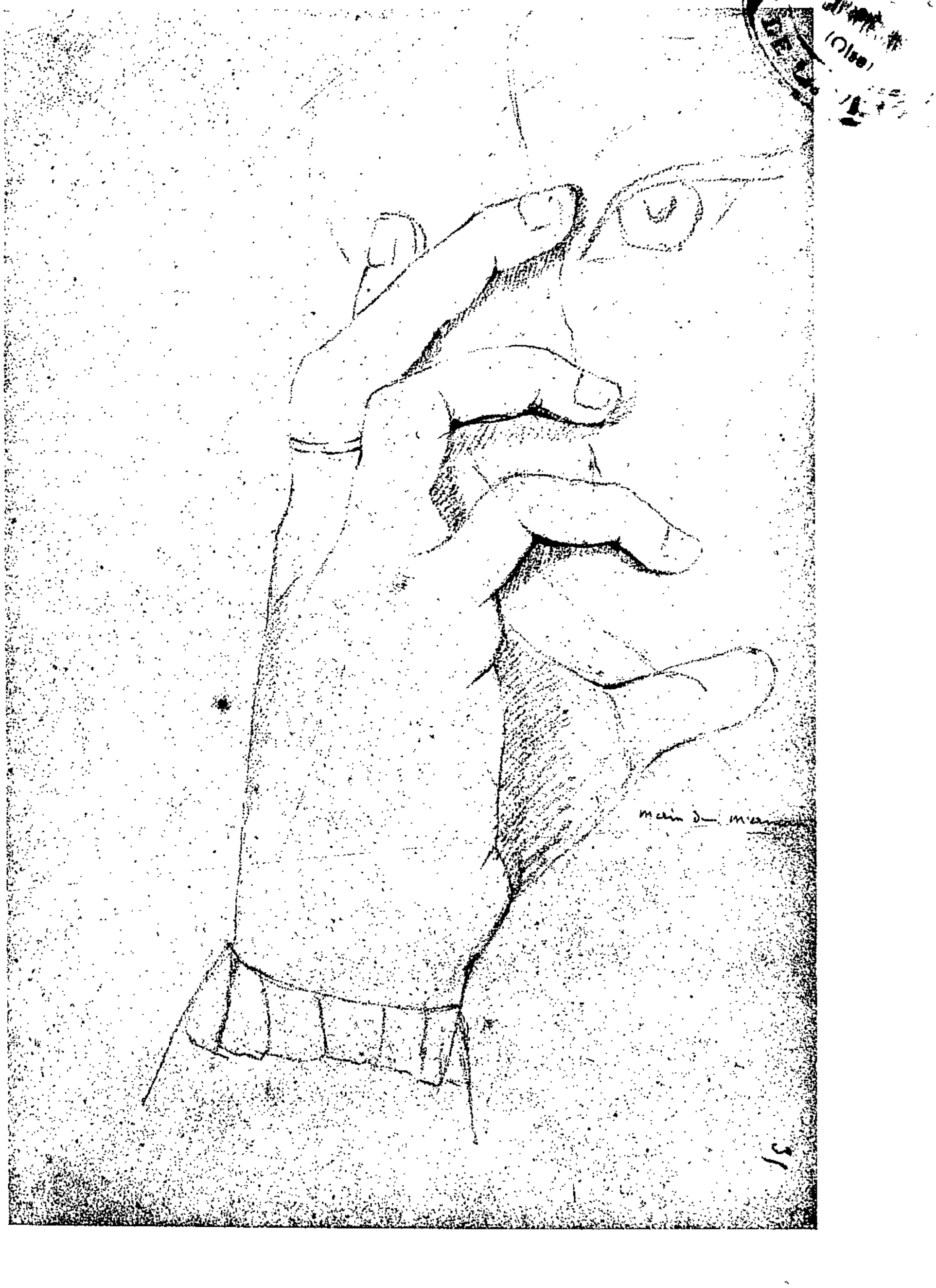
*Je n'ai pas trouvé le* Conte pour Anna, *donné par M. Jacques Boulenger.*

*E.* — Œuvres diverses :

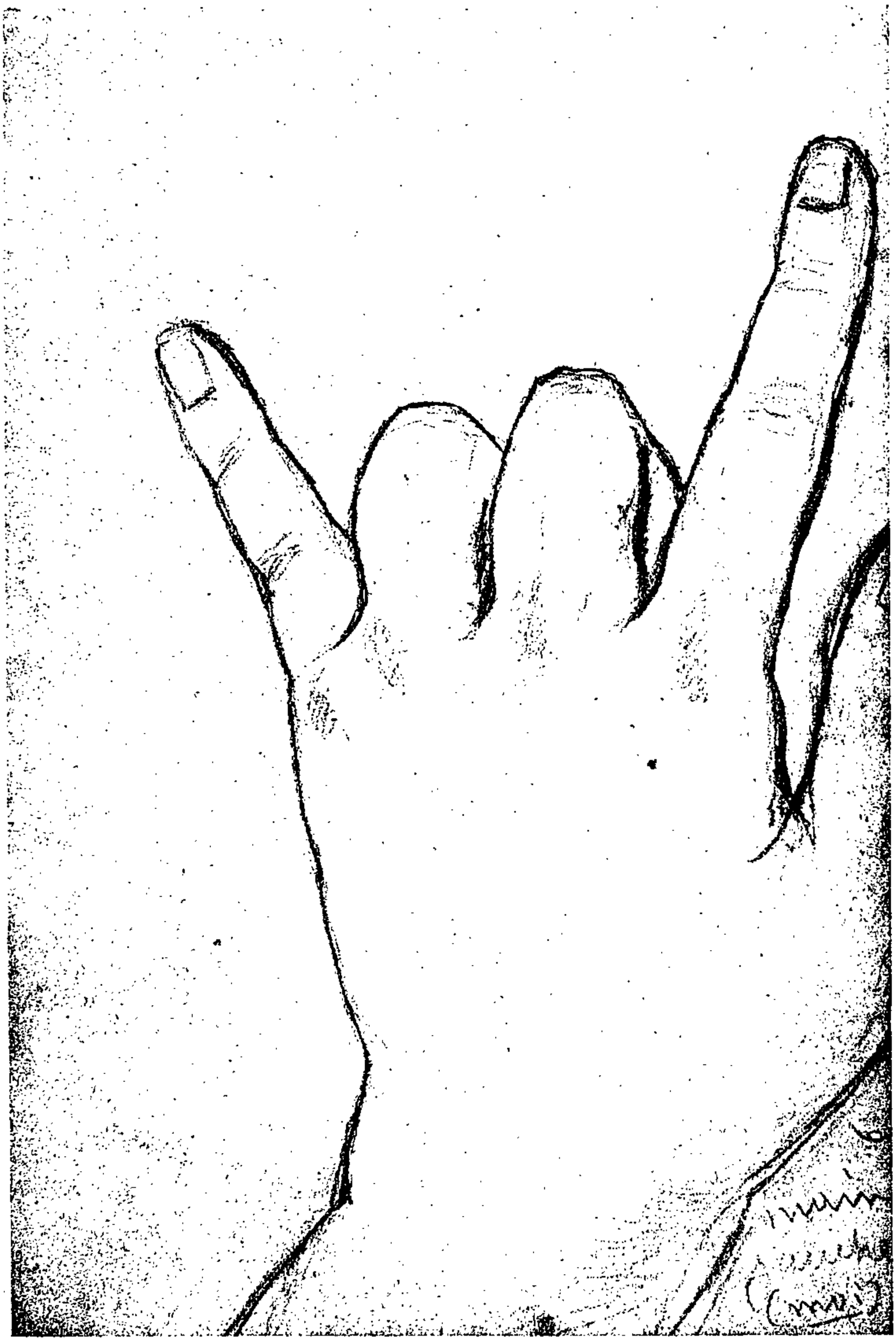
*Petit discours à propos de Jacqueline Pascal* (*Cah. XXI*), *projets de lettres* (*Cah. VIII*), *sermons qui étaient, je crois, faits à l'institution Bascans* (*Cah. VIII*).

## III. Album de dessins (Cah. XV).

*Voici des croquis d'Ondine. Elle a dessiné au crayon sa main gauche, les mains de sa sœur Inès, la main de sa mère, celle de Ch. Saudeur. Un dessin représentant la tête d'une femme sur un oreiller n'est, je pense, autre que le portrait de Marceline. On voit encore notamment le portrait de Charles Saudeur, celui d'Hilaire Ledru, artiste douaisien, ami des Valmore; un autre paraît ressembler à Musset.*




Main de Mme DESBORDES-VALMORE
par sa fille ONDINE



Main gauche d'ONDINE VALMORE
par elle-même

BIBLIOTHÈQUE
SOUPPES
Oise

Portrait présumé de Mme DESBORDES-VALMORE
par sa fille ONDINE

COMPIEGNE
(Oise)

## IV. Cahiers sans intérêt

1° *Un registre d'adresses* (*Cah. VII*).

2° *Un carnet de comptes de ménage* (*Cah. XII*).

## V.

*Réunis sous une couverture, voici divers documents* (*Cah. VI*) : *deux pages de l'écriture de Jacques Langlais* (*réflexions sur la mort de sa femme*), *une lettre d'Ondine à sa mère écrite à Londres le 5 février 1843, des lettres des deux fils de Jacques Langlais, la lettre de faire-part de la mort de ce dernier, etc...*

## VI.

*Enfin, deux cahiers, qui ne sont pas d'Ondine, les cahiers II et V, doivent être signalés. L'un est certainement de Jacques Langlais. L'autre doit probablement lui être attribué.*

*A propos de ces cahiers, j'ai pensé qu'il ne serait pas sans intérêt de connaître, mieux qu'on ne le connaît encore, le mari d'Ondine. Je voudrais rechercher, pour clore ce petit travail, si son mariage a été seulement un mariage de raison, comme Marceline paraît le dire.*

*On sait qu'après le mariage elle appelait le bonheur de sa fille « un sérieux bonheur »* (1). *Il est vrai que, déjà en 1839, à propos d'un autre projet de mariage pour Ondine, sa mère trouvait que la jeune fille y pensait « raisonnablement ». Sans doute l'une et l'autre n'avaient nullement la même façon d'exprimer leurs sentiments. Je crois que les termes dont se sert Marceline signifient simplement qu'Ondine était moins expansive qu'elle l'eût été à sa place.*

*M. Jacques Boulenger a pensé qu'Ondine n'avait pas fait un mariage d'amour. Il veut bien ajouter qu'elle s'accommodait à merveille du « sérieux bonheur » qu'elle*

(1) Benjamin Rivière. — II, p. 205.

*avait trouvé dans le mariage. « Jacques Langlais », fait-il remarquer (p. 57), « avait onze ans de plus que sa femme « et deux enfants d'un premier lit. C'était un homme sorti « du peuple, un fils de ses œuvres, et il n'avait pas pré- « cisément une âme de troubadour ».*

*Je comprends très bien qu'avec le peu de documents dont disposait M. Boulenger, il n'ait pu apprécier exactement la situation. Grâce à ceux que je possède, il me paraît certain que le mariage d'Ondine fut bien plus un mariage d'amour qu'un mariage de raison, et qu'Ondine a vraiment aimé son mari, qui — je vais bien étonner M. Boulenger — avait un peu « une âme de troubadour ».*

*Ondine, quand elle se maria, avait près de trente ans. Sa photographie, publiée par M. Boyer d'Agen (1), n'est pas flatteuse. Il est vrai qu'elle date de 1852, c'est-à-dire de sa dernière année. Il faut dire aussi que, peu avant la demande de Langlais, Louise Colet qui fut, paraît-il, l'instigatrice du mariage, et qui, par là même, est un peu suspecte, proclamait qu'Ondine « est de retour depuis « huit jours, fraîche, charmante, riante, métamorpho- « sée » (2). En réalité, elle n'avait jamais été bien jolie. Sa petite taille la désespérait : « elle est furieuse de ne « pas grandir et très jalouse de la taille d'Inès que voilà « plus grande qu'elle et fort bien tournée » (3). Elle ne devait plus avoir la fraîcheur que lui donne le portrait publié en tête du livre de M. Boulenger. Sa santé était extrêmement précaire. Elle était trop intelligente pour se faire illusion sur sa beauté, du moins lors de son mariage, car dans l'une de ses lettres à Héloïse Saudeur elle s'écrie : « Je suis bien aise toutefois d'être devenue belle ».*

*Et voici qu'un homme de quarante ans (un homme de quarante ans et une femme de trente : y a-t-il là*

---

(1) Tome II, p. 80.
(2) Article récent du FIGARO, signé de M Jacques Patin. Lettre communiquée par M. H. de Favreuil.
(3) Boyer d'Agen — I, p. 256.

*une disproportion fâcheuse ?), avocat connu, député, occupant en somme une situation en vue, s'éprend d'elle et veut l'épouser. Comment n'aurait-elle pas été touchée des sentiments qu'elle avait inspirés ? Et n'a-t-elle point bientôt, elle-même, aimé, aimé réellement et complètement celui qui voulait l'avoir pour femme ? Je le crois et je le lis tout au long dans les deux pièces de vers qu'après la mort d'Ondine sans doute, Langlais a recopiées à la fin du cahier I, pièces intitulées « 27 Février » et « A Jacques », et datées de 1850 et 1851 :*

*« Et toi qui m'as donné cette foi souveraine,*
*« Toi qui mis dans mon cœur cette flamme sereine,*
*« Cette nouvelle force et ce vivant amour ; »*

*Et puis :*

*« Plus doux que la rosée et plus doux que l'aurore,*
*« Dans les bienfaits de Dieu j'en connais un encore*
*« ...Ce don, mon bien-aimé, ce don-là, c'est l'amour ».*

*Ondine a donc — pourquoi ne pas l'en croire ? — aimé sincèrement son mari. Et elle a dû l'aimer d'autant plus qu'elle savait bien que l'amour de Jacques Langlais s'adressait surtout à ce dont elle était le plus fière, à ses qualités intellectuelles et morales. Marceline, elle-même, était arrivée à reconnaître les sentiments de sa fille. Dans une lettre que j'ai trouvée récemment et que je crois inédite, elle disait, à Langlais, le 18 février 1853, quelques jours après la mort d'Ondine : « Je vous sais affreusement « malheureux, mon ami. Tout ce que vous faites est « approuvé par votre mère infortunée. Son âme est aussi « pleine de pitié pour vous que de désespoir pour elle-même. J'espérais encore.*

*« Oui ! vous l'aimez ! Soyez fier de l'appeler* toute « vôtre. *Elle vous a uniquement et saintement aimé, tout « est là !*

*« Sa mère et votre amie à toujours.*

*« Marceline Desbordes-Valmore ».*

*Quant à Langlais, on ne peut hésiter. Il a été séduit par la distinction de l'intelligence d'Ondine et par son talent poétique. Il l'a profondément aimée.*

*C'est que, on l'ignore je crois, Langlais s'était, lui aussi, adonné à la poésie vers l'âge de 22 ans. Oh! sans grand succès, je le reconnais. En 1832, tout imbu de convictions royalistes et religieuses, encore ému des malheurs du Roi chassé de France, qu'il considérait comme le seul roi légitime de droit divin, il avait écrit une suite de poèmes qu'il avait nommés* Ecossaises, Chant de Fidélité. *Un autre avait fait les* Messéniennes; *lui, fit les* Ecossaises. *Il y décrit la tristesse du départ, l'embarquement à Dieppe, la solitude de l'enfant royal, le séjour à Holy-Road, la communion du duc de Bordeaux. L'un des chants contient — naturellement — une invocation à Ossian. Suivent de longues notes en prose.*

*Hélas! les vers de Langlais que je possède* (Cah. V), *ne sont point, il faut le dire, parfaits. La technique même du vers lui manque souvent. Il faut lui pardonner, car il s'est condamné soi-même et le manuscrit contient en première page cette remarque de sa main: « Je conserve ces « détestables vers et cette prose barbare comme un témoi- « gnage de ce que l'esprit de parti, mêlé au dévergon- « dage d'une imagination folle, peut inspirer de burles- « que dans la forme et de mauvais au fond. Paris, 1er mai « 1839. J. L. ». De 1832 à 1839, Jacques Langlais avait réfléchi.*

*Je le soupçonne ainsi d'un vaudeville. Qui l'eût cru, après les* Ecossaises *? J'en ai le manuscrit* (Cah. II).

*Le titre du vaudeville n'est pas indiqué. A la première page, après la distribution, se trouve une date au crayon: 1842.*

*Il s'agit des amours d'un jeune étudiant en pharmacie avec une choriste de l'Opéra, sa voisine de mansarde. Ces amours, à peine nées, sont entravées par l'arrivée de l'on-*

*cle du jeune homme. Mais tout s'arrange : une paternité inattendue se révèle et les jeunes amoureux n'ont plus qu'à se marier. La pièce porte nombre de remaniements, notamment pour les couplets.*

*Il ne viendra à personne l'idée que ce vaudeville puisse être attribué à Ondine. Je crois plutôt y reconnaître, surtout dans les corrections, l'écriture de Langlais.*

*Sans avoir un grand talent poétique, on voit que le député de la Sarthe manifestait un certain goût pour les vers.*

*Où l'amour que Langlais portait à sa femme se révèle de façon touchante, c'est en deux feuillets qui sont incontestablement de son écriture et que je possède aussi. Ils ont été, par lui, couverts de notes, après la mort d'Ondine, comme s'il avait voulu, pour ainsi dire, préparer l'oraison funèbre de celle qu'il pleurait. Voici la plus grande partie de ces notes :*

*« C'était comme un oiseau qui ouvrait les ailes pour « s'envoler vers les régions bénies d'où venaient ses « splendides visions... Elle restait toujours dans sa fraî- « cheur de sincérité... Il semblait que le Ciel lui eût « donné deux âmes, une toute d'intelligence, une toute « de sentiment... Il y avait dans cette pâleur précoce et « dans cette maigreur maladive un charme indéfinissable. « Dieu avait écrit sa parole dans son cœur... On est « frappé de l'élévation et de la précision virile de son « style... La plus douce simplicité couronnait ses facultés « et ses hautes vertus. Elle ignorait son mérite... Hélas ! « Elle avait toutes les grâces de la beauté délicate, toute « l'énergie de la santé morale, mais elle n'avait pas celle « de la santé physique... Un admirable bon sens présidait « à toutes ses démarches et à toutes ses parole. Son atti- « tude à la fois naïve et réservée, un certain mélange « d'abandon et de fierté modeste... Sur ce visage em- « preint d'une glorieuse paix, plus d'une vérité oubliée « ou douteuse m'apparut avec évidence ».*

*A la lecture de ces notes, on reconnaît que, quelque malheureux qu'aient été ses essais poétiques, Jacques Langlais avait, lui aussi, l'âme d'un poète.*

*Un point doit encore être indiqué : Jacques Langlais avait, de son premier mariage, deux fils qui, à l'époque de son second mariage, étaient élevés dans des pensions religieuses; l'un, Aimé, à Précigné (Sarthe), l'autre, Henri, à Château-Gontier (Mayenne).*

*Lors d'un remariage, l'existence d'enfants du premier lit crée souvent pour la nouvelle union une situation difficile. On l'a souvent fait remarquer en parlant du mariage d'Ondine et de Langlais (J. Boulenger, pp. 57 et suiv.).*

*Or, les craintes que pouvait inspirer l'existence d'Aimé et d'Henri furent vite dissipées, si tant est qu'elles aient existé. Les deux enfants, en effet, témoignèrent à « leur chère petite maman », comme ils l'appellent dans les lettres qu'ils lui adressent, les sentiments de la plus vive amitié. Il est vrai que c'étaient là deux natures exquises : leur correspondance avec Ondine, avec leur père et aussi entre eux, l'établit surabondamment. Dès qu'elle les connut, Marceline les apprécia à leur juste valeur (Corresp. Boyer d'Agen, tome II, pp. 246, 261, 262). De son côté, la « petite maman » faisait la joie des enfants, s'intéressant à leurs études, leur envoyant des livres, leur prodiguant les meilleurs conseils.*

*Quand Ondine fut mère d'un enfant, qu'on nomma Marcel, Aimé et Henri parlent de leur petit frère :*

*« Je vous écris pour vous demander de vos nouvelles « et de celles de mon nouveau petit frère, pour savoir s'il « est toujours de bonne humeur... Je vous embrasse ainsi « que mon petit Marcel et vous aime de tout mon cœur. « Votre fils, Henri Langlais ».*

*« Je vous écris pour m'informer de votre santé, car l'on « m'a dit que vous ne sortiez pas de votre chambre. Je « voudrais bien savoir si cela est vrai. Si vous ne pouvez*

« *m'écrire, dites à papa de m'écrire, car je désire beau-*
« *coup avoir des nouvelles de votre santé ainsi que de*
« *mon cher petit Marcel que j'aime beaucoup. Henri*
« *Langlais, 29 février 1852* ».

*Je prie le lecteur de m'excuser de donner sur une question accessoire d'aussi longs détails, mais il est une lettre, postérieure à la mort d'Ondine, que, dans sa forme naïve, je demande la permission de citer encore. Elle est signée d'Aimé et est adressée à son frère : « Monseigneur l'Evê-*
« *que... a obtenu du Pape une indulgence plénière pour*
« *le collège de Recigné... Ceux qui font, pendant le mois*
« *de Marie, tous les soirs, une prière devant une image*
« *de la Vierge gagnent une indulgence plénière s'ils se*
« *confessent et communient pendant ce mois. Cette indul-*
« *gence est applicable aux âmes du purgatoire. Il peut*
« *bien se faire que nos deux mamans y soient. J'appli-*
« *querai donc l'indulgence à notre première maman et*
« *toi à notre dernière* ».

*De ces deux excellents enfants, l'un, Henri, est mort jeune, car il ne figure pas sur la lettre de faire-part du décès de leur père Jacques Langlais, commandeur de la Légion d'Honneur, ancien député de la Sarthe, ancien conseiller d'Etat, en mission au Mexique, décédé à Mexico, le 23 février 1866, dans sa 55e année.*

---

Les lecteurs de ce livre qui désireraient prendre connaissance du texte des pièces ici publiées ou des pièces que je n'ai point données, pourront les consulter *provisoirement* à la Bibliothèque Municipale de Compiègne.

# POÉSIES

# POÉSIES DATÉES

## LA VIE D'UNE FLEUR (1)

*(1836).*

« Mon Dieu ! que l'aube est douce et que sa jeune flamme
Eclaire bien les champs où s'éveillent mes jours !
Mes parfums, mon calice et ma vie et mon âme,
Comme elle embellit tout ! Oh ! je vivrai toujours ! »

Ainsi la fleur disait, quand la naissante aurore
Rougissait le vallon d'une tendre clarté;
Le soleil se levait qu'elle brillait encore...
Hélas ! avant le soir se fanait sa beauté !

Maintenant, au ruisseau qui baigne la prairie,
Qui, ce matin encor, témoin de sa splendeur,
Murmurait tant d'aveux à la jeune attendrie,
Elle voudrait cacher son front et sa douleur...

Quoi ! mon Dieu ! c'est le sort des femmes et des roses
De naître pour briller un instant au plaisir,
De chercher et d'aimer toutes les tendres choses,
Puis de voiler leur front pour pleurer... et mourir.

*Donné par Elise Girard.*

---

Cah. X, p. 1.

(1) Pièce donnée, par M. J. Boulenger, sous le n° 2. Est-elle d'Ondine Valmore? On doit le croire, puisque M. Boulenger l'a trouvée dans les manuscrits de sa mère et qu'elle y est signée Hyacinthe Valmore. Pourtant on voit qu'au cahier X, elle porte la mention: donné par Elise Girard.

# LA MORT DU PAPILLON

(*Mai 1837*).

Papillon ! fleur du ciel où ton aile rapide
T'élevait ce matin comme un songe flottant,
La vie ouvrait son livre à ton désir timide,
Et l'orage (1) a tourné le feuillet palpitant.

Pourquoi mourir déjà ? Tu n'avais fait que naître ;
Ton vol ne connaissait qu'un univers — ce champ.
Fallait-il donc briser ton nid pour ne paraître
Qu'un matin, puis t'éteindre et finir comme un chant ?

Pourquoi mourir déjà ? La fête n'est pas close ;
Le soleil brille encor sur les fruits veloutés ;
Chaque arbre a ses (2) oiseaux, chaque tige a sa rose :
Rien ne parle de mort, et tu nous as quittés.

Pourquoi ? C'est que tout meurt, tout tombe (3) sur la terre :
La fleur aux champs, l'oiseau qui jette au ciel sa voix,
Jusqu'à l'homme qui cherche (4) à sonder le mystère,
Jusqu'à son Dieu Sauveur (5) élevé sur la croix.

Ah ! du moins, rien d'amer n'a corrompu ta vie ;
Ton départ d'aucun deuil n'attristera le jour.
La route que ton aile en jouant a suivie
Brilla sous le soleil, l'innocence et l'amour.

On n'emprisonne pas tes ailes sous la pierre.
Un calice entr'ouvert sous un jeune rameau
Nous cachera ta mort, et, comme une prière,
La brise passera sur ton mouvant tombeau.

Oui ! ta vie et ta mort sont belles et Dieu t'aime,
En les faisant durer moins qu'un jour de printemps.
Le soir voile les fleurs, les cieux, le soleil même :
Tu n'attends pas le soir. Oh ! va ! tu meurs à temps.

Mais si tu n'eus qu'un jour, ton bonheur éphémère
N'a pas du moins coûté la vie au moindre oiseau.
Tu naquis et tu meurs innocent à la terre,
Ignorant que ses fleurs te cachaient le tombeau.

---

Cah. I, n° 1; Cah. X, p. 7.
Les quatre premières strophes sont dans les cah. I et X.
Les cinquième, sixième et septième ne sont que dans le cah. I.
La huitième n'est que dans le cah X.
(1) Var. le vent, Cah. X
(2) Var. son, Cah. I.
(3) Var. finit, Cah. I
(4) Var. cherchant, Cah. X.
(5) Var. Jusqu'au Seigneur lui-même, Cah. I.

# DERNIÈRE HEURE DE L'ANNÉE

*(Août 1837).*

L'heure frappe, fuit et s'écoule;
Du temps bondit le flot pressé,
Et le présent, fleuve qui roule,
Bientôt deviendra le passé.

Car le temps, soit que nos alarmes
Le remplissent de jours amers;
Qu'il dorme aux étés pleins de charmes,
Ou veille dans nos longs hivers;

Soit que ses heures fugitives
Amènent le bonheur du ciel,
Ou soit que tristes et captives
Elles roulent, larmes et fiel;

Pour tous, avec même vitesse,
Le jour fait place au lendemain.
Ni crainte, ni pleurs, ni tendresse,
Rien ne peut retenir sa main.

Pour tous son aile dans l'espace,
A travers tristesse et bonheur,
Fuit, pour ne laisser d'autre trace
Que regret, remords ou douleur!

---

Cah. X, p. 19.

# ADIEU A L'ENFANCE

*(Mars 1838).*

Adieu mes jours enfans, paradis éphémère !
Fleur que brûle déjà le regard du soleil,
Source dormeuse où rit une douce chimère,
Adieu ! l'aurore fuit. C'est l'instant du réveil !

J'ai cherché vainement à retenir tes ailes,
Sur mon cœur qui battait, disant : voici le jour !
J'ai cherché vainement parmi mes jeux fidèles,
A prolonger mon sort dans ton calme séjour ;

L'heure est sonnée, adieu mon printemps, fleur sauvage ;
Demain tant de bonheur sera le souvenir.
Adieu ! voici l'été ; je redoute l'orage ;
Midi porte l'éclair et midi va venir.

---

Cah. I, n° 2.

# FLEUR SÉCHÉE

*(8 juin 1838).*

Je naissais ce matin. Comme en sortant d'un rêve,
Je tressaillais d'espoir, d'amour, d'étonnement.
Dieu me donnait pour voix le parfum que j'élève
Au ciel que j'ai compris dans mon ravissement.

Mais vois ! on me prend tout : mon avenir, ma mère,
Et de mes jeunes sœurs les suaves amours.
Ils ont trouvé trop long mon règne d'éphémère
Et, sans pitié, leurs mains ont séparé nos jours !

Vois ! je n'ai même plus cet hymne de mon âme ;
Pour y voir jusqu'au fond ils ont séché mon cœur,
En cherchant sa lumière, ils éteignent ma flamme,
Et moi, sans rien chercher, j'avais tout : le bonheur.

---

Cah. X, p. 23.

# A BATHILDE (1)

*(Juin 1838).*

Le veux-tu ? Sois ma sœur, et nos longues soirées
Passons-les côte à côte à nous entrecharmer.
Un livre dans la main, tendrement inspirées,
Oublions tout du monde et ne sachons qu'aimer.

Vois-tu ? Le monde est triste et son bruit m'épouvante ;
Il étourdit mon cœur et je tremble à sa voix.
Ne crains-tu pas aussi cette houle vivante,
Où la vague se perd et nous perd à la fois ?

Où l'on ne peut toucher la plage désirée
Que pour s'en retourner se confondre au courant,
Où, cherchant sur sa trace une trace adorée,
On va mêler son flot au flot indifférent...

Va ! ce n'est pas pour nous que Dieu fit cette route,
Où, pour voiler midi, nul brouillard n'est au ciel.
Son éclat nous consume et la foule qui doute
Aigrirait dans nos cœurs ce qu'ils gardent de miel.

Car le bruit du présent étouffe l'espérance ;
La timide amitié dans le monde se tait ;
Lui, c'est l'amour qu'il faut pour bercer sa souffrance,
Nous, ne l'apprenons pas, il nous séparerait.

---

Cah. X, p 27.
(1) Cette pièce a été donnée, par M J. Boulenger, sous le n° 5.

## A UNE AMIE — A BATH. GOST

*(Italie, septembre 1838).*

Quand je pleure tout bas de cette froide absence,
Quand je soutiens mon cœur par ton cher souvenir,
Y puisant de l'oubli pour croire à ta présence,
Et rêvant avec lui de retour, d'avenir;

Toi, que fais-tu ? Dans ses tristes et tendres charmes,
Gardes-tu la douleur de ce long au revoir;
Ton front se penche-t-il sous le poids de tes larmes,
Ma sœur, et comme moi ne vis-tu que d'espoir ?

Oui, je le crois, je t'aime et je sens mon courage
S'élever doucement en éclairant mon cœur.
Pour aider le présent, n'ai-je pas ton image,
Va ! c'est presque déjà la moitié du bonheur !

Cah. X, p. 25.

## ANNIVERSAIRE (1)

*(2 novembre 1838).*

Merci, mère, merci pour mon jour de naissance,
Où ta prière à Dieu m'apprend à le bénir !
Merci pour mon passé, pour ma jeune espérance,
Pour tes yeux, doux soleils de mon pur avenir !
Si j'y suis, faible encor, comme au jour où mon âme
S'exhala de la tienne en saluant le jour,
Je viendrai comme alors cacher, enfant ou femme,
Mon sourire et mes pleurs au fond de ton amour;
Si le ciel t'exauçait pour ma paisible vie,
O mère, sur ton bras j'appuierais mon bonheur;
Et si, dans l'avenir, la paix m'était ravie,
Je la retrouverais en priant sur ton cœur !

Cah. X, p. 29.

(1) Cette pièce a été donnée, par M J. Boulenger, sous le n° 1.

# VIVRE, AIMER !

*(Mai 1839).*

Toujours chercher, toujours sur terre
Bercer le présent par l'espoir (1).
Toujours marcher dans le mystère (2),
Toujours se regarder sans voir.
Etouffer dans sa chrysalide
Que le temps ne veut pas briser,
De ciel et d'air pur (3) l'aile avide;
Se contenir sans s'apaiser,
Sentir en soi comme une flamme
Vous consumer lente (4) et sans bruit;
Sentir que germe dans votre âme
La fleur qui va tomber sans fruit;
Feuilleter en vain un beau (5) livre;
Sans l'avoir compris (6), le fermer,
Voilà ce qu'on appelle vivre
Voilà ce qu'on appelle aimer.

---

Cah. I, n° 4; IX, p. 58; X, p. 83.

Dans le cahier I, elle est datée de mai 1839; dans le cahier X, de janvier 1839.

(1) Var. Lever les yeux pour un espoir, Cah. X; Lever les yeux pour autre espoir, Cah. IX.

(2) Var. Toujours larmes, toujours mystère, Cah. IX et X.

(3) Var. De ciel et d'espoir, Cah. IX et X.

(4) Var. Seule, Cah. IX et X

(5) Var. Le grand livre, Cah. IX.

(6) Var. Sans le comprendre, Cah. IX.

# LA PRINCESSE MARIE

Mon Dieu ! faut-il pleurer tout ce que sur la terre
Vous laissez entrevoir d'innocence et d'amour ?
... Aimer ces biens qu'un douloureux mystère
Ne nous prête qu'un jour ?

Pourquoi les noms charmants qui traversent l'histoire
Mêlent-ils leur fil d'or à son tissu sanglant,
Si les consolateurs de cette triste gloire,
Ne brillent qu'un instant ?

Rois et peuple inclinés écoutent en silence
Leurs voix dont les accens parlent à l'avenir;
Pourquoi dans leur terrestre et visible existence,
Entend-on à la fois ce chant naître et finir.

Ainsi cette bergère, entraînant une armée,
Guide nos étendards sous ses pas triomphans;
Du plus saint des amours sa croyance animée
Marche, sauve la France... et s'éteint à vingt ans.

Et la Judith chrétienne à l'innocente vie,
Sur l'horrible échafaud rêvant la liberté,
Qui demande la mort de liberté suivie,
Et s'élance sanglante à l'immortalité.

Et Marie, ange, artiste et femme tout ensemble,
Soutenant de ses mains nos terrestres malheurs,
Presque reine, montrant tout ce que Dieu rassemble
De grâce, de vertu dans ses divines fleurs.

La France entière aimait cette charmante gloire
D'une fille royale illustrant un ciseau !
Mais le peuple a déjà pleuré sur sa mémoire,
Car il entoure un précieux tombeau.

Par quel pressentiment l'angélique princesse
Peignit-elle des traits consacrés au malheur
De mourir jeune, et, par quelle étrange tendresse,
N'unit-elle son nom qu'à la même douleur ?

Elle, pourquoi mourir ? Heureuse, belle, aimée,
Avait-elle sur terre à regretter les cieux !
Hélas ! qu'importe à l'ange une humaine fumée ?
Qu'importe l'horizon dont nous blessons ses yeux !

Son cœur sait le chemin où monte la prière
Il sait guider sa vie où bénit le Seigneur
Il secoue au soleil la fragile poussière,
Etend l'aile et s'envole à l'éternel bonheur.

Aussi lorsqu'arriva la terrible journée
Qu'autour d'un lit de mort, un époux, un enfant,
Pour lier à la vie une âme résignée,
Sanglotaient : « ne meurs pas ! notre amour te défend ! »

Elle prit dans ses bras l'enfant de sa tendresse,
Caressa ce front pur d'un baiser maternel :
« Pense à moi », lui dit-elle, « ô mon fils, je te laisse,
« Mais je te bénirai de l'asile éternel,

« Je ne regrette rien de ma vie éphémère ;
« Ne pleurez pas, amis, vous savez en quel lieu
« Dieu m'appelle. Pourtant je voudrais voir ma mère,
« O ma mère ! ma mère ! »... et l'âme était vers Dieu !

Eut-on dit qu'une voix si tendre,
Mais si faible, qui s'éteignait,
Se fît partout bientôt entendre
Et qu'un grand écho s'éveillait.
Ce fut pourtant, heure suprême !
La voix de l'écho s'agita
Pour rendre cet accent qu'on aime,
Et la France le répéta.
Tout se lève. On veut voir encore
Celle qui s'envole à l'aurore.
La nation s'incline et prie sous son deuil,
Et la France a jeté ses fleurs sur un cercueil,
Mais dans cette foule éperdue,
Priant et pleurant à la fois,
Quelle est cette voix entendue,
Plus triste que toutes les voix.

« C'est ma fille. Seigneur ? Oh ! rendez à sa mère
« L'amour, le seul soutien de son bandeau royal.
« Rendez-la moi ! Sauvez cette douleur amère
« A toutes les douleurs de ce sceptre fatal.

« Rendez-la-moi, Seigneur ! Vous me l'aviez donnée,
« Vous me parliez souvent dans son aimante voix.
« Rendez-la ! Vivre après cette horrible journée
« Mon Dieu ! c'est mourir trop de fois !... »

Et la foule à genoux écouta cette plainte
On pleura sur la mère ! On envia l'enfant,
La tombe se fermant sur cette flamme éteinte.
Mais le ciel se rouvrit à l'ange triomphant.

---

Cah. IX, p. 63.
La pièce n'est pas datée mais elle a été certainement composée peu après la mort de la princesse (6 janvier 1839).

# VŒU

*(Février 1839).*

Il est un doux espoir qui nourrit ma pensée :
Mon âme le caresse au sein de la douleur.
Si ma nuit d'un tel rêve est quelquefois bercée,
Je me sens au réveil confiante au bonheur.
C'est mon vœu : Dieu l'entend ; peut-être sa tendresse
Pour mon pur avenir se le rappellera.
Je l'élève à ses pieds aux moments de tristesse ;
Mon ange à son oreille un jour le portera.
C'est le repos, là-bas où je me suis assise,
Au fond de ce tableau qui rafraîchit mon cœur,
C'est ma cendre cachée à l'ombre de l'église,
Où je portais, enfant, ma naissante ferveur.
Là, mon âme, entr'ouverte aux souffles (1) de la vie,
Exhalait, à genoux, sous un regard des cieux,
Cet amour, doux instinct qui m'avait asservie
Au Seigneur apparu devant mes jeunes yeux.
Oh ! que je sente un jour errer, libre, mon âme,
Sous cet humble parvis que je revois si beau !
Oh ! de mon ciel d'avril la caressante flamme
Pour colorer la fleur de mon obscur tombeau !

---

Cah. I, n° 3 ; IX, p. 58 ; X, p. 43.
Les vers 5 à 8 ne se trouvent pas dans le cahier I
(1) Var. aux baisers, Cah. IX.

# FAUT-IL AIMER QUI NE NOUS AIME PAS ? (1)

*(Mai 1839).*

Il faut toujours aimer. Dieu qui du cœur de l'ange
Bannit l'effroi,
A la pure amitié pour l'amitié qui change
Donne la foi.
Il dit à sa famille ici-bas dispersée :
Aime toujours !
Vois ! J'ai fait pour nourrir l'élan de ta pensée
Les vrais amours (2).
Aime à travers (3) le temps, les injures, les larmes.
J'ai fait ton cœur
De cette charité qui sait trouver des charmes
A la douleur.
Aime sans demander l'amour, et sur la terre
Où je te vois,
Ne crains pas de Jésus l'ineffable (4) mystère,
Porte sa (5) croix.
Ne cherche qu'en ton âme un écho de tendresse
Car ici-bas,
Celui dont ta douleur console la tristesse
Ne le sait pas (6).
Mais, moi, si j'ai permis (7) l'ardente solitude
Qui te suivra (8),
Je t'y verrai toujours (9) et ma sollicitude
Te (10) soutiendra.

Marche, marche en aimant dans la voie adorable;
Tes abandons,
Je veux les consoler en donnant au coupable
Nos deux pardons.

Cah. IX, p. 59 et X, p. 47.
Au Cah. IX, pas de titre.
(1) Le titre au Cah. X est barré au crayon et remplacé, au crayon, par: LA CHARITÉ.
(2) Var. Les saints amours, Cah. IX.
(3) Var. malgré, Cah. IX.
(4) Var. Sans t'abîmer en vain dans ce triste mystère, Cah. IX
(5) Var. Porte ma croix, Cah. IX.
(6) Les vers 17 à 20 sont rayés au cah. X.
(7) Var. Mais, si j'ai préparé, Cah. IX.
(8) Var. Où tu vivras, Cah IX.
(9) Var. Moi! j'y serai toujours.
(10) Var. T'y soutiendra.

## AU PETIT LOUIS, FILS DE MARIA (1)

*(Juin 1839).*

Ris, enfant ! que ta voix légère
Elève ses douces clameurs ;
Ris, et si l'aube est passagère,
Ne la trouble point par des pleurs.

Lève tes yeux ! Que peut-on lire
D'amer, sous leur rayon d'azur ?
Craint-on ce que l'on voit sourire ?
Le front (2) joyeux dit le cœur pur.

Joins tes mains ; Jésus te regarde ;
Adore ce Dieu triomphant,
Lui qui nous a tous sous sa garde :
Jésus est (3) un petit enfant.

---

Cah. I, n° 5 ; Cah. X, p. 49.
(1) Var. à Louis Castaing. Donné à Maria pour son fils, Cah. X.
(2) Var cœur, Cah. X.
(3) Var. fut, Cah. X.
Pièce donnée, par M. J. Boulenger, sous le n° 3.

# LE BAPTÊME DU COMTE DE PARIS (1)

*(1er août 1839).*

Pour qui la ville en fête et le bruit de la foule ?
Et le canon grondant sans exciter l'effroi,
Le fleuve populaire au long flot qui s'écoule ?
Pour un enfant qui sera roi.

Mais le temple est ouvert. La cloche appelle et chante ;
Au vibrant *Te Deum* le prêtre unit le sien.
Pour qui sur les autels cette pompe touchante ?
Pour un enfant qu'on fait chrétien.

Pendant qu'à ce grand jour tout le peuple s'éveille,
Que l'indigent moins pauvre entoure le château,
Que la jeune âme encore isolément sommeille,
Que la nourrice dort auprès de son berceau,
Le ciel est attentif. Les anges, en silence,
Adorent à genoux la mère du Sauveur.
Toujours avec la terre elle est d'intelligence ;
Car, voyant à ses pieds un ange au front rêveur :
« Marie, a-t-elle dit, royale et sainte fille,
Va protéger le cœur de ce nouveau chrétien !
Toi qui brillais hier dans la même famille,
Va ! je te donne à lui pour son ange gardien.
Couve ce jeune cœur, apprends-lui la clémence ;
Qu'il marche en pardonnant au sentier de la foi.
Eclaire doucement sa paisible innocence ;
Qu'il ignore longtemps qu'on en veut faire un roi.

Veille, veille sur lui. Si jamais la couronne
Faisait pencher son front calme et pur aujourd'hui,
Fais que le bonheur de qui donne
Soit au moins son bonheur à lui.

Pauvre âme, en nous quittant au trône condamnée,
Qui se doit tout à l'avenir,
Pour chacun de ses jours aux hommes enchaînée,
Malheureuse jusqu'à punir,

Donne à cette âme vierge une vertu prudente :
Ce cœur, on lui défend de l'avouer toujours,
Car l'Europe est la confidente
De sa haine et de ses amours.

Mais ce n'est qu'un enfant encore.
Fais-lui des rêves doux ; n'oppresse pas son cœur
Du poids de l'avenir ; laisse une calme aurore
Au jour mystérieux qui voile la douleur ».

L'ange s'incline et part. Ses deux ardentes ailes
Fendent l'air qui s'émeut. Sur le royal enfant
Il plane. Mais troublé de souvenirs fidèles,
Une larme a voilé son regard triomphant.

Larme d'ange ! Regret, espoir ! double mystère !
Tombant sur le berceau qu'elle éveille à demi,
Est-ce le dernier pleur aux amours de la terre ?
Est-ce un premier baptême à l'autre ange endormi ?

---

Cah. IX, p. 74.
(1) Pièce donnée, par M. J. Boulenger, sous le n° 4.
Prix de poésie au Concours de Lyon, 1839.

# PASSAGE DES ALPES — SOUVENIR D'ANNIBAL

*(15 novembre 1839).*

C'était quand l'aile des voyages
Avait enveloppé mon sort,
Quand mes yeux levés aux nuages,
Sans la voir, traversaient la mort :
Je passais dans l'immense chaîne,
Qui fît deux peuples étrangers,
Jusqu'au temps où la noble haine
Vint s'abattre sur ses dangers.
La figure sauvage et fière
D'Annibal, libre et demi Dieu,
Planant sur la grande barrière,
Règne encor géante en ce lieu.
Voyant chaque siècle et chaque âge
Bruire autour de son rocher,
Elle semble effrayer l'orage,
Qui gronde en bas sans approcher;
Les monts, où sa vivante empreinte
Grandit de son génie à lui,
Cachent leur cime haute et ceinte
De vapeurs où le soleil luit;
C'est comme une auréole amie,
Comme un voile, servant le jour
A cacher la gloire endormie
Dans son aérien séjour,
Et chaque voyageur qui passe,
Lit un siècle, imprimé debout,
Dans ce grand livre plein d'espace,
Qui dit : Eternité partout !

---

Cah X, p. 39.

# A VICTOR HUGO

*(Janvier 1840).*

Ce qui nous guide à vous, c'est la reconnaissance,
Car nous avons appris vos chants.
Nous vous aimons, poète, et de votre puissance
Veulent s'approcher trois enfants.
Vous qui dites si bien les transes paternelles
Attentives au plus petit,
Vous qui savez comment l'aigle détend ses ailes
Pour venir protéger un nid,
Père ! laissez l'enfance adorer votre gloire,
Ses rayons ne lui font pas peur ;
Et tout accent est fort à chanter la victoire
Quand il est poussé par le cœur.
Nous nous faisons hardis : nous suivons sans contrainte
La voix habile à tout charmer.
On dit qu'à votre seuil ne s'assied pas la crainte,
Qu'être poète, c'est aimer.
On dit vrai, n'est-ce pas ? et voici notre mère,
Fière de nous mener à vous.
Dieu qui sur sa pâleur mit la couronne amère
Saura bien vous bénir pour nous. (1)

---

Cah. X, p. 55.

(1) Dans une lettre du 10 avril 1840. Mme Desbordes-Valmore dit : « Victor Hugo a écrit à Line ». C'est probablement après qu'il eût reçu la pièce ci-dessus.

## A LOUISE CROMBACK

*(Mars 1840).*

Vous qui fière de l'humble route
Que foulèrent vos premiers pas,
Avec des chants que l'âme écoute,
Elevez vos frères d'en bas.

Vous qui savez le cri suprême
Qui divinisa la douleur,
Je vous salue et je vous aime,
Sainte Chanteuse du malheur.

Dans un rayon d'indépendance,
Vos ailes ont compris le jour;
L'une se nomme l'espérance
Et l'autre se nomme l'amour.

Mon âme s'est prise à vos charmes,
Votre souris dit votre cœur,
Et l'on y sent rouler les larmes
D'un ange souffrant, mais vainqueur.

Car vous avez, comme Isaïe,
Prophète pour le même Dieu,
Vu naître en vous la poésie,
Après les épreuves du feu.

Et la trace ardente et profonde
Que laisse le flambeau des cieux,
Pour tous, dans ce douloureux monde,
Au front pâli brille encor mieux.

Voilà pourquoi vos sœurs charmées,
Suivent l'éclat brillant en vous;
C'est un drapeau pour les armées
Qui triomphent à deux genoux.

Vous, dans l'heure de travail pleine,
Quand vous aurez chanté pour tous,
Du manteau que chacun entraîne,
Laissez tomber un pan sur nous.

Laissez pour l'enfant qui vous aime
Et qu'attendrit votre pitié,
Laissez de votre diadème
Tomber un rayon d'amitié (1).

---

Cah. X, p. 59.

(1) « A propos de poésie, tu n'as pas entendu parler de Mademoiselle « Louise Cromback. C'est une jeune fille sortie du peuple, pleine d'esprit, « et ce qui vaut mieux, qui fait des vers pleins d'élévation et de la prose charmante ». (Lettre d'Ondine à son père, 13 avril 1840, donnée par M. Marcel Boulenger.)

# A MONSIEUR SAINTE-BEUVE

(*Avril 1840*).

L'hirondelle tressaille. Au premier rayon pur,
L'air tiède ouvre son aile.
Attentive, joyeuse, elle cherche un nid sûr,
Et nous cherchons comme elle.

Puis, quand elle a trouvé, sous quelque toit désert,
Sous quelque pieux dôme,
Un coin voilé de mousse (1) aux yeux du ciel ouvert,
Meublé d'un peu de chaume,

Elle jette un doux cri de grâces au Seigneur,
Et, redoublant de zèle,
Elle veut que son nid renferme tout son cœur,
Et nous voulons comme elle.

Alors, faisant sa place à chacun des enfants
Qui babille et qui saute :
« Ah ! dit-elle, au milieu de nos jeux triomphants,
Il manque encore un hôte.

Il manque un rossignol et son chant tout amour
Qu'apprit mon cœur (2) fidèle.
Oh ! j'oserai vers nous l'amener tout un jour ! »
Oserons-nous comme elle ?

Elle vole, elle vole à l'asile chanteur,
Qui de loin rit et brille :
« J'inaugure mon nid, venez de votre sœur
Bénir l'humble famille.

Quand on est tant aimé, dites, frère, aime-t-on ? (3)
Au toît de l'hirondelle
Venez. » Et du poète ailé la voix répond.
Oh ! répondez comme elle ! (4)

Cah. I, n° 7 et X, p. 63.
(1) Var. lierre, Cah. I.
(2) Var. ma voix fidèle, Cah. I.
(3) Var. Cet été comme avant, frère, vous verra-t-on? Cah. I.
(4) Var. Répondez-vous comme elle? Cah. I. Marceline fait allusion à cette pièce : « Elle a fait de beaux vers à M. Sainte-Beuve ». Lettre du 10 avril 1840. B. d'Agen, 1.321.
Pièce donnée, par M. J. Boulenger, sous le n° 6.

# ASPIRATION

*(Juin 1840* (1).

J'aspire ! j'aspire !
Donnez-moi les cieux !
L'air que je respire
A brûlé mes yeux.
Sous un poids sans cause
J'incline mes jours ;
Une fièvre close
Les brûle toujours (2).
Trop de soleil darde
Sur mon œil ouvert ;
Trop de crainte farde
Mon beau printemps vert (3)
Laissez-moi comprendre (4),
Laissez-moi chanter.
Je voudrais m'entendre (5)
Et (6) me répéter.
Etendez ma chaîne,
Je veux suivre encor
L'ange qui m'entraîne
Sur un rayon d'or.
Je me sens renaître,
Laissez-moi grandir ;
Laissez-moi connaître
Les champs d'avenir.
J'écoute en moi-même
De touchantes voix,
Je retrouve (7) et j'aime

Les cieux et les bois (8).
Je ne sais encore
Ce qui parle en moi.
J'attends qu'une aurore
Eclaire ma foi.
Oh ! laissez-moi prendre (9)
Un rapide essor
C'est trop long d'attendre
Et d'attendre encor.
J'ai trop peu de place
Pour oser courir,
Je voudrais l'espace (10)
Pour vivre ou mourir.
Mais, Seigneur, où vais-je (11)
Où vais-je, Seigneur ? (12)
Où m'emporte en rêve
L'orgueil de mon cœur ?
Voûtes éternelles.
Apaisez mes vœux.
Quand on n'a point d'ailes,
Cherche-t-on les cieux.

---

Cah. I, n° 6 et X, p. 93.

(1) Au Cah. X, août 1840

(2) Les quatre vers qui précèdent se trouvent plus loin, au Cah. X, barrés au crayon et reportés en marge, au crayon, à leur place.

(3) Les quatre vers qui précèdent ne se trouvent pas au Cah. I et sont barrés au crayon au Cah. X.

(4) Var. m'entendre, Cah. X.

(5) Var. je veux me comprendre, Cah. X.

(6) Var pour me répéter, Cah. X.

(7) Var. je connais, Cah. X.

(8) Les douze vers qui précèdent ne se trouvent qu'au Cah. X où, d'ailleurs, ils sont barrés au crayon.

(9) Var. Laissez-moi donc prendre. Cah. X.

(10) Var. Donnez-moi l'espace. Cah. X.

(11) Var Seigneur, où m'enlève. Cah. X.

(12) Var. Un élan trompeur, Cah. I.

# DÉPART [1]
## (*1841*).

L'an passé, c'était fête au toit de l'hirondelle.
Tout chantait dans son nid, tout chantait dans son cœur ;
Ses petits au soleil battaient gaîment de l'aile,
Et de leurs cris d'amour bénissaient le Seigneur.

C'était beau ! dans le cercle un rossignol prit place ;
Peut-on croire avec lui que les printemps sont courts !
L'hiver s'était caché. Rien ne disait sa trace :
On pensa que l'été devait durer toujours.

L'hirondelle disait : « Oh ! que la vie est douce !
(Le cœur d'une hirondelle est si faible à l'espoir !)
Voyez ! Les blés viendront ; Dieu sourit ; l'herbe pousse ;
Nous voilà réunis pour aimer et tout voir.

Oh ! cette fois enfin la nature est constante !
Nos cœurs ont trop souffert pour se tromper encor,
Tout s'émeut, tout renaît sous une main puissante.
Salut ! c'est le bonheur avec ses rayons d'or. »

Mais l'orage est venu : la paisible couvée
A vu fondre l'hiver au milieu de ses jeux ;
Et puis, dans l'ouragan, mainte plume enlevée,
Sanglante, a tournoyé sous le vent furieux.

Le grand souffle emportait le nid, seule richesse
De la pauvre famille éperdue, et les bois,
Etonnés et noircis d'une prompte vieillesse,
N'ont plus qu'un sombre écho pour répondre à sa voix.

Maintenant elle part. Pauvre deshéritée !
C'est aux soleils lointains qu'elle se traîne encor.
Plus d'orgueil, plus de chant. L'aile aux vents agitée
Dans le deuil des chemins tente un tremblant essor.

Ils s'en vont. Un beau jour vaut-il ce qu'il leur coûte ?
Le rossignol a fui. Tout est sombre. Ils s'en vont ;
Et leur vol inégal hésite sur la route
Où Dieu, qui les regarde, a dit : Ils souffriront !

---

Cah. X, p. 101.
(1) Cette pièce a été donnée, par M. J. Boulenger, sous le n° 7.

# VINGT ANS

## (*2 novembre 1842*).

Vingt ans ! Quoi ! J'ai vingt ans, ma mère, et les journées
Ont apporté cette heure en jouant avec moi.
Quoi ! de si courts instants (1) ont formé vingt années !
L'adolescence ainsi courut-elle pour toi ?

Comme au bruit d'une étrange et charmante nouvelle,
J'ai frémi (2) ce matin en saluant ce jour,
Ce jour, tout revêtu de grâce solennelle,
Pour m'annoncer vingt ans me réveille à mon tour.

Mais, toi, dis, quel penser dans ton cœur vient de naître ?
La surprise et l'effroi t'ont fait chercher les cieux.
Tu me tendais les bras (3). Soudain, j'ai vu paraître
Un sourire à ta lèvre, une larme à tes yeux.

La nouvelle t'effraie, ô mère ardente et sage;
Tu lis dans l'avenir et ton cœur m'y défend.
Oui ! l'avenir est près; mais, qu'importe ? à tout âge,
Serai-je pas toujours ta vie et ton enfant ?

Ne crains pas ! J'ai vingt ans; tout s'éveille en mon âme.
Je n'ai pas peur de vivre et ne recule pas.
Dans mon cœur qui bat vite entre une sainte flamme;
Une route sans fin s'ouvre devant mes pas. (4)

Ne crains pas à me voir commencer le voyage,
Légère de trésors pour payer le bonheur.
Il viendra sans compter, le vivant héritage
M'a mis l'espoir dans l'âme et l'amour dans le cœur. (5)

J'ai vingt ans ! à vos pieds je me mets tout entière,
Dieu, père de ma mère et qui l'aimez en moi !
J'ai vingt ans ! Dans tes bras presse-moi la première,
Mère ! mon âme est tienne et s'en retourne à toi.

Avant de m'élancer au chemin de la vie,
Laisse-moi prendre haleine un moment dans tes bras.
Mets ta main sur mon cœur. Je me sens éblouie.
Le bonheur m'enveloppe et me parle tout bas.

Je m'arrête charmée ! oh ! que la vie est belle !
Que Dieu qui fait tout vivre est grand devant mes yeux !
Que je l'aime partout ! que le bonheur fidèle
Règne bien avec lui dans l'infini des cieux.

Non ! je ne tremble pas devant vous, Dieu du monde,
Dieu tendre, Dieu puissant ! Je rends grâce à genoux !
J'ai compris vos grandeurs, et, d'une amour profonde,
Je répands mon encens et mon cœur devant vous !

Après les doux printemps de notre blonde enfance,
Votre été nous arrive et brunit nos cheveux ;
Dieu ! vous mettez (6) la force où le travail commence.
Vous nous faites (7) robuste en nous faisant heureux.

Oui, plus je vois l'espace et l'immense nature,
Plus je sens la douceur de l'éternel amour,
Et plus, baignant mon cœur à cette source pure,
Mes yeux deviennent forts pour contempler le jour.

Ne vous cachez donc plus, ma craintive pensée,
N'arrêtez (8) plus l'essor d'un vouloir frémissant ;
Mesurant votre course à ma force oppressive,
Ne craignez plus au loin de devancer l'enfant. (9)

Levez-vous tout entière et conquérez le monde,
Puisque Dieu le découvre à votre humble regard;
Parcourez l'univers et revenez féconde
Des trésors devinés rapportant votre part.

Hier un voile épais vous défendait la route,
Hier tout vous disait : ne vous ([10]) éveillez pas !
Aujourd'hui l'air d'été vous fait frémir. J'écoute :
Mon cœur s'attache à vous pour s'élever d'en bas.

---

Cah. I, n° 10; XXIII, p 1; XIII, p. 9; XX, p. 57. Ce dernier contient seulement une préparation.

([1]) Var moments, Cah. I.
([2]) Var. tremblé, Cah. I.
([3]) Var. tu tremblais. A la fois, Cah. XXIII.
([4]) Au Cah. XXIII, strophe supplémentaire, mais barrée à l'encre.

Va! je vivrai toujours, je me sens immortelle!
Et c'est pourquoi je marche en relevant mon front.
Va! je vivrai toujours et la flamme éternelle
Ne s'obscurcira pas sous un terrestre affront.

([5]) Au Cah. XXIII, strophe supplémentaire, mais barrée à l'encre.

J'entre donc sans trembler dans la grande carrière;
Ma richesse est en moi qui ne peut pas mourir,
Qui se fécondera dans la sainte lumière;
Mon bonheur est en toi, que nul ne peut ravir.

([6]) Var. Le Seigneur met la force, Cah. I.
([7]) Var. Il fait l'homme robuste, Cah I.
([8]) Var. n'enfermez plus, Cah. XXIII.
([9]) Au Cah. XXIII, strophe supplémentaire, mais barrée à l'encre.

Montez! Montez! ardente et pieuse colombe,
Prêtez une aile libre aux élans de mon cœur;
Traversez les secrets lumineux de la tombe,
Et rapportez d'en haut le secret du bonheur.

([10]) Var. ne te réveille pas, Cah. I.
Cette pièce a été donnée, par M. J. Boulenger, sous le n° 8.

## A MONSIEUR SAINTE-BEUVE

*(Septembre 1843).*

Quand on vint devant lui raconter la nouvelle
De la touchante mort d'une si jeune belle,
Il voulut tout savoir, et chacun fut surpris
De le voir calme encor lorsqu'il eut tout appris,

Puis il parla longtemps : il dit : « c'est bien dommage !
Mourir ainsi. Voyez !... mais on meurt à tout âge ».
Nul ne le crut frappé. Jaloux de sa douleur,
Rien sur son front discret (1) n'avait trahi son cœur.

Seulement, sa parole était plus éloquente.
Et moi je devinai, dans sa voix plus vibrante,
Que des pleurs étouffés le poids impérieux
Avait gonflé le cœur, étant chassé des yeux.

Ah ! craignons pour nos deuils la douleur indiscrète ;
Souffrir trop haut n'est pas souffrir.
Moi, je veux, mes amis, cette larme secrète (2)
S'il m'arrive aussi de mourir.

---

Cah. I, n° 12; XIII, p. 1-2-210; XXII, p. 10 (2 vers seulement); XXIII, page 9.
(1) Var. Calmé, Cah. XXIII.
(2) Var. muette, Cah. I.
Pièce donnée, par M. J. Boulenger, sous le n° 9.

# BEAUTÉ

*(Janvier 1844).*

Beauté ! plus fugitive encor que la jeunesse,
Quand tu nais on te voit mourir.
D'éternelles douleurs suivent la courte ivresse,
Que sur tes pas on vit courir.

Que de pleurs ont versé les beaux yeux de la veille
En se revoyant aujourd'hui !
Que de cœurs ont caché comme un feu qui sommeille
Du front déchu l'amer ennui !

Tous savent que ta fleur plaît au faucheur agile
Et qu'il la fauche avant son tour....
Eh bien ! pour te vouloir, don fatal et fragile,
La plus sérieuse a son jour.

---

Cah. I, n° 11.

## CREDO [1]

### (*Avril 1844*) [2].

Seigneur ! à votre jour quand s'ouvrit ma paupière,
Votre nom me fut doux comme le nom d'un père,
Car il représentait à mon esprit naissant
L'image d'un vieillard pacifique et puissant.
Je vous voyais alors, le regard calme et tendre,
Pencher vers moi l'oreille afin de mieux m'entendre ;
Je vous voyais alors, les bras toujours ouverts,
Semant sur les guérets les fleurs, les épis verts,
Ouvrir votre manteau plein des fruits de l'automne.
Alors, tendant les mains vers le Seigneur qui donne,
Comme au sein nourricier l'enfant porte les yeux,
Je portais mon regard et ma voix [3] vers les Cieux.

Plus tard, quand ma raison, faiblement éclairée,
Fut de la soif d'apprendre à toute heure altérée,
Quand je vis le soleil d'un dixième printemps,
Je voulais [4] tout connaître et mesurer le temps.
Alors je vis la graine, un jour ensevelie,
Germer dans le mystère et renaître à la vie.
Je vis monter le germe et la sève bondir,
Et l'herbe lentement en arbrisseau grandir.
Alors je vis la fleur, non du ciel descendue,
Mais sortant de la tige, au rameau suspendue ;
Puis, sous la fleur qui tombe, un fruit vert se nouer,
Puis le grain de nouveau dans le fruit se former.

Alors Dieu n'eut plus rien (5) d'aucune créature.
Et je cherchai mon Dieu dans toute la nature.
L'image d'autrefois s'effaça de mon cœur ;
Le pouvoir invisible y prit place en vainqueur.
Dieu caché ! que de fois, errante en nos campagnes,
Admirant les ruisseaux, les vallons, les montagnes,
Faible enfant éperdu de tendresse et d'effroi,
J'ai crié vers le ciel : mon Dieu ! répondez-moi !
Que de fois étonnée, heureuse de mes larmes,
J'ai de pleurs innocents savouré les doux charmes ;
Et, d'un bras frêle encore entourant un vieux tronc,
Laissé battre mon cœur et rafraîchir mon front.

A treize ans, de Jésus la figure mortelle
Vint me donner les traits de l'âme universelle.
Quittant les champs en fleurs pour le temple sacré,
J'y connus le Dieu tendre et je m'y consacrai.
Le souffle créateur qui fît rêver mon âme
Fut alors oublié pour le fils de la femme.
Avec lui, j'adorai les douleurs de son sort ;
Je vécus de sa vie et mourus de sa mort.
Jours sacrés ! Jours heureux ! Jours des fêtes chrétiennes !
Quelle foi, quel amour, dans vos saintes antiennes,
Ont traduit à mon cœur le Dieu que je cherchais
Et reporté mon cœur au Dieu que j'adorais.

Depuis, prêtant l'oreille aux grandes harmonies,
Mon œil osa chercher les sphères infinies,
A l'amour de Jésus mêler un autre amour,
Et de l'esprit divin pressentir le grand jour.
Dieu père ! en m'élevant au trône de ta gloire
Mon esprit chancelant frémit de sa victoire !

O doux frémissement ! O sublime grandeur !
Dieu, je te vois sans crainte et je t'aime sans peur ! (6)
Mais dans mon court passé si quelqu'un venait lire,
S'il y voyait votre ombre en tout temps me sourire,
Il pourrait, vous trouvant si divers et si beau,
Croire que pour chaque âge il fut un Dieu nouveau.

Non, Seigneur ! ces trois Dieux qu'adora ma jeunesse,
Ne sont qu'un même Dieu pour la même tendresse.
Aujourd'hui je les sens unis et confondus,
Comme on sent le présent et les ans révolus
Et l'avenir si lent au gré de notre envie,
S'unir et se confondre en une seule vie,
Pouvoir, sagesse, amour ! Le temps guidait mon choix ;
Je ne voyais de vous qu'une face à la fois.
C'est que le Dieu puissant n'a soulevé (7) qu'un voile,
Et ne montre à la fois que les feux d'une étoile,
De peur que les clartés (8) de l'immuable jour
De trop de majesté n'écrasent notre amour.

---

Cah. I, n° 9; VIII, pp. 154 et 163; XXIII, p. 11. Le Cah. VIII, p. 154, n'est qu'une préparation.

(1) Au Cah. VIII, p. 163, la pièce est intitulée « Les Dieux ».
(2) Cah. XXIII, 14 avril 44.
(3) Var. cœur, Cah. I.
(4) Var. voulus, Cah. XXIII.
(5) Var. alors vous n'eûtes rien, Cah. I et XXIII.
(6) Var. mon Dieu ! je vous contemple, et vous aime sans peur, Cah. I.
(7) Var. ne soulève, Cah. XXIII
(8) Var. la clarté, Cah. I.

## OH ! MALHEUR

*(Juin 1844).*

Oh ! malheur à celui dont la bouche railleuse,
Sait d'un rire équivoque alarmer la pudeur !
Malheur s'il a troublé sa paix harmonieuse,
Et s'il a, sans rougir, provoqué sa rougeur.
Le front brûlant, blessée et fière,
Une larme sous la paupière,
La Pudeur se voile et se tait ;
Et la fleur sainte qui se plisse
Ensevelit dans son calice
Le doux parfum qui l'embaumait (1).

---

Cah. XXIII, p. 46 et VIII, p. 211 et 209 (2).
(1) Les quatre derniers vers sont barrés au crayon.
(2) Cah. VIII. Dans ce cahier, la pièce débute ainsi à la page 211.

Malheur ! malheur à qui ne sachant plus entendre
Le gardien qu'à l'oreille a mis la chasteté,
Franchit l'enclos sacré dont elle sait défendre
D'un cœur jeune et pieux la tendre pureté.
Malheur, si sa parole indiscrète et railleuse
Dans sa course équivoque alarme la Pudeur ;
Malheur, s'il a troublé... (le reste comme au texte ci-dessus).

Au même cahier, p. 209, la même pièce avec quelques variantes :

Malheur ! malheur à qui ne sachant plus comprendre
Quelle garde à l'oreille a mis la chasteté,
Franchit l'enclos sacré dont chacun sait défendre
D'un cœur jeune et pieux la tendre pureté !
Malheur si d'une voix indiscrète et railleuse
Sa parole équivoque alarme la Pudeur.
Malheur, s'il a troublé... (le reste comme au texte ci-dessus)

## L'ÉTOILE DU SOIR

*(Juin 1844).*

Belle Vénus, dont la lueur tremblante
Glisse en jouant à travers les rameaux,
Viens-tu chercher ma pensée indolente
Pour l'éveiller à des rêves nouveaux ?
En vain là-haut, tu suis ta course heureuse,
Ton œil rêveur s'adresse encore à moi.
Que m'offres-tu, belle étoile amoureuse ?
Je ne veux rien, je ne veux rien de toi !

Douce clarté dans ce ciel sans étoiles,
Tu brilles seule et tu suis tous mes pas.
Si c'est pour moi que tu lèves tes voiles,
Ah ! c'est en vain ; je ne te comprends pas.
Mon cœur tranquille et libre encor d'alarmes
Voit ta splendeur sans trouble et sans effroi.
En te voyant, d'autres versent des larmes ;
Je ne veux rien, je ne veux rien de toi !

Quoi ! tu reviens !... mais, cette fois, mon âme
Se sent moins calme et veut te deviner.
Que me dis-tu ?... que tout cœur a sa flamme
Que d'elle enfin il doit s'illuminer ;
Que tu n'es, toi, qu'un regard de tendresse,
Et que l'amour... mais tu surprends ma foi.
Tu m'éblouis... Bonsoir, enchanteresse,
Je ne veux rien, je ne veux rien de toi !

Adieu ! je fuis... pourtant, charmant emblême,
Je voudrais bien avoir moins de frayeur.
Ah ! si j'aimais, si l'on m'aimait de même,
Tes purs rayons ne me feraient plus peur.
Déjà mon cœur a battu d'espérance ;
Un jour encore et ce cœur plein de foi
Saura payer le temps d'indifférence
Où je te dis : je ne veux rien de toi !

---

Cah. I, n° 16 ; VIII, pp. 172, 173, 191, 193, 194, 222, 227.

# LA MONTAGNE

*(Octobre 1844).*

A MES AMIS JEAN ET MARIE MOUTON-DUVERNET (1).

Quand nous cherchons tous trois la colline déserte, (2)
Sous les rayons du soir si tranquille et si verte,
Lentement, côte à côte, essayant notre essor,
C'est le chemin tracé que nous suivons d'abord;
Puis, en allant, chacun raconte sa pensée,
Des rumeurs de la ville encore influencée, (3)
Et chacun (tout est grave aux yeux de l'amitié)
De son souci du jour décharge la moitié.

Chaque fois, au départ, l'allure est calme et lente:
On balance en causant sa marche nonchalante.
On regarde en arrière, on se promet tout bas
De revenir bientôt, car on est presque las.
Cependant, on veut voir le sommet qui se dore
Doucement on s'excite et l'on avance encore.
Dès les premiers genêts on se quitte la main,
On monte, et la fatigue est laissée en chemin.

De quel charme vainqueur parez-vous la nature,
Mon Dieu! pour qu'elle enivre ainsi la créature?
Pour que le souffle errant de ses jeunes senteurs
Fonde sous son baiser la paresse des cœurs?
Tous trois, quand nous sentons ces frais parfums de vie,
Nous quittons aussitôt l'humble route suivie.
Chacun se fait la sienne et, retenant sa voix,
Porte sa rêverie au sentier (4) de son choix.

Le plus jeune, amoureux de l'agreste campagne,
Par son flanc le plus rude attaque la montagne.
Seule avant lui, la chèvre a gravi ce rocher :
Dieu sait le rêve ardent qu'il va si haut cacher !
Toi, Marie, admirant de loin sa course ailée,
Tu te sens comme lui vers la cime appelée,
Et tu me dis, montrant le sauvage plateau :
« Nous nous retrouverons au sommet du coteau. »

Moi, je reste indécise et blâmant cette ivresse ;
Mais ton aile frémit, ô vivante jeunesse !
Il te faut ta victoire, et, le cœur palpitant,
Je cours franchir aussi l'obstacle qui m'attend.
Je monte. L'air plus pur caresse ma poitrine ;
Tout se pare des feux de l'astre qui décline.
Je monte, émue alors, mais fière (5) et sans effroi,
Croyant voir le rocher s'abaisser devant moi.

Dans ma course rapide, oh ! que mon âme est pleine ;
Que j'y trouve d'élans inconnus à la plaine.
On dirait qu'éveillée en ce nouveau séjour,
Après un rêve obscur j'ai retrouvé le jour.
Je sens s'ouvrir en moi des tendresses profondes,
Charité sans limite à renfermer des mondes.
Tant de vie à la fois déborde de (6) mon cœur
Que, des cris m'échappant, je les jette au Seigneur.

« Merci, merci, mon Dieu, vous qui m'avez fait naître !
« Vous qui daignez partout me suivre et m'apparaître,
« Vous qui m'avez ouvert votre plus beau trésor,
« Vous qui m'avez donné la jeunesse, ô Dieu fort !
« Je vous rends le meilleur, le plus pur de sa flamme ;
« Ma bouche est impuissante à vous chanter mon âme ;
« Mais, baisant l'herbe, au flanc du coteau fortuné,
« Je baise l'univers que vous m'avez donné.

« Montrez le même Eden à Marie, à son frère,
« Seigneur ! Sur mes amis posez vos mains de père !
« Comme devant mes pas semez devant les leurs
« De votre immense amour les ravissantes fleurs.
« Que votre esprit divin là-haut les accompagne,
« Car votre esprit, Seigneur ! habite la montagne,
« Et l'on dit que David, sentant son cœur plier,
« Montait dans le haut lieu pour rapprendre à prier ».

Ainsi je vais, chantant l'hymne d'une âme heureuse,
Tant que le soleil luit sur la colline ombreuse;
Puis quand le soir descend et fait pâlir les cieux,
Les rocs et les sapins (7) grandissent à mes yeux;
Ma voix m'étonne alors; je n'ose plus m'entendre;
Encor loin du sommet, je songe à redescendre,
Et lasse, et tout à coup seule dans l'horizon,
Un mouvement d'effroi me reporte au vallon.

Vous m'appelez alors, mes compagnons de route;
Vos chants viennent d'en haut me ranimer. J'écoute;
Je remonte, sentant au son de votre voix,
Que vous avez déjà dépassé les grands bois. (8)
Ah ! cette promenade est toute notre vie !
S'éloignant de l'ami, sans jamais qu'on l'oublie,
Chacun reprend à vivre un courage nouveau,
Sûr de retrouver l'autre au sommet du coteau.

---

Cah. I, n° 13; Cah. XXIII, p. 15; Cah. VIII, pp. 136, 205, 210, 220
(1) Var. à mes amis Jean et Marie, Cah I.
(2) Au Cah. I, la colline discrète, mais au-dessus du mot discrète, se trouve le mot déserte.
(3) Var. embarrassée, Cah. I.
(4) Var. côté, Cah. I.
(5) Var. forte, Cah I.
(6) Var. bouillonne dans, Cah. I.
(7) Var. les ombres, les rochers, Cah. I.
(8) Var. le grand bois, Cah. I.

## DEUX NOVEMBRE

*(Novembre 1844).*

D'un sourire d'été Novembre se colore;
Le soleil s'est levé, riant et tiède encore.
Les oiseaux, étonnés du pur éclat du jour,
Comme aux chaudes saisons veulent chanter l'amour.
Où s'est caché l'hiver ? Tout renaît, tout s'éveille,
Plus ému, plus heureux, plus jeune que la veille;
Jamais plus beau matin sur l'horizon n'a lui,
Et chacun reconnaît que c'est fête aujourd'hui.

C'est votre fête, ô morts ! Et l'univers vous chante;
Et pour elle il revêt cette splendeur touchante,
Reprenant sa jeunesse et ses couleurs d'été
Pour fêter dignement votre immortalité.
C'est votre fête, ô morts ! et vos âmes errantes
Tressaillent à l'appel de nos cloches vibrantes.
Les vivants aujourd'hui vous parlent à genoux :
C'est votre fête, ô morts ! O morts, écoutez-nous !

Nous venons saluer l'immuable mystère
Qui vous fait vivre encore au delà de la terre,
Qui, dans l'été sans fin rend l'ombre et la fraîcheur
Aux fruits mûrs détachés par la main du Seigneur.
Car vous êtes là-haut plus vivants que nous mêmes,
Et peut-être, en montant dans vos chemins suprêmes,
Trouvant des sens nouveaux pour de nouveaux transports,
C'est nous, pâles vivants, que vous nommez les morts.

Ah ! qu'importent les noms ! Ah ! qu'importent les sphères !
Ames de nos amis, nous demeurons vos frères.
Aujourd'hui que nos cœurs s'en vont chercher vos pas.
Nous sentons vos regards attachés ici-bas.
Dites, recueillez-vous l'hommage de nos larmes ?
Ces pleurs versés pour vous ont-ils pour vous des charmes ?
Dans ce céleste asile où vont tous les amours,
Vous qui ne pleurez plus, nous aimez-vous toujours ?

Oui ! tout vit à jamais dans une âme immortelle.
Oui ! tout ce qu'elle aima s'éternise avec elle.
Oui ! vous vous souvenez ; vous nous (1) aimez encor ;
Le passé du présent enrichit le trésor.
Quand vers l'ami pleuré j'élève ma tendresse,
Je sens passer sur moi sa pieuse caresse,
Et, dans l'étonnement d'une douce terreur,
C'est plus qu'un souvenir qui fait battre mon cœur.

Salut donc, morts chéris ! Salut donc, morts fidèles !
Nous sentons aujourd'hui le frisson de vos ailes,
Et, sans doute, pendant que nous prions pour vous,
Vous priez le Seigneur de se pencher vers nous.
Ah ! puisqu'après le jour un autre jour commence,
Puisque la mort respire et n'est que le silence,
Rien ne troublera plus mon libre et calme essor :
Sûre d'aimer toujours, je ne crains pas la mort !

---

Cah. I, n° 14 ; IX, p. 12 ; XXIII, p. 19, VIII, p 265.
(1) Var. Et vous, Cah. XXIII.
Donné par M. J. Boulenger dans la Revue de la Semaine du 28-8-1921.
Cpr. Desbordes-Valmore, album à Pauline. Lemerre 1921, p. 36.

# LA PLUS BELLE HEURE

## (*Juin 1845*).

Dès que le soleil luit et que, maître du jour,
Il nous verse à flots d'or son abondant amour,
La pompe de sa flamme, en tous lieux dispersée,
Engourdit la mémoire et distrait la pensée.
Puis chaque heure avec elle amène ses travaux,
Ses besoins, ses devoirs et ses soucis nouveaux.
La journée est pour nous ce qu'est un prompt voyage;
Le temps presse, on se hâte, on force son courage,
Et chaque voyageur, cherchant un but lointain,
A pas précipités arpente son chemin.

Enfin le soir descend, on arrive, on s'arrête,
On soupire de joie en reposant sa tête;
Et le corps immobile après l'activité
Laisse veiller l'esprit dans toute sa clarté.
C'est l'heure où se rallume une vivante flamme,
Heure pure et tranquille où parle enfin notre âme,
Où nous trouvons en nous des hôtes inconnus,
Souvenirs qui, le jour, n'y sont jamais venus.

C'est alors que vers vous, ô famille adorée,
Libre de son élan, mon âme est attirée.
C'est alors qu'éveillée aux chastes feux du soir,
Mon âme, qui vers vous croit un moment s'asseoir,
Ne sait, dans les plaisirs qui font que l'on oublie,
Point de plaisirs plus doux que sa mélancolie.

---

Cah. I, n° 17.

## ORAGE

(*Août 1845*).

J'ai besoin d'apaiser mon âme épouvantée,
De rendre un cours tranquille à son onde agitée.
C'est dans votre maison que j'arrive, Seigneur,
Pour calmer l'ouragan qui passe sur mon cœur.
J'ai vu... puis-je le croire ici, quand le silence
Respire tout l'amour de votre Providence ?
J'ai vu, Seigneur, un homme amer et convaincu,
Qui, riant tristement, a nié la vertu.

Je l'ai vu ! Son front grave avait la ride austère
Qui veut tout le respect des enfants de la terre.
Il parlait sans avoir rien de l'emportement
Qui permet le retour de l'erreur d'un moment.
Sans fièvre, sans courroux, cette parole étrange
A raconté les temps qui prouvent que tout change,
Des climats différents pesé toutes les lois
Et brisé leurs autels et leurs dieux à la fois.

Alors sur la vertu, cet homme téméraire
A porté le regard de son doute sincère.
Désolé, mais cruel dans son intégrité,
Il voulait me donner sa triste vérité.
D'abord j'ai combattu pour la sainte croyance,
Mais un excès de zèle enchaîne l'éloquence,
Et ma raison, muette à force de terreurs,
Pour venger votre nom n'a trouvé que des pleurs.

C'est donc vrai ! sous vos yeux, Père, il est donc des âmes,
Qui n'ont plus rien gardé de vos vivantes flammes ?
Qui, dans l'obscurité d'une incessante nuit,
Marchent sans croire au but où le temps les conduit ?
C'est donc vrai ! dans la foi d'une âme généreuse,
Ces âmes là n'ont vu qu'une folie heureuse ;
Pour elles la vertu, la liberté, l'amour,
Sont des fantômes vains que dissipe le jour.

Pourtant il fut une heure où la nature émue
A cet homme oublieux paya la bienvenue ;
Une heure où, l'écoutant pour la première fois,
Il a du bonheur pur connu la douce voix.
Ah ! s'il croyait alors, l'avenir m'épouvante.
Seigneur ! prends aujourd'hui ma jeunesse fervente !
Avant qu'aveugle et sourd il croie à l'abandon,
Prends aujourd'hui mon cœur où brille encor ton nom !

Mais où suis-je ? Où m'emporte une frayeur pieuse ?
Un mot a-t-il troublé ma paix harmonieuse ?
Le monde a-t-il voilé ses sublimes grandeurs ?
La foi n'est-elle plus dans ces lieux, dans mes pleurs ?
Ah ! je recouvre un peu ma raison dans ce temple ;
Je vous sens là, mon Dieu ; votre amour me contemple ;
Je me retrouve enfin, et l'espoir triomphant,
Père de tous, me dit que je suis votre enfant !

Eh quoi ! j'avais donc peur ?... mais déjà le silence,
Le souffle moins brûlant de la nuit qui commence,
Et l'ombre de ces lieux me versent à longs traits
Du calme retrouvé la fraîcheur et la paix.
Immuables témoins des orages de l'âme,
Que vous êtes puissants à modérer sa flamme !
Que votre ordre éternel, planant sur nos erreurs,
Répond éloquemment à nos folles terreurs. (1)

Et lorsque la nature, en sa grâce imposante (²),
Chante partout de Dieu la sagesse présente,
Nos cœurs, plus éloquents, n'ont-ils pas une voix
Qui dit le même chant que les cieux et les bois.
Sceptique infortuné ! J'en appelle à toi-même ;
Ton amertume cache une douleur extrême,
Et ce qui pleure en toi sur l'autel abattu,
Sceptique infortuné, c'est encor la vertu !

---

Cah. I, n° 18; XXIII, p. 25; VIII, pp 114, 128, 129, 131, 291 à 293.
(¹) Au cahier XXIII, une strophe, rayée à l'encre.

Calme-toi, calme-toi, jeunesse impétueuse !
L'étoile est au-dessus de la mer orageuse ;
Que le trouble inquiet ne voile pas tes yeux :
L'œil tranquille est le seul qui lise dans les cieux.
Cette vertu, qu'on dit être une ombre rêvée,
Chez des êtres chéris ne l'ai-je pas trouvée ?
Est-ce en vain que son nom, frappant mon premier jour,
Fut le plus beau de ceux que m'apprit leur amour ?

(²) Cah. I, var. impuissante.

## A BATHILDE (1)

*(Novembre 1845).*

Quand je vois dans l'air libre un papillon qui passe,
Une fleur dont l'haleine a parfumé l'espace,
Un rayon de soleil qui, perçant le brouillard,
Redonne la jeunesse au front pur d'un vieillard,
Un heureux moucheron qui chante à mon oreille,
Dans un élan soudain mon âme se réveille;
Un frisson me parcourt et d'un flot plus pressé
Le sang porte la vie à mon cœur oppressé.

C'est que j'ai reconnu la voix d'un Dieu suprême,
Que je l'écoute en moi se répondre à lui-même,
Que sa grandeur m'enivre et qu'un moment si court
Est un siècle de vie et de force et d'amour !
Comme au vent tout à coup une harpe animée,
Par ce souffle d'amour je me sens transformée !
Puis lorsque pour chanter ma bouche va s'ouvrir,
Mon bonheur m'épouvante et j'ai peur de mourir !

Cependant ce n'est pas la mort que je redoute :
Son nom près de ma foi n'éveille pas le doute.
Je sais que tant d'amour ne me fut pas donné
Pour n'embellir qu'un jour ce (2) monde abandonné;
Comme le grain d'encens qu'à l'autel on allume,
Pendant le rite Saint, s'élève et se consume,
Mon âme, parfum pur au Seigneur consacré,
N'éteindra pas ses feux après l'hymne sacré.

Je sais, je sens qu'ailleurs mon amour doit la suivre ;
Mais avant de mourir il serait doux de vivre,
Envers les plus chéris d'avoir pu s'acquitter,
Et d'avoir vu le monde avant de le quitter.
Cette pure étincelle allumée en mon âme,
Il serait doux aussi d'en voir grandir la flamme,
Et de laisser partir le murmurant essaim
Des chants inachevés qui dorment dans mon sein.

---

Cah. I, n° 19 et XXIII, p. 29.
(1) Au cahier XXIII, pas de titre.
(2) Var. Un, Cah. I.

# AUTOMNE

*(Février 1846).* (1)

Le soleil qui frappait les feuilles jaunissantes
Teignait d'un reflet d'or leurs couleurs (2) pâlissantes.
Octobre finissait et des enfants joyeux
Animaient les jardins (3) des clameurs de leurs jeux.
Tout semblait embellir une belle journée.
Pourtant, triste, à l'écart, marchait la sœur aînée,
Qui, sans prêter l'oreille aux cris du jeune essaim,
Livrait au vent ces mots échappés de son sein :

« Pour la première fois j'admire avec tristesse
« De l'automne pompeux (4) la féconde (5) richesse.
« Je frissonne en voyant rougir le front des bois,
« Et j'ai peur de l'hiver pour la première fois.
« L'hiver !... Ce mot jadis n'effrayait pas mon âme :
« Contre lui ma jeunesse avait toute sa flamme.
« Ah ! pourquoi, maintenant que je sois jeune encor,
« L'hiver me semble-t-il le frère de la mort ?

« Beaux enfants qui jouez dans le jardin tranquille,
« Ce jour ne vous est pas moins qu'un autre facile.
« Ni les champs moissonnés, ni les soupirs du vent
« N'ont ralenti les jeux de votre essaim vivant.
« Sans songer à jouir, jeunesse forte et pure,
« Vous jouissez en paix de toute la nature :
« Quand j'y trouve le deuil, vous y trouvez la foi.
« Hélas ! Elle est pour vous ce qu'elle était pour moi. »

Mais une enfant joueuse avait vu sa tristesse.
(L'enfance quelquefois devine la jeunesse.)
Elle vint se poser au milieu du chemin
Et, d'un air sérieux, sans parler, prit sa main.
Ecartant les rameaux, doucement attentive,
Elle régla son pas sur sa marche pensive,
Et, quand toutes les deux on les revit passer,
Autant que la plus triste elle semblait penser.

« Sais-tu, dit-elle enfin à sa grande compagne,
« Quand je vois les rameaux jaunir dans la campagne,
« Que, lasse de jouer, je m'arrête un moment,
« Sans deviner pourquoi, je pense tristement ?
« Est-on bien sûr, dis-moi, que le printemps renaisse ?
« De nous le rendre encor Dieu fait-il la promesse ?
« Lui qui peut tout, un jour ne peut-il pas vouloir
« Laisser à tout jamais le bois muet et noir ? »

L'autre avait tressailli... « rappelle-toi, dit-elle,
« Que Dieu nous a donné sa tendresse éternelle,
« Qu'il a réglé d'avance, en créant l'univers,
« Et les lois des printemps et les lois des hivers ;
« Que rien de ce qu'il fit ne saurait disparaître,
« Que rien ne se flétrit qui ne doive renaître,
« Et que ces rameaux noirs, qui semblent desséchés
« Portent de fruits nouveaux tous les germes cachés.

« Vois des arbres flétris s'enfler la peau rugueuse,
« Sous l'effort incessant d'une sève fougueuse.
« Chaque petite branche a déjà son bouton
« Qui semble d'un bois mort le faible rejeton.
« Mais entr'ouvre avec moi cette écorce brunie,
« Et connais du Seigneur la sagesse infinie :
« Vois-y dormir la feuille à l'abri des autans
« Et sache que l'hiver enferme le printemps ! »

L'enfant d'un baiser prompt paya cette parole
Et s'en alla joyeuse. Ainsi l'oiseau s'envole,
Quand, après un moment de repos ou d'ennui,
Un rayon de soleil est venu jusqu'à lui.
L'autre reprit alors sa marche solitaire,
Mais son regard brillant ne cherchait plus la terre;
Elle s'était émue en parlant à sa sœur,
Et sa propre parole avait guéri son cœur.

---

Cah I, n° 20; XXIII, p. 31.
(1) Cah. XXIII, octobre 1845.
(2) Var. teintes, Cah. XXIII.
(3) Var. le jardin, Cah. XXIII.
(4) Var. pompeuse, Cah. I.
(5) Var. fécond, Cah I.

## LA VOIX

*(Février 1846).*

La neige au loin couvre la terre nue;
Les bois déserts étendent vers la nue
Leurs grands rameaux qui, noirs et séparés,
D'aucune feuille encor ne sont parés;
La sève dort et le bourgeon sans force
Est pour longtemps engourdi sous l'écorce;
L'ouragan souffle en proclamant l'hiver
Qui vient glacer l'horizon découvert.
Mais j'ai frémi sous d'invisibles flammes:
Voix du printemps qui remuez les âmes,
Quand tout est froid et mort autour de nous.
Voix du printemps, ô voix, d'où venez-vous ?

Rien n'a prédit le jour de délivrance;
Aucun rayon n'a parlé d'espérance;
La cloche encor garde l'accent plaintif,
Que lui donna l'écho longtemps oisif.
Rien ne s'émeut: le nid de l'hirondelle,
Vide et muet, ne se souvient plus d'elle;
La terre enfin, n'ayant rien à couver,
Dort immobile et sans même rêver.
D'où peut venir cette joie imprévue,
Frappant mon cœur quand tout glace ma vue ?
Si les frimas doivent régner longtemps,
D'où venez-vous, douce voix du printemps ?

D'où venez-vous, harmonieuse ivresse ?
Des chants lointains ineffable promesse ?
D'où venez-vous, puisque vous n'êtes pas
Leurs premiers sons qui s'accordent tout bas ?
Ah ! je le sens, voix douces et profondes,
Vous ne sortez ni des airs ni des ondes ;
Votre hymne pur s'élève, détaché
D'un instrument plus intime et caché ;
Vibrant, joyeux sous une main suprême,
Cet instrument n'est autre que moi-même ;
Et le printemps dont je rêve la fleur
N'élève encor sa voix que dans mon cœur !

---

Cah. I, n° 15 et XXIII, p. 21.

# DERNIÈRE PAROLE

*(Février 1846).*

Le Seigneur a compté les jours de sa servante.
Je l'entends qui tout bas m'appelle par mon nom,
Et je tremble à la fois d'amour et d'épouvante,
Le chemin est si noir ! Le Seigneur est si bon !

Vous que j'aurais voulu, que je ne puis attendre,
Vous, dont j'emporte ailleurs les noms chéris et doux,
De sanglots désolés n'attristez pas ma cendre,
Mais longtemps, mais toujours, amis, souvenez-vous !

---

Cah. I, n° 21.

## SONNET, A MARIA (1)

*(1846).* (2)

Harmonieux conseils d'un poète et d'un sage,
Livre qui, cet hiver, me consoliez si bien,
Souffrez que je referme, en l'oubliant, la page
Où se clôt aujourd'hui notre long entretien.

Un souffle heureux effleure mon visage;
De ses amours la terre se souvient;
Les rayons d'or ont percé le nuage;
Voici, voici le printemps qui revient!

Je sens passer l'âme éternelle (3);
De sa voix connue et nouvelle
Elle parle à mon cœur surpris :

Livres! que la nature est belle?
Livres! que m'avez-vous comme elle
Jamais appris!

---

Cah I, n° 22; XXIII, p. 34.
(1) A Horace, Cah. XXIII.
(2) 25 février 46, Cah. XXIII.
(3) Var. immortelle, Cah. I.

# RÉVEIL

(*Mars 1846*).

La saison triste avait appesanti ma tête
Et noirci le bouquet au printemps recueilli ;
La nature et mon cœur avaient éteint leur fête,
Et j'ai cru que j'avais vieilli !

Et j'ai dit : tu me fuis, ô riante jeunesse !
Tu fais bien ! Je n'ai plus de feu pour te nourrir ;
Mon âme ne sait plus tressaillir d'allégresse
Et mon pied ne sait plus courir.

Adieu !... puis tristement essayant de survivre
Au charme évanoui de mes premiers beaux jours,
J'ai cherché la sagesse et l'oubli dans un livre
Hélas ! me rappelant toujours !

Oh ! que je te bénis, saison pure et charmante !
Ton souffle a refleuri la nature et mon cœur.
Du fond de son sommeil ma jeunesse vivante
S'éveille avec un chant vainqueur.

Oh ! que je te bénis, jeunesse harmonieuse,
Tu rends l'éclat du jour à mon obscurité ;
Tu rends le souvenir à mon âme oublieuse
Je rapprends l'immortalité !

Sœur de l'âme ! Comme elle impérissable et forte,
Tu la suis dans la tombe et dans tous les séjours,
Et quand des fronts ridés (1) la fleur terrestre est morte
Toi, jeunesse, tu vis toujours !

---

Cah. I, n° 23 ; XXIII, p. 37.
(1) Var. pâlis, Cah. I.

*(Septembre 1846).*

D'un homme aujourd'hui calme et reconnu pour sage
J'ai lu les vers brûlants, fruits des premiers beaux jours ;
Mes yeux se sont mouillés en voyant cette page,
Belle d'ardente sève et de saintes amours.

Lui, s'il la relisait, ce serait avec blâme,
Il dirait : « La jeunesse est le temps de l'erreur. »
Et moi je dis : Chrétien, qu'as-tu fait de ton âme ?
Jeune homme aimant et pur, qu'as-tu fait de ton cœur ?

Qu'as-tu fait ?... Du combat où mourut ta jeunesse
Tu reviens désarmé, sans courage, sans foi,
Méconnaissant ta cause et raillant ton ivresse,
L'ivresse des élus qui ne vit plus en toi !

Oh ! je sais qu'il te fut douloureux et terrible,
Ce combat commencé le front brillant de fleurs ;
Je sais qu'il a souffert, ce cœur fier et sensible
Broyé (1) par l'ennemi qui riait de tes pleurs.

Mais faut-il en tombant perdre l'espoir suprême ?
Mêler son rire amer au rire du vainqueur ?
Te crois-tu moins trahi, te trahissant toi-même ?
Niant d'un front discret l'angoisse de ton cœur ?

Pleure, oh ! pleure plutôt ! jette au vent ta colère !
Sonde la plaie ardente et ne t'en cache rien :
N'imite pas l'enfant qui tremble de déplaire,
Qui sourit et qui meurt en disant : ce n'est rien !

Sois homme ! parle-nous ! dis qu'on a su t'abattre ;
Regrette noblement d'avoir été vaincu,
Mais ne regrette pas d'avoir osé combattre
Rougis de ta défaite et non de ta vertu !

---

Cah I, n° 24; XXIII, p. 35.
(1) Var. brisé, Cah. I.

# LA SYMPHONIE

(*Avril 1847*).

Il entre indifférent, sans parler, sans sourire,
Sans chercher un regard où le sien puisse lire;
Dans la salle bruyante où nul ne songe à lui,
Il entre, l'œil distrait, le front chargé d'ennui.

Ce cœur n'attend plus rien, ne croit plus rien; la vie
Y coule à flots muets, sans espoir, sans envie;
Après avoir battu si tendre et si fervent,
Frappé d'un froid mortel il s'est éteint vivant.

Que vient-il faire ici ? la voûte harmonieuse
N'invite à cette pompe aimable et radieuse,
Que ceux que l'art divin sait encore inspirer,
Que ceux qui savent rire ou qui savent pleurer.

Il y vient par hasard, sans but, sans espérance,
Pour fuir l'été brûlant et son brûlant silence,
Trouvant que pour marcher il fait trop de soleil
Et que l'ombre et les chants invitent au sommeil.

Nul ne le voit entrer, la foule turbulente
Vient de calmer enfin son inquiète attente :
Des instruments aimés s'échappent mille voix,
Et les hymnes captifs s'envolent à la fois.

Silence ! écoutez-les, ces voix pures et graves,
Chœur d'esprits bienheureux qui n'ont plus nos entraves,
Qui savent tout comprendre et savent tout chanter,
Révélant des grandeurs qu'on ne peut répéter.

Silence ! à flots nombreux monte leur harmonie :
Elle raconte à Dieu sa sagesse infinie :
Gloria frissonnant, élan des cœurs pieux
Elle dit : paix sur terre et gloire dans les cieux !

Les voix montent toujours, un moment confondues,
C'est une seule voix qui va chercher les nues
C'est une seule amour, un seul nom, un seul cœur :
L'univers n'a qu'un souffle et le jette au Seigneur !

L'indifférent se lève ; il écoute, il soupire,
Se rassied moins tranquille et ses yeux semblent dire :
C'est ainsi que chantait la voix des premiers jours,
Quand je croyais encore à d'immortels séjours.

Ecoutez ! écoutez ! un autre chant s'élève ;
C'est la légèreté, c'est la grâce d'un rêve,
On dirait les esprits qui dansent sur les eaux,
Ou la brise joueuse effleurant les roseaux.

Le chant vole, il revient, il badine, il s'élance...
Il trahit d'un oiseau l'invisible présence,
Il soupire à demi, puis, d'un rire argentin,
Interrompt le soupir et s'envole et s'éteint.

La foule souriante applaudit et s'écrie ;
L'indifférent écoute, on dirait qu'il s'oublie.
Oui ! C'est ainsi, dit-il, que chantait ma gaîté,
Au temps de la jeunesse et de la liberté.

Mais la foule en suspens demande le silence
On réclame, on se tait, et l'andante commence :
Chant simple, émis d'abord par tous les instruments
Puis redit par chacun en divers mouvements.

La flûte, la première, en soupir vague et tendre
A repris le motif, et l'on croirait entendre
Le souffle de l'amour, sortant d'un jeune cœur,
Souffle ardent, mais timide, innocent, mais vainqueur.

Il s'élève tremblant et le cuivre sonore
L'interrompt, le redit plus fier, mais tendre encore,
Mais vibrant, mais ému, mais fort comme l'amour
D'une âme sérieuse et dans l'éclat du jour.

Le violon alors, roi de la mélodie,
Prend le thème attristé de sa mélancolie,
Le murmure, gémit et pleure en longs sanglots,
Comme une âme qui souffre et qui déborde à flots.

Tout à coup les trois voix se relèvent ensemble;
Ce sont trois cœurs amis qu'un même instinct rassemble,
Qui parlent à la fois et disent tour à tour
Les grâces, la ferveur, les larmes de l'amour!

Et la foule applaudit, et l'indifférent pleure;
Il ne sait plus le lieu, ni la foule, ni l'heure;
Les yeux à demi clos, il remonte le temps,
Il retrouve sa vie et son cœur de vingt ans!

La marche solennelle a fait frémir la voûte,
Mais ce n'est plus l'orchestre à présent qu'il écoute.
Il sent vibrer tout bas l'invisible instrument,
Il s'écoute lui-même avec frémissement.

Il ouvre enfin les yeux, il bondit, il se lève,
Il fuit frappant son front comme sortant d'un rêve,
Tendant les bras au ciel: il crie avec transport,
C'est moi! c'est moi! mon Dieu! je ne suis donc pas mort!

---

Cah. I, n° 25.

## MONSIEUR BALLANCHE

*(25 Juin 1847).*

Oh ! qu'ils pleurent ta mort, ceux qui, près de ta couche,
Ont vu fuir, haletant, le souffle de ta bouche,
Ont vu les noirs frissons et le dernier soupir,
Oh ! qu'ils pleurent ta mort, ceux qui t'ont vu mourir !

Nous qui n'avons rien su de ces affres mortelles,
Nous ne pleurerons pas quand l'âme ouvre ses ailes ;
Le suprême combat ne te fit jamais peur.
Oh ! béni soit le jour qui te rend au Seigneur !

Nous ne te pleurons pas, ô mort digne d'envie !
Vieillard au cœur d'enfant, tu vécus bien ta vie ;
Après un tel voyage il est doux de s'asseoir,
Après un jour si pur on ne craint pas le soir.

Tes œuvres devant toi montent calmes et pures.
Tu t'en vas précédé de leur joyeux murmure
Comme le moissonneur derrière ses garçons
Qui chantent, tous pliés sous le faix des moissons.

Ce départ est trop beau pour demander nos larmes.
De leur tribut amer gardons les tristes charmes
Pour ceux qui n'ont point eu cette moisson du fort,
Pour ceux qui sont partis indignes de la mort.

Celui qu'il faut pleurer, c'est celui qui nous quitte
Sans avoir accompli la tâche qui l'acquitte ;
Celui qui voulait vivre et qui voulait aimer,
Et dont les bras s'ouvraient quand Dieu vint les fermer.

Celui qu'il faut pleurer, c'est celui qui demeure,
Qui chemine au hasard, qui vit heure par heure ;
C'est cet arbre effeuillé qui ne peut pas mourir
Et que l'été jamais ne verra refleurir.

---

Cah. I, n° 27, XIII, p. 3.

# HYMNE

## (*Traduit de Cooper*).

## (*27 Juin 1847*).

*A H. Philips.*

Dans un chemin mystérieux
L'esprit de Dieu voyage,
Sur les flots, dans l'ombre des cieux,
Tout voilé par l'orage.

Retire-toi, pêcheur tremblant !
Le nuage qui gronde,
Gros de tendresse, en éclatant
Rafraîchira ton onde.

Ah ! Comment le jugerions-nous !
En lui l'amour respire :
Sous l'air imposant du courroux,
Il cache le sourire.

Ses desseins mûrissent toujours,
Sa graine germe et pousse.
Le bouton, amer quelques jours,
Devient (1) une fleur plus douce.

En vain nous élevons nos yeux,
Aux desseins qu'on lui prête ;
Il est son seul juge en tous lieux
Et son seul interprète.

---

Cah. I. n° 26.
(1) Var. donne.
Pièce donnée par M. J. Boulenger sous le n° 10 et par Sainte-Beuve (portr. contemporain II, p. 138; titre : l'AFFLICTION).

# MORITURE

*(Août 1847).*

Regarde ! avec amour la terre se couronne ;
Sous les vents attiédis son front rêve et frissonne ;
L'herbe rajeunissante habille le rocher
Où les nids amoureux vont déjà se cacher.
Regarde ! à flots pressés la sève monte et chante
On voit les bois frémir :
Donne (1) toute ton âme au tableau qui t'enchante,
O toi qui dois mourir !

Ecoute ! la nuit pure a soulevé ses voiles,
Pour bercer (2) l'univers aux hymnes des étoiles ;
Sous les rameaux touffus une touchante voix
S'élève, traduisant l'âme errante des bois ;
C'est un oiseau, le seul qui soupire et qui veille ;
Ecoute-le gémir,
Et garde cette voix longtemps dans ton oreille,
O toi qui dois mourir !

Ce monde tout paré de grâces infinies,
Ce monde tout vibrant de tendres harmonies,
Qui te sourit, qui t'aime et te semble si beau,
Sais-tu ce qui le rend toujours fort et nouveau ?
C'est la vie, ô mortel, c'est la vie et la flamme
Que l'on y sent courir :
Livre-lui, livre-lui tes regards et ton âme,
O toi qui dois mourir !

Que ta course en passant ne soit jamais lassée ;
Regarde, écoute et vis de toute ta pensée :
Le maître de ces biens te les prête aujourd'hui
Pour familiariser ton amour avec lui.
Chaque chose te voile et t'offre une caresse
Que tu dois recueillir :
Puise, puise le miel aux fleurs de sa tendresse,
O toi qui dois mourir !

---

Cah. I, n° 28; XVIII, p. 5 et XXI, p. 107.
(1) Var. livre, Cah. XXI.
(2) Var. et berce, Cah. XXI.

# AUTOMNE

## La pêche du chateau d'Avorge

*(Septembre 1847).*

*A H. Philipps.*

Vois ce fruit, chaque jour plus tiède et plus vermeil,
Se gonfler doucement aux regards du soleil.
Sa sève, à chaque instant plus riche et plus féconde,
L'emplit, on le dirait, de volupté profonde.

Sous les feux d'un soleil invisible et puissant,
Notre cœur est semblable à ce fruit mûrissant.
De sucs plus abondants chaque jour il s'enivre,
Et, maintenant mûri, il est heureux de vivre.

L'automne vient : le fruit se vide et va tomber.
Mais sa graine est vivante et demande à germer.
L'âge arrive, le cœur se referme en silence,
Mais, pour l'été promis, il garde sa semence.

---

Cah. I, n° 29.

# RETOUR A LA MONTAGNE

*(Octobre 1847).*

*A mes amis Jean et Marie.*

J'ai revu la montagne ombreuse et solitaire,
Dont nous allions tous trois pénétrer le mystère;
Elle est plus calme encor; les sentiers sont plus beaux
Dans les lieux retrouvés que dans les lieux nouveaux;
Se joignant au présent par d'ineffables teintes,
Le passé laisse à tout de vivantes empreintes,
Et se levant rêveur au détour du chemin,
Fait dire au voyageur: où serons-nous demain?

Rien n'a changé: la pente est toujours âpre et dure;
Toujours déserts, les bois ont la même verdure.
J'ai gravi lentement le côté du rocher
Où la ronce et le thym vont toujours se cacher;
M'attachant comme alors à cette pente aimée,
J'ai vu bientôt ma main sanglante et parfumée,
Et j'ai dit: c'est ainsi qu'on se blesse en montant,
La douleur est légère et le parfum charmant.

Pas un oiseau dans l'air n'animait le silence;
Mais je revenais seule après trois ans d'absence,
N'ayant plus devant moi pour m'aider à monter
L'appel de mes amis que j'entendais chanter.
Soudain, je me trouvai de ces trois ans chargée
Et dans des lieux pareils, je me sentis changée:
Avec une surprise heureuse et sans terreur
J'oubliai l'horizon pour écouter mon cœur.

D'où viennent, ai-je dit, d'où viennent dans une âme
Tant d'hôtes inconnus, tant d'ombre, tant de flammes ?
Pourquoi suis-je à moi-même un monde merveilleux
Dont les mille couleurs éblouissent mes yeux ?
Pourquoi trouvé-je en moi tant de routes nouvelles,
Plus qu'au monde visible innombrables et belles ?
D'où vient ce chant nouveau qui fort et caressant,
Elève dans mon cœur un hymne si puissant ?

Comme un champ, labouré par un habile maître,
Voit tour à tour les grains se lever et paraître,
J'admire qu'il m'est né, sous la main de mon Dieu,
Bien des moissons depuis que j'ai quitté ce lieu.
Pour toutes je rends grâce, ô Dieu plein de tendresse !
Tout m'est venu par vous, tout jusqu'à la tristesse,
Fruit sévère et fécond d'un précoce départ.
Qui demande mes yeux et mon âme autre part.

Et vous, lointains amis ! dans sa marche paisible
Le temps vous a-t-il fait ce travail invisible ?
Si vous veniez revoir le natal horizon,
Diriez-vous comme moi : c'est une autre saison !
Diriez-vous comme moi : dans nos âmes plus mûres
Les voix de l'avenir ne sont plus des murmures ;
Nous ne frémissons plus d'un désir vague et doux :
Celui que nous cherchons parle au dedans de nous.

Moi, je te quitte encore, ô montagne bénie.
Je vais mûrir ailleurs sous la main infinie.
Lorsque je reviendrai (si je reviens un jour !)
Dieu sait ce que dira le salut de retour !
Ah ! quel que soit le cours des saisons et des choses,
Quel que soit le moment de nos métamorphoses
Je reviendrai toujours, pieuse au souvenir,
Rattacher au passé le fil (1) de l'avenir.

---

Cah. I, n° 30 et XVIII, p. 9. (1) Var. la foi. XVIII.

## LES SOMMETS

(*Décembre 1847*).

*A H. Philipps.*

Oh ! vois comme notre vallée,
De brouillard et d'ombre voilée,
Semble triste loin du soleil !
C'est pourtant l'heure du réveil ;
Mais sous les vapeurs de la nue
La nuit lente se continue.
Que cette nuit va m'attrister !
Eh bien ! enfant, il faut monter.

Là-haut, les cimes découvertes
Rayonnent, joyeuses et vertes,
Sous les libres clartés du jour.
Va là-haut chercher ton séjour !
Mais si je monte, le nuage
Qui sur le flanc des monts voyage,
Dans ses ombres va m'arrêter...
Pour vaincre l'ombre, il faut monter.

Si tu savais combien mon âme
Obscure, sans vie et sans flamme,
Se lamente au dedans de moi,
D'un vague et douloureux effroi.
Vivante et déjà refroidie,
Dans les ténèbres engourdie,
Elle demande à me quitter :
Monte, enfant, elle veut monter.

Il est des lumières bénies
Qui sur les hauteurs infinies,
Rendent la force (1) à notre cœur ;
Le jour seul chasse la terreur.
Mais avant d'atteindre les cîmes,
Il faut passer par des abîmes,
Le vertige peut m'emporter...
Pour fuir l'abîme, il faut monter.

---

Cah. I, n° 31 et XVIII, p. 11.
(1) Var. vie, Cah. XVIII.

# UN PRÉLUDE DE CHOPIN

*(Octobre 1848).*

Sur l'âpre flanc de la montagne
Monte un enfant que sa chèvre accompagne.
Plus haut que tout chemin tracé,
Toutes deux elles ont passé.
L'air est pur, le soleil se lève,
Le vent frais caresse et soulève
Les cheveux à demi tressés
De l'enfant aux pas empressés (1).

La montagne lui semble en fête ;
Tout brille et rit au-dessus de sa tête.
Les genêts même et les buissons
Semblent murmurer des chansons.
Montez ! montez ! petite fille,
Montez ! montez ! chèvre gentille,
Toutes deux nous vous connaissons,(2)
C'est pour vous que nous fleurissons.

Elles vont. La chèvre contente
Broute en grimpant l'herbe odoriférante.
Suivant son instinct curieux, (3)
Elle hâte son pas joyeux. (4)
L'enfant regarde, et la nature,
Dans sa verte et belle parure,
Lui fait penser que ce beau lieu
Est un des jardins du bon Dieu.

A genoux, baissant ses paupières,
Elle a bientôt dit toutes ses prières,
Et, n'en sachant plus, dans son cœur,
Sans mots, elle parle au Seigneur.
Priez ! priez ! petite fille !
Autour de vous le soleil brille ;
Dieu vous écoute et vous défend.
Heureux qui porte un cœur d'enfant.

Mais pendant que les monts se couronnent et chantent,
Pendant que l'enfant prie et que les voix l'enchantent,
Le vallon s'est voilé sous un nuage noir ;
Les troupeaux, effrayés de voir déjà le soir,
Et laissant à regret leurs pâtures fleuries,
Mugissent lentement en quittant les prairies,
Et l'orage s'élève, aveugle et furieux.
Qui croirait qu'au delà brillent encor les cieux ?

Qui croirait que l'enfant, sur sa roche isolée,
Ignore l'ouragan qui frappe la vallée ?
Qui croirait que le vent, qui tord les bois touffus,
Vient mourir à ses pieds en murmure confus ?

Pourtant les haleines aimées,
Souffles divins des hauteurs embaumées,
Auprès d'elle chantent toujours
L'hymne joyeux des saints (5) amours.
Priez ! priez ! petite fille,
Pour vous le soleil rit et brille ;
Dieu vous aime, Dieu vous défend ;
Heureux qui porte un cœur d'enfant !

---

Cah. I, n° 32 et XIV, p. 18.
(1) Var. pressés, Cah I (erreur évidente).
(2) Var. reconnaissons, Cah. I (erreur évidente)
(3) Var. la voix qui la soumet, Cah. I.
(4) Var. bientôt elle arrive au sommet, Cah I.
(5) Var. purs.

# JAMAIS, OH! JAMAIS DONC!

(*Traduit de B. Zaleski*).

(*Janvier 1850*).

Jamais, oh! jamais donc mon âme languissante
Ne cesse de rêver aux fantômes passés!
Toujours, oh! toujours donc, vers une rive absente
Retourneront mes chants, pauvres chants oppressés!

Dans ce monde si grand depuis que je voyage,
Avec mon luth rêveur endormi sous ma main,
J'ai changé chaque jour d'air et de paysage.
J'ai vu tous les climats... je les ai vus en vain.

A travers tant de jours, à travers tant d'espace,
Tant de lieux parcourus entraînant ma douleur,
Aucun jour, aucun lieu ne m'a laissé sa trace,
Aucun jour, aucun lieu ne revit dans mon cœur,

Pourtant ce cœur glacé maintenant, ô merveille,
Ce cœur que rien n'émeut, qui dort si froidement,
Autre part, autrefois, d'une ardeur sans pareille,
Ce cœur aima, ce cœur battit si tendrement!

Ici le jour en vain jette sa pure flamme
Sur ma paupière humide; il vient glisser sur moi.
Mes yeux comme mes chants, mes chants comme mon âme,
Toujours oh! toujours donc se tourneront vers toi.

Vers toi, pays aimé, toi que ma voix plaintive
Appelle à chaque aurore et pleure chaque soir,
Car ce n'est pas hier que j'ai quitté ta rive
Et ce n'est pas demain que je dois te revoir!

---

Cah. I, n° 33.

## VINGT-SEPT FÉVRIER
*(1850).*

Ce jour qui, ce matin, a sonné dans ta vie,
Ce jour qui fut si doux à ta mère ravie,
Qui, tous les ans, porté par le même reflux,
Charge ton front rêveur d'une saison de plus;
Dis, le vis-tu jamais apparaître et t'atteindre,
Sans que ton cœur bondît et ne voulût se plaindre.
Dis, le vis-tu jamais, sans murmurer tout bas :
« Encore une saison que je verrai pas ! »

Jacques, souvent ainsi j'ai gémi dans mon âme,
Y trouvant, chaque fois, moins de vie et de flamme;
Retenant avec pleurs les... (1) du printemps,
Et me croyant vieillie entre les bras du Temps.
Souvent j'ai murmuré, voyant fuir les années,
Voyant tomber sans fruit les fleurs demi fanées.
Et j'ai dit, chaque fois, avec plus de terreur :
« Quoi ! sans avoir vécu, faut-il mourir, Seigneur ! »

Mais aujourd'hui !... Salut à mon jour de naissance !
Il n'éveillera plus que ma reconnaissance.
Qu'il vienne; son aurore, en se levant sur moi,
Eclairera la vie, et l'amour, et la Foi !
Surpris de voir briller ma tardive jeunesse,
Le temps respectera sa splendide richesse;
Mais je ne saurais plus craindre l'aile du sort,
Puisqu'à travers les ans, j'emporte mon trésor.

Et toi, qui m'as donné cette foi souveraine :
Toi, qui mis dans mon cœur cette flamme sereine,
Cette nouvelle force et ce vivant amour,
Qui ne demande plus le temps, le lieu, le jour :
Toi, qui, par un pouvoir trop puissant pour la terre,
Sus changer la couleur de mon anniversaire
Accueilles-tu le tien par un triste salut,
Et quand il reviendra, Jacques, le craindras-tu ?

---

Cah. I, n° 40, de la main de Langlais.
(1) Au 11e vers un mot en blanc.

## AU CRITIQUE

A MONSIEUR DE S. B. APRÈS L'ARTICLE SUR VALÉRIE.

*(Avril 1850).*

Quand nous respirons cette rose
Au front pâle, au souffle embaumé,
Tu nous dis qu'en son sein repose
Un ver enfermé.

Tu la saisis et tu la cueilles,
Fouillant dans son calice vert,
Qui, tout dépouillé de ses feuilles,
Reste à découvert.

Puis tu fais voir l'insecte avide
Se tordant, roulé dans le fond
De la pauvre fleur au cœur vide
Que tes mains défont.

Eh ! quoi ! savant inexorable,
Tuant la rose avant l'hiver,
Tu détruis une fleur aimable
Pour trouver un ver !

En admirant les belles choses,
Avions-nous trop de candeur !
Va ! grâce à toi, toutes les roses
Vont nous faire peur.

Oh ! plutôt, dans les fleurs mortelles
Montre-nous le miel précieux ;
Apprends-nous à trouver en elles
Ce qui vient des cieux.

Apprends-nous à laisser la lie
Qui se cache au fond de notre eau,
Et que l'âme immortelle oublie
Le ver du tombeau.

---

Cah. I, n° 35.
Pièce donnée, par M. J. Boulenger, sous le n° 11.

# DÉPART SANS RETOUR

*(Traduit de Zaleski).*

*(Avril 1850).*

Un platane près des ondes
S'incline en rêvant.
Un jeune homme aux tresses blondes
Se penche en pleurant.

Beau platane au vert feuillage,
Pourquoi t'incliner ?
Kosaque au jeune visage,
Ah ! pourquoi pleurer ?

L'orage a courbé la tête
Du bel arbre en fleurs. (1)
L'âme humaine en sa tempête
Verse aussi des pleurs. (2)

L'homme dit (3) à sa patrie
L'éternel adieu.
Nulle terre n'est fleurie
Loin d'un si beau lieu.

Par delà la forêt verte,
Guerrier sans espoir,
Il suit la route déserte
Sur son coursier noir,

Pour chercher loin du grand fleuve (4)
Le pain de l'exil;
Il quitte sa mère veuve,
La reverra-t-il ?

Non ! car l'Ukraine féconde
Depuis bien des temps
Envoie au loin par le monde
Mourir ses enfants.

Mais l'heure viendra plus belle;
Viendra le tombeau
Où la plainte maternelle
Vivra de nouveau.

Où viendra l'oiseau sans chaîne,
Frêle et tendre ami,
Gazouiller un chant d'Ukraine
Au fils endormi.

---

Cah. I, n° 34 et XXII, p. 59.
(1) Var. de l'arbre en fleurs, Cah. I (erreur évidente)
(2) Var. a besoin de pleurs, Cah I.
(3) Var. a dit, Cah. I.
(4) Le Danube.

## A JACQUES
*(1851).*

Durant les longs étés, quand la terre altérée
Semble se soulever, blanchie et déchirée,
Pour chercher vainement un souffle de fraîcheur
Qui soulage en passant son inquiète ardeur ;
Quand la moisson jaunie, éparse, échevelée,
Se penche tristement sur sa tige brûlée,
Qu'il est doux, sur ces champs tout à coup suspendu,
De voir poindre et grandir le nuage attendu !
Qu'il est doux, sous les flots de sa tiède rosée
De voir se ranimer la nature embrasée,
Et de sentir la vie, arrêtée un moment,
Rentrer dans chaque feuille avec frémissement !

Dans ces vallons étroits, profonds, et solitaires,
Où plonge un jour douteux pesant, plein de mystères ;
Où l'ombre des sapins couvre les champs pâlis,
Loin de l'air et du ciel terrains ensevelis ;
Qu'il est doux, au milieu de la sombre journée,
De voir éclore enfin une heure fortunée,
De voir l'astre de feu, que le mont veut cacher,
S'élevant glorieux, dominer le rocher !
Ouvrant sa gerbe d'or sur ce côté du monde,
De ses jets lumineux il l'échauffe et l'inonde,
Et l'aride vallon, semé de mille fleurs,
Resplendira bientôt de divines couleurs !

Plus doux que la rosée, et plus doux que l'aurore,
Dans les bienfaits de Dieu j'en connais un encore.
Je sais, pour ravir l'âme à la nuit du sommeil,
Un astre plus brillant, plus fort que le soleil;
Dans ce monde caché, plus vivant que la terre,
Où la fleur de nos cœurs éclot avec mystère,
Je sais une rosée, aux pleurs délicieux,
Qui donne aussi la vie, et vient aussi des cieux :
Je sais un astre saint qui des jours les plus sombres
Console les ennuis et dissipe les ombres :
Ce don, fraîcheur divine et soleil tour à tour,
Ce don, mon bien-aimé, ce don-là, c'est l'amour.

---

Cah. I, n° 41. De la main de Langlais.

# RÉPONSE A MONSIEUR COIGNET

*(Novembre 1852).*

Un voyageur, ami de nos belles montagnes,
A dit, en revenant de leurs âpres sommets,
Qu'on y voit une fleur telle que nos campagnes
Dans leurs champs attiédis n'en connurent jamais.

Frêle, livrant son front à la sauvage haleine
Qui bat incessamment le rocher découvert,
La fleur pâle n'a rien des couleurs de la plaine;
Son feuillage est menu, tremblant, à peine vert.

Le voyageur, saisi d'une pitié charmante,
Voulut la transporter vers de plus doux rayons.
Avec sollicitude il enleva la plante,
Lui promettant l'air tiède et l'ombre des vallons.

Mais quoi ! du sol natal à peine détachée,
La fleur courba son front, tordit ses verts rameaux,
Et dans les beaux jardins, languissante et penchée, (1)
Ne sut pas vivre une heure en des climats nouveaux.

Laissez donc au désert sa tremblante parure,
Voyageur ! A chacun Dieu choisit son séjour;
Il fit pour le rocher la fragile verdure,
Et c'est là seulement qu'il permet son séjour.

---

Cah. I, n° 36.
(1) Var. arrivant dépêchée.
A la fin de cete pièce la note suivante: (cette pièce était biffée).

# MÈRE

*(3 Novembre 1852).*

C'est l'hiver et le noir décembre
Gémit dans le bois attristé;
A la fenêtre de ta chambre
Pend un vieux pampre dévasté;
La bise qui gronde à ta porte
Siffle autour de ton front charmant;
Sans songer aux fleurs qu'elle emporte,
Pourquoi souris-tu si gaîment ?

Oh ! dit-elle en levant la tête,
Que me fait le temps triste ou (1) beau !
Tous mes jours sont des jours de fête,
J'ai dans le cœur un chant d'oiseau.

Mais du sein de la terre ouverte
S'élèvent les blondes moissons;
Vois la feuille odorante et verte
Habiller rochers et maisons :
Quant tout frémit, s'éveille et chante,
Quand ta vitre brille au soleil,
Pourquoi la gaîté rayonnante
A-t-elle fui ton front vermeil ?

Oh ! dit-elle en baissant la tête,
Que me fait le temps triste ou beau !
Comment saurais-je que c'est fête ?
Mon cœur a perdu son oiseau.

---

Cah. I, n° 39 et XII, pp. 8 et 10.
(1) Var. et, Cah. I.

# LA GAZELLE

*(Janvier 1853).*

*A mon Père.*

Quant tu fus enlevée à ton ardente plaine,
Gracieuse enfant du désert,
La corne adolescente apparaissait à peine
Sur ton petit front découvert.

Depuis, tant de climats t'ont versé leur haleine,
Leurs automnes et leurs hivers,
Que tes premiers soleils, dans leurs splendeurs lointaines,
D'ombre et d'oubli se sont couverts.

Mais pourtant que de fois, cachée et languissante,
J'ai vu de tes beaux yeux la flamme pâlissante
Trahir un malaise imprévu.

Ah ! que de fois aussi, pour une flamme absente,
Je sens mon âme fondre et mourir impuissante
Pleurant un soleil entrevu.

---

Cah. I, n° 37.

# POÉSIES NON DATÉES

Quand du printemps la feuille verte
S'essaie à parer les rameaux,
Quand du sein de la terre ouverte
S'élèvent les arbres nouveaux,
Quand tout sourit, quand tout s'éclaire,
Quand l'astre tiède et triomphant
Semble mesurer sa lumière
A la force d'un œil d'enfant;
J'aime à voir la petite fille,
Fraîche fleur, courir par les prés.
J'aime à voir sa couronne où brille (*sic*)
Les premiers boutons diaprés.
Admirant l'enfant qui s'élance
Sous le ciel qui n'a plus d'autans
J'aime le Dieu qui fit l'enfance
Et qui lui donne le printemps.

---

Cah. VIII, p. 171.

# LA FATALITÉ

| *Personnages :* | *Acteurs :* |
|---|---|
| TONTON (père de Zerbine) | HIPPOLYTE VALMORE |
| PIRATE (oncle de Zerbine) | HYA. DU PONTAVICE |
| RHADAMISTE (leur sœur) | ZOÉ DESSAIX |
| HERMIONE | HYA. VALMORE |
| ZERBINE | INÈS VALMORE |
| TOC-TOC (amant de Zerbine) | JULES SAUDEUR |

---

## *SCENE PREMIERE*

HERMIONE. PIRATE, *entrant d'un côté opposé.*

HERMIONE, *surprise.*

Après bientôt six mois que je vous ai perdu,
C'est vous, Pirate ! O ciel, vous me l'avez rendu.

PIRATE.

Encore elle ! Bon Dieu ! Quelle mésaventure,
Je viens pour voir Zerbine et je vois cette hure.
(*Haut.*)
Oui, c'est moi, cher amour, je reviens en ces lieux
Poussé par mon destin et la fureur des Dieux.

HERMIONE.

Votre destin est doux et je le remercie
Car enfin vous voilà, Pirate !

PIRATE, *à part.*

Quelle scie !
(*Haut.*)
Ecoutez, Hermione. Je viens pour quelques jours
(Vous savez que l'on doit ignorer nos amours.)
J'ai désiré vous voir. La Fortune contraire
Veut par tous les moyens chercher à me déplaire.
Ma famille de moi veut faire un épicier.
J'ai contre ses désirs roidi mon cœur d'acier,
Mais en vain. Papa veut que je m'en aille à Rennes
M'établir en brisant ici toutes mes chaînes.
(*Hermione fait un mouvement.*)

PIRATE *continue.*

Oui ! je sens votre cœur au battement du mien,
Mais quand papa commande, oh ! je ne réponds rien.
(*Tendrement.*)
Pourtant j'aime et je viens ici la mort dans l'âme
Vous rendre vos serments. Reprenez-les, Madame.
(*Hermione pleure.*)

PIRATE, *avec feu.*

Oubliez-moi, chère ange et donnez votre cœur
A qui pourra donner en retour du bonheur.
Moi, moi je suis maudit ! Dans ma poitrine d'homme
Je sens pourtant un cœur digne d'un trône à Rome.

HERMIONE.

Pirate, m'aimez-vous ?

PIRATE.

Moi ! je vous idolâtre.

HERMIONE, *résolument.*

Eh bien ! sachez braver un père trop parâtre.
Soyez homme, avouez votre amour au papa.
Moi d'ailleurs en tous lieux je veux suivre vos pas.
Je suis femme, mais j'aime et je me sens la force
D'un amour surhumain et d'une haine corse.
Quoi ! Faut-il vous donner l'exemple et la vertu
D'être digne de moi ! Parle, que feras-tu ?

PIRATE.

Vous voyez l'avenir avec un œil trop tendre
Et vous vous abusez sur nous. Veuillez m'entendre :
Si je fais un faux pas, papa me déshérite.
Voilà bientôt un an que pour nous je médite
Un plan de plaisirs purs et de fidélité.
Hélas ! peut-on aimer un fils déshérité ?

HERMIONE.

Cette délicatesse à vos yeux me relève (1)
Mais j'ai quelques écus. Vous aurez tout. Le rêve
De mes jeunes printemps ne sera pas perdu
Et le calme à mon sort bientôt sera rendu.

PIRATE, *à part.*

Comment me dépêtrer de ces fils d'araignée ?
J'espérais la trouver un peu plus résignée.
Que diable ! C'est aussi de l'obstination.
Le temps coule. Brusquons la déclaration.
(*Très vite.*)
Hermione ! il le faut. Reprenez la tendresse
Que vous m'aviez donnée avec si peu d'adresse.
Papa le veut, je pars et je vous dis adieu
Pour toujours, éteignez pour toujours ce beau feu.

(1) Var. N'est-ce pas : à mes yeux vous relève ?

HERMIONE.

Traître, tu m'abandonnes.

PIRATE, *à part.*

Enfer ! Damnation
Cette femme veut donc ma malédiction
Que faire hélas ! que faire ?

HERMIONE.

Oh ! réponds ! Infidèle,
Ton cœur s'est-il épris de quelque amour nouvelle ?
Et par un subterfuge avilissant pour moi
Viens-tu forcer mon cœur à te rendre ma foi ?

PIRATE, *faiblement.*

Je vous aime, Hermione ! et vous le savez bien.

HERMIONE.

Alors pourquoi venir ! ô mon unique bien,
Ravir tout son bonheur à ma pauvre tendresse.
Parle. Que ton sourire éclaire ma tristesse,
Je veux t'aimer toujours et te suivre partout.
Partout auprès de toi tu me verras debout.
Je serai ton bon ange et je ferai ta soupe.
D'un vin délicieux je remplirai ta coupe.
Oui ! je serai ton chien et veillerai sur toi.
Oh ! laisse-moi te suivre et donne-moi ta foi !

PIRATE.

Je le voudrais, amie, eh ! tu dois me comprendre
Mais comment, à papa, pourrais-je faire entendre...

HERMIONE.

Il n'a pas oublié qu'autrefois il aima,
Que pour quelque beauté son âme s'enflamma.
Oh ! laisse-moi ! vers lui je veux courir en hâte.

PIRATE, *à part.*

Pour le coup c'est trop fort.
(*Haut.*)
Ecoutez-donc, ma chatte,
Réfléchissez au sort que vous abandonnez
Pour suivre mes hazars toujours infortunés.
Vous n'aurez pas d'asile où poser votre tête,
Battue à tous les vents dans l'affreuse tempête.
Le sol sous vos chers pieds croquera constamment
L'éclair fera loucher votre regard charmant.

HERMIONE.

Qu'importe ! Auprès de vous je souffrirai.

PIRATE, *à part.*

Tonnerre !
J'invoque enfin le ciel et l'enfer et la terre
Personne à mon secours n'arrivera.

HERMIONE.

Grand Dieu !
J'entends du bruit. Pirate, oh ! ce n'est pas adieu
Que je vous dis. Bientôt je reviendrai, j'espère.
(*Il veut fuir. Toc-toc entre. Ils se trouvent face à face.*)

*SCENE II*

HERMIONE, PIRATE, TOC-TOC.

TOC-TOC, *sombre.*

Bonjour.

(*Pirate se retire au fond du théâtre.*)

HERMIONE.

Cher ! souffrez-vous !

TOC-TOC, *sombre.*

Avez-vous vu son père ?

HERMIONE.

Le père de Zerbine ?

TOC-TOC.

Eh ! Oui ! je veux le voir,
Lui parler. L'horizon de mon ciel devient noir,
Hermione ! Je tremble.

HERMIONE.

Et pourtant on vous aime.
Vous avez de Tonton la parole suprême.

TOC-TOC, *sombre, à voix basse.*

Oui, mais le sort cruel veut que Pirate ici
Arrive, et le tyran vient l'épouser aussi.

HERMIONE.

Que dis-tu ?

PIRATE, *s'avançant.*

Qu'a-t-il dit ! Elle paraît tremblante.

TOC-TOC.

Je dis la vérité ! Ciel ! qu'elle est effrayante !

HERMIONE.

Me trahir ! Mais, Toc-toc, il devait m'épouser.
C'était donc pour cela qu'il a voulu briser.
Le traître ! Il revenait. Je comprends tout... Vengeance !
(*Se retournant et voyant Pirate.*)
Infamie !
(*Elle cache sa tête dans ses mains et chancelle.*)

PIRATE, *la soutenant.*

(*Bas.*)

Ah ! grand Dieu ! quelle terrible engeance !
(*A Toc-toc.*)
Savez-vous ce qu'elle a ?

TOC-TOC.

Infâme ! le sais-tu ?

HERMIONE, *revenant à elle*
*et repoussant Pirate d'une voix entrecoupée.*

Laissez-moi !... Je me meurs ! Où donc est la vertu ?
(*Avec dignité.*)
Ah ! je comprends pourquoi tu désirais me rendre
Mes serments ! Mon regard pourrait-il donc descendre
Dans cet abîme impur que tu nommes ton cœur ?
Tu voulais exploiter ma naïve douleur
Et te faire rendre enfin ce papier...

PIRATE.

Hermione !
Ah ! daignez m'écouter. N'accusez pas, mignonne,
Sans l'entendre, un ami...

HERMIONE, *avec dignité.*

Silence ! esprit d'enfer !
Seigneur ! J'ai pu l'aimer ! Silence, cœur de fer !

PIRATE.

Hermione écoutez ! oui ! je suis un infâme,
Chère ! j'ai pour une autre attisé cette flamme
Que j'aurais dû...

HERMIONE.

Silence !

PIRATE.

Ecoutez !

HERMIONE.

Galopin !

PIRATE.

Quoi ! vous me repoussez quand encor ce matin
Vous avez mendié mon cœur comme la vie.
Eh bien ! je me relève et vous serez servie
Selon votre dédain. Mes ailes vont s'ouvrir.
Dans le sentier du crime on me verra courir.
Je vois déjà s'enfler mes narines ouvertes :
De l'air, du sang ! Adieu vos espérances vertes.
Enfants ! Sous mon talon j'écrase vos bonheurs.
A moi l'enfer, la mort, le carnage et les pleurs.

HERMIONE.

Mais la donation ?

PIRATE, *furieux*.

A votre tour, vipère,
Taisez-vous ! Je saurai par mon pouvoir, j'espère,
Rendre vains contre moi ces malheureux papiers.
***(Il sort.)***

## *SCENE III.*

TOC-TOC, HERMIONE.

TOC-TOC.

Qu'est-ce ?

HERMIONE.

Il ne les aura, sur ma foi, pas entiers !

---

## *SCENE IV.*

ZERBINE, TOC-TOC, HERMIONE.

ZERBINE.

Je tremble, cher Toc-toc, j'ai rencontré Pirate :
Il m'a saisi la main. Tremblez ! tremblez ! ingrate,
M'a-t-il dit. Que veut-il ?...

---

## A MONSIEUR COIGNET

Il est un poète
A qui le ciel prête
Un tendre rayon,
Dont l'amour console
La triste auréole
Qui pâlit son front.

Dieu mit sur la pierre
De son long calvaire
Une fleur des champs;
Pour que son haleine,
De charité pleine,
Inspirât ses chants.

Il mit sur la grève
Où son jour s'achève
Une douce main
Qui, dans la tempête
Menaçant sa tête,
Conduit son chemin.

Il a pour son âme
Une jeune flamme
Pure et sans remord,
Qui, dans la nuit sombre,
Brille malgré l'ombre
Et le guide au port.

C'est comme à la voile
Une belle étoile
Qui brille toujours,
Et dont la tendresse
Luit dans la tristesse
Et dans les beaux jours.

Le soir qui s'incline
Elle l'illumine,
Par un reflet d'or;
Quoique inaperçue,
Le jour, sous la nue,
Elle veille encor.

---

Cah. X, p. 13.

## ENVOI DE JOCELEYN A BATHILDE

N'approchons qu'en tremblant de cette source ardente
Où du plus triste amour on sent rouler les pleurs.
Ici le cœur apprend leur volupté brûlante.
Nous qui devons garder une âme indifférente,
Demeurons sur la rive et n'aimons que ses fleurs.

---

Cah. XXIII, p. 45 et IX, p. 10.

## MARIE

Des vers pour toi ?... Non, je n'en puis écrire !
Dit-on jamais ce qu'on ressent trop bien ?
Le plus doux mot traduit-il un sourire ?
Par ton cœur seul tu comprendras le mien.

Je garde donc tous mes chants en moi-même,
Ne sachant plus les raconter vraiment !
Devine-les ; je dirai seulement :
Je t'aime !

---

Cah. I, n° 8 et XXIII, p. 45.

# RÉPONSE

Tu me dis qu'il m'aima, que mon nom, mon image
Emplirent tout son cœur pendant quelques beaux jours;
Tu me dis que ce cœur peureux, mais non volage,
Quand il ne m'aima plus, n'eut plus d'autres amours.

Tu dis qu'un seul printemps a brillé dans sa vie,
Que, depuis celui-là, nul ne lui semble en fleurs,
Que rien n'a fait depuis sa joie ou son envie,
Et que ses yeux séchés n'ont plus versé de pleurs.

Moi, je sais qu'il a pu me revoir sans alarme,
Qu'il est demeuré calme en m'entendant nommer;
Va ! l'amour d'un tel cœur ne vaut pas une larme :
Aimèrent-ils jamais ceux qui cessent d'aimer. ([1])

---

Cah. XIV, p. 85 et p. 20 (préparation)

([1]) Sous le dernier vers de cette pièce, au cah. XIV, p. 85, se trouve ce vers :

Ou l'on aime jamais ou l'on aime toujours.

## LA FEMME EN ORIENT

*Venez! femme! Levez-vous, le Maître est là*
*qui vous appelle (Evangile de Saint Jean).*

L'Orient ! l'Orient ! Le pays du mystère,
Des rêves enchantés, des longs jours, des ciels bleus,
Pays resplendissant qui fait briller la terre,
C'est toujours vers ton sol que nous portons les yeux !

Quand l'étude, inclinée au souvenir des âges,
Pèse les fruits divers que sema le passé,
C'est toujours sous ta tente, en ses rudes voyages,
Qu'elle va rafraîchir un courage lassé.

Dans les premiers élans où l'âme aventureuse
Emporte l'écolier plus loin que la leçon,
Que de fois dans son livre une blanche laveuse
L'arrête tout rêveur au torrent du Cédron !

Que de fois, repassant les travaux de sa vie,
L'homme désespéré s'est-il penché vers toi !
Que de fois, te prêtant une oreille asservie,
A tes chants inspirés a-t-il repris la foi !

Oui ! quelque grande chose attire sur tes rives.
On sent que tes élus sont les élus divins.
Les nations vers toi se penchent attentives,
Pour moissonner les fruits de tes larges chemins.

Moi, comme tous aussi, loin des pâles contrées,
Fille de l'Occident, je vais chercher mes sœurs.
Aux palmiers du Jourdain je les ai rencontrées,
Et mon cœur a battu sous l'élan de leurs cœurs.

Quand la première fois, au livre du grand âge,
J'ai savouré du temps la magique douceur,
Une forme a passé, triste et calme visage,
Et mon âme s'est prise à sa tendre pâleur.

C'était vous, ô Lia ! vous, la chaste jalouse,
Conduisant de Jacob les troupeaux bondissants.
C'était vous, abaissée aux devoirs de l'épouse,
Que l'amour n'aidait pas de ses charmes puissants.

C'était vous, en naissant vouée à l'esclavage,
Prise avec le troupeau, par effort de raison,
Vendue au fiancé qui, honteux du partage,
Voulut bien vous cacher au fond de sa maison.

Qu'étiez-vous donc pour lui ? Connaissait-il votre âme ?
Avait-il arrêté un regard sur vos yeux ?
Eh ! Pourquoi l'eut-il fait ? Vous n'étiez qu'une femme
Prête aux justes rigueurs qu'autorisaient les cieux.

Quand je vous rencontrai, près du grand fleuve assise,
Jetant un œil d'envie à l'onde, aux champs, aux fleurs,
Vous regardiez en vous et, de bonheur éprise,
Peut-être à votre insu vous disiez dans vos pleurs :

« Naissez et renaissez, ô libres fleurs des plaines,
« Livrez votre front pur aux baisers du soleil ;
« Elevez les parfums dont vos tiges sont pleines ;
« Chantez aussi l'amour et votre doux réveil.

« Naissez et renaissez, étoiles de la terre,
« Doux astres des prés verts, pur encens du Seigneur ;
« Sans chaîne, vous pouvez, dans votre humble mystère,
« Vivre, aimer et mourir comme voudrait mon cœur.

« Moi, j'attends ! moi, je souffre ! Une voix impuissante
« Me dit toujours demain, et demain ne vient pas ;
« Et dans un vague rêve où mon âme s'enchante,
« Mon cœur sent une route inconnue à mes pas. »

Oui, vous parliez ainsi. Oui, votre rêverie
Vous emportait souvent au delà de vos jours.
Vous deviniez là-bas comme une autre patrie.
Et la voix de Jacob vous réveillait toujours.

Si devant votre sort ma raison fut muette,
Tout mon cœur osa plaindre un aussi triste cœur.
Lentement, loin de vous, je détournai la tête,
Sentant trop de piété pour votre humble douleur,

Je détournai la tête et j'allai par le monde,
Voulant, dans les récits d'un moins rude pouvoir,
Endormir ma mémoire à la source profonde.
Mais quoi ! pour oublier suffit-il de vouloir ?

Je revins. De Jacob l'épouse était couchée,
Dormant du grand sommeil. Je ne sais quel effroi
Fit vaciller mon âme. Une autre sœur penchée,
Triste comme Lia, se montra devant moi.

Comme l'épouse esclave elle était pâle et belle
Et courbée à toute heure au vouloir du plus fort.
Mais vaguement, tout bas, innocente rebelle,
Elle osait protester et repousser son sort.

Je ressentis comme elle un effroi dans mon âme
En la voyant si seule à porter son fardeau.
Puis mon œil se troubla sous l'ardeur d'une flamme
Qui vint frapper son front et le rendre plus beau.

Alors l'ombre s'enfuit. La vivante lumière
Illumina les yeux de la femme à genoux.
Alors elle trembla sous la lueur première;
Alors Marthe à Marie a crié : levez-vous !

Venez ! le Maître est là, ma sœur, qui vous appelle;
Son regard est puissant; il rayonne d'amour.
Venez ! Il vous prépare une aurore nouvelle.
Venez ! C'est avec lui que l'on comprend le jour !

O femme, lève-toi ! Jésus brise ta chaîne.
Il a pour te parler une grave douceur.
L'heure est venue. Il vient près de toi, la main pleine,
Epancher l'eau du ciel pour rafraîchir ton cœur.

Il parle : tout s'émeut ! Venez, vierges et mères,
De la même tendresse il bénit ses enfants.
Ne tremblez pas s'il marche en des routes amères :
Les martyrs avec lui reviendront triomphants.

Venez donc ! avec lui vous guérirez la foule,
Femmes, et vous serez fortes de vos douleurs.
Votre vie au grand fleuve ainsi que lui s'écoule,
Vous ne pleurerez plus que pour sécher des pleurs.

Il l'a dit : En avant ! Le Seigneur vous regarde.
L'homme a compris vos droits et son devoir.
Marchez ! Ne craignez point. Sa tendresse vous garde;
Vous ne relevez plus que d'un divin pouvoir !

Mais quoi ?... Le siècle a fui ; la divine parole
Sèche encor sur la terre, enfant de l'Orient.
Vous avez repoussé la sainte parabole
Et dédaigné la voix qui commande en priant.

Vous n'avez pas voulu partager l'héritage.
Vous renvoyez encore Agar au grand désert.
Mais Dieu dans le désert lui garde un beau partage :
Il trouvera l'eau vive où croît le rameau vert.

Pour éteindre à midi le soleil dans sa gloire,
Vous verrez s'il suffit de se fermer les yeux.
Las d'entendre chanter l'éternelle victoire,
Vous ouvrirez vos cœurs à l'œil brûlant des cieux.

Vous verrez ! En un jour Dieu refait tout un monde,
Met la sève dans l'arbre et l'esprit dans la loi.
Un jour vous sortirez de votre nuit profonde
Et vous battrez des mains à la nouvelle foi.

Car nous l'avons gardé, le livre des prophètes.
Jésus l'a mis en nous pour sauver l'avenir.
Bientôt vous le verrez, au milieu de vos fêtes,
Venir ressusciter la femme et la bénir.

Non, la voix de Jésus n'a pas trompé la terre.
Espérons ! Espérons ! Le soleil brille encor.
Dieu conduit l'avenir tout voilé de mystère
Et les fronts sont égaux devant son niveau d'or.

---

Cah. XIII, p. 205.

Puisque Dieu l'a permis, puisque tout se dérobe,
Puisqu'un soupir toujours achève une chanson,
Puisque l'amitié même a déchiré sa robe
Au buisson.

Puisque tout doit finir ici-bas, l'allégresse,
La beauté, la constance et la joie et l'amour,
Puisque ton cœur éteint sa fidèle tendresse
En un jour.

Puisqu'en vain j'appuyais mon âme sur ton âme,
Qu'aujourd'hui s'en ira, faisant place à demain,
Que tu vas étouffer une si pure flamme
Dans ta main.

Que m'importent les jours, les veilles, les orages !
Que m'importe l'espoir qui ne me trompe pas !
Que m'importe l'absence attachant ses nuages
Sur mes pas !

J'ai pleuré, j'ai souffert, je ne crains plus la vie;
A ma pente inclinée en rêvant je la suis;
Je ne lutterai pas, regretteuse asservie
Que je suis.

Je dirai seulement : que m'importent la route,
Les rigueurs du sommet, les ruisseaux des vallons;
Marchons, marchons toujours. A la mort qu'on redoute
Nous allons.

La mort n'est pas à craindre. Elle seule, fidèle,
N'a trompé rien encor; son heure vient toujours.
Toujours aux plus pressés elle a donné son aile
Pour leurs jours.

Toi donc, seule constante, ô reine de la terre,
Je t'attends sans effroi pour endormir mon cœur,
Sans même avoir nommé près de ton grand mystère
Mon vainqueur.

Mais pourquoi ce lâche courage
De saluer l'oubli des ans ?
Pourquoi courber sous un orage
L'âme qui s'éveille au printemps ?
Relève, relève ta vie.
O mon âme ! étends ton regard;
Relève ta force alanguie :
Tu ne peux marcher au hazard.
Regarde ! Vois les cieux qui brillent
Dont tous les yeux viennent te voir,
Toutes les flammes qui scintillent
Ecrivent le grand mot : espoir !
Lève, lève l'amour qui pleure
Aux pieds du Seigneur qui pleura.
Il saura faire sonner l'heure
Où la victime sourira.
Attends, sans mépris de la terre,
Sans à son ciel fermer les yeux,
Indifférente à tout mystère.
Crois-tu qu'on t'ouvrira les cieux ?
Va ! la récompense promise
Vaut bien la course du vainqueur;
Marche encor, pauvre âme soumise,
Tu verras la grande splendeur.

Alors le jour sans fin ni larmes
Se lèvera joyeux pour toi;
Alors tu quitteras tes armes,
Forte de tendresse et de foi;
Alors les âmes aveuglées
Sentiront tomber leur bandeau;
Alors les pauvres désolées
Verront briller le saint flambeau;
Alors celui qui t'a trahie
Se tournant vers ton front calmé
Le reconnaîtra de la vie
Et te dira : tu m'as aimé !...

Aimer ! Ce mot puissant qui renferme le monde,
Le seul que de la terre on rapporte au Seigneur,
Qui ..... pas encore en sortant de notre onde
Ce mot que fît ton deuil chantera ton bonheur.

---

Cah. X, p. 110.

## A MA COMPAGNE D'ÉTUDE
## A BATH. GAST (1)

Hier nous étions sœurs. L'une à l'autre enlacée,
Nous écoutions l'étude et nous mêlions nos voix.
Toujours en feuilletant la sagesse passée,
Le même sentiment nous parlait à la fois.
Ce qui me touchait l'âme entrait dans ta mémoire,
Plus facile; et souvent au récit des douleurs,
Qui souvent, dit le livre, ont suivi l'humble gloire,
A mes yeux humectés je devinais tes pleurs.
C'était un doux accord, une harmonie heureuse
Qui, dans un même élan, nous poussaient toutes deux.
Seule pour avancer, j'aurais été peureuse,
Toi triste, mais ensemble, alors qu'on ouvre aux cieux
Un cœur libre et tranquille, a-t-on peur de la terre!
Mes espoirs, mes regrets écoulés sous tes yeux
S'imprégnaient d'amitié. Tendre et double mystère
Dans lequel tout mon cœur à ton cœur se confond.
Toi, c'était nous! J'aurais voulu toute ma vie
Reposer à ton ombre et, dans un seul rayon,
Voir le jour avec toi. Ce n'est plus ton envie.
Non! n'est-ce pas! Ta tête a dépassé mon front.
Tu te sens la plus grande!... O coupable chimère!
Tu ne le savais pas quand tu m'aimais. Eh! quoi!
Dieu mit-il dans ton cœur une flamme éphémère
Pour que le mien battît dans un jaloux effroi?
Un seul jour te suffit pour briser notre chaîne,
Mais c'est oser beaucoup qu'oser faire souffrir.
Crois-moi, vers le remords tout chemin nous ramène,
Et d'amitié perdue on en a vu mourir.

---

Cah. X, p 85.

(1) A BATHILDE, juin 1838; A UNE AMIE, septembre 1838; A BATHILDE, novembre 1845.

# LE SOIR

Rien n'est beau comme l'heure où la brise embaumée
Révèle les parfums endormis dans les fleurs,
Où la rose, baissant sa tête parfumée,
Dans le ruisseau qui fuit voit pâlir ses couleurs.
Lorsque du vert buisson la musique sommeille,
Lorsqu'un silence ému succède au bruit du jour,
Oh ! n'est-ce pas alors que Dieu parle et qu'il veille,
Et n'est-ce pas sa voix qui chante : « amour ! amour ! »

A cette heure mélancolique,
Et tendre et profonde à la fois,
Où le cœur chante une musique
Plus triste que celle des bois,
Souvent on sent flotter son âme
Dans l'avenir et le présent,
Comme on voit une jeune flamme
Vaciller au souffle du vent ;
L'âme, en se recueillant dans l'ombre,
S'élève dans l'amour divin,
Et la tristesse la plus sombre
S'allège en chantant l'hymne saint.
A cette heure tendre et mystique
Où la terre écoute les cieux,
On n'entend que le bruit magique,
Des rameaux s'agitant entre eux ;
C'est une voix triste et rêveuse
Qui berce et calme notre cœur,
C'est comme une douleur pieuse
Qui pénètre votre douleur.

Doux interprète de la terre,
Cette voix nous traduit aux cieux ;
Chanterions-nous une prière
En soupirs plus harmonieux ?

Non, rien n'est beau pour moi comme cette heure sainte,
Qui nous laisse écouter les bruits de notre cœur ;
Alors on s'entend vivre et l'on laisse sans crainte
Couler l'heure qui fuit dans un fervent bonheur.

---

Cah. X, p. 9.

## ACROSTICHE

Odilia, vous voulez que ma muse,
Dans les efforts d'un jeu qui vous amuse,
Invente l'art de vous peindre en six vers
L'espace est court pour des tons si divers. (1)
Imprudemment vous voyez que j'achève (2)
Avant d'avoir esquissé mon élève ! (3)

ONDINE.

---

Cah. VIII, pp. 152, 153.
(1) Var. Les trois premiers sont venus de travers, Cah. VIII, p. 153.
(2) Var Imprudemment voilà que je rimaille.
(3) Var Avant d'avoir esquissé rien qui vaille.

# POÉSIES INACHEVÉES

---

Si ! vous croyez, car vous aimez, poète !
Car votre cœur chante à la fin du jour
L'hymne sacré qui détend la tempête.
Vous croyez, la foi c'est l'amour.

Ne dites plus : Dieu n'est qu'une chimère :
Je ne crois pas, j'ai vu trop tôt souffrir ;
J'ai vu les bons persécutés sur terre.
Je ne crois pas, j'ai vu mourir...

J'ai parcouru notre vieux monde
Et par lui j'ai pleuré souvent ;
J'ai pleuré de douleur profonde
A voir que rien ne le défend.

Contre les humaines tempêtes
Qu'élèvent les méchants heureux.
Les méchants seuls dansent aux fêtes,
Les pauvres expirent près d'eux.
Non ! Dieu n'existe pas, car Dieu serait injuste
Et je serais meilleur que lui.
Non Dieu n'existe pas...

---

Cah. XV, p. 33 et 34. (Album). Ces feuillets contiennent aussi deux portraits au crayon, qui font penser à Musset.

Quand, mère, tremblante et craintive,
Tu me vis à mon premier jour,
Au lieu d'une voix plaintive,
Ta fille souriait au jour.
Mais une mère a tant d'alarmes !
Tu sentis si le cœur battait.
Vois-tu, si je naquis sans larmes,
C'est que le bonheur m'attendait.

Le calme de ma douce aurore
Vous laissa charmés et surpris.
L'âme, qui sommeillait encore,
Rêvait pourtant, car j'étendis
Vers toi ma main avec tendresse.
Tu compris ce qu'elle disait ;
Tu sais pourquoi cette caresse :
C'est que mon amour s'éveillait ([1]).

Je venais donc dans cette vie
T'apporter et chercher l'amour...

---

Cah. XX, p. 145.
(1) Var. t'éveillait.

Moi j'aime mieux l'hiver et son frileux cortège,
Ses rayons sans chaleur se détournant de moi,
Et ses champs attristés sous leur tapis de neige
Que les printemps sans toi.

Quand mai s'éveille et brille, on sent battre ses ailes :
L'esprit comprend de quoi se forme le bonheur.
J'ai besoin de nourrir à la fois sans contrainte
Mon regard et mon cœur.

---

Cah. XX, p. 116.

Au-dessus du courant, la verte chevelure
Me cachait aux oiseaux
Qui, joyeux et seigneurs de cette humble nature,
Venaient raser les eaux.
Septembre finissait. Les gerbes dispersées
Couvraient au loin les champs.
Les senteurs des moissons par les airs balancées
Montaient comme un encens.
Un vieux saule inclinait sa tête sur les ondes
Penché comme un rêveur,
Son tronc noueux, baissé, mirant les eaux profondes ;
Laissant couler mes pleurs.
L'air frais venait glisser sa caresse joyeuse
A travers les rameaux.
Sa voix ne trahissait qu'une plainte amoureuse...

---

Cah XX, p. 117.

Viens et causons. Mon âme aventureuse
Veut aujourd'hui se hazarder au loin.
Que te faut-il, dis-moi, pour être heureuse
Je te dirai, moi, ce dont j'ai besoin.

---

Cah. XX, p. 118.

Ah ! quel est ce pouvoir qui sait vaincre l'absence,
Qui porte aux bords lointains ma soudaine présence,
Qui fait qu'au même instant où je revois leurs cieux,
Ils sentent mon regard attaché sur leurs yeux.

Au moment où le soir embellit la nature,
Où mon cœur élancé...
Dis, ne te sens-tu pas tressaillir comme moi,
Et mon âme rêveuse errer autour de toi.

Sur un saule abaissant ([1]) sa tête sur les ondes
Comme un jeune rêveur
Souvent j'allais m'asseoir, mirant les eaux profondes,
Je pensais au bonheur.

---

Cah. XX, p. 109.
([1]) Var. penché, inclinant.

. . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

S'élève un Dieu créateur.
Quel plus sublime cantique
Que ce concert magnifique
De tous les célestes cors !
Quelle grandeur infinie,
Quelle divine harmonie
Résulte de leurs accords.

De sa puissance immortelle
Tout parle, tout nous instruit :
Le jour au jour la révèle,
La nuit l'annonce à la nuit.
Ce grand et superbe ouvrage
N'est point pour l'homme un langage
Obscur et mystérieux.
Son admirable structure
Est la voix de la nature
Qui se fait entendre en eux
Dans une éclatante voix.

Il a placé de ses mains
Ce soleil qui dans sa route
Eclaire tous les humains ;
Environné de lumière,
Cet astre ouvre sa carrière
Comme un époux glorieux
Qui, dès l'aube matinale,
De sa couche nuptiale
Sort brillant et radieux.

L'univers en sa présence
Semble sortir du néant;
Il prend sa course, il s'avance
Comme un superbe géant.
Bientôt sa marche féconde
Embrasse le tour du monde
Dans le cercle qu'il décrit
Et par sa chaleur puissante
La nature languissante
Se ranime et se nourrit.

---

Cah. XVII (petit cahier), p. 17.

Ce matin quand j'ouvrais ma fenêtre à l'aurore
Et mon âme au Seigneur qui fait le jour nouveau,
Aspirant les parfums qu'un printemps fait éclore,
Je me sentais plus libre (1) à voir le ciel plus beau.
Je priais. La prière est l'élément de l'âme.
C'est l'eau vive où s'étanche Agar dans le désert,
C'est l'air où se nourrit l'impérissable flamme,
C'est Jésus près de nous, c'est le ciel entr'ouvert,
C'est la vie à flots purs quand elle va légère
S'écouler devant Dieu pour raconter un cœur,
Qu'elle traverse ardente un douloureux mystère.
Elle sent qu'elle monte auprès d'un rédempteur.

---

Cah. X, pp. 104, 105.
(1) Var. heureuse.

Ce matin je priais, saluant de tendresse
L'anniversaire aimé que m'apporte ce jour,
Le plus pur au milieu de mes jours de jeunesse,
Le plus tendre au milieu de mes fêtes d'amour.
C'était comme aujourd'hui. Félicité charmante !
La nature embellie ouvrait ses yeux sur nous.
Avril parfumait l'air de son haleine aimante,
Seigneur ! Et les enfants s'en allaient devant vous.
Blanches, le front voilé souriant sous nos larmes
A l'appel bondissant de la cloche... aspirant un air
... ému de tendres charmes...
Nous marchions à l'appel des cloches en rumeur.

Cah. X, p 106.

Et le bonheur muet est le parfait bonheur.

Amour ! Immense amour ! Chaste voile des âmes,
Amour pur et divin, notre aile pour les cieux !
Haleine du Seigneur ! Souffle d'ardentes flammes !
Ta lueur éternelle a dessillé mes yeux.
J'ai vu. Sous ton soleil l'obscurité s'allume,
Tout brille, tout s'émeut, tout s'éclaire et la nuit
Etincelle à travers la transparente brume.
L'ombre emporte son deuil, la mort se cache et fuit,
Oui ! l'amour sait tout vaincre et j'étais asservie.
Et j'étais à genoux et j'y reviens encor
Devant Dieu, pour lui seul qui nous donne la vie. (1)

Cah. X, p. 107.
(1) Var. et j'essayais la vie.

Nous entrons. (1) Tout brillait d'une clarté nouvelle
Nos cœurs battant d'amour saluèrent la croix.
Plus grande que jamais, l'Eglise était si belle
Que moi, j'y crus entrer pour la première fois.
L'encens montait, les fleurs sous nos pas répandues
Elevant leurs parfums...
Où notre aile éternelle éprouve son essor.
.....

Cah. X, p. 108.
(1) Var. dans l'Eglise. Elle était grave et belle.

## LES MUSES

Mes sœurs ! C'est une sœur nouvelle,
Et fille du ciel comme nous.
Sa voix divine la révèle;
Il faut l'écouter à genoux.
Ecoutons la vierge divine
Et vers sa main tendons nos mains;
Rien qu'à sa grâce l'on devine
Qu'on fit ses pas pour nos chemins.

## L'ÉLÉGIE

La voix d'Eros a chanté dans mon âme,
Et sur son nom les Dieux ont fait le mien.
Pour tout langage une pudique flamme
Tremble à mon front plus penché que le tien.
Vers ou chansons que l'une ou l'autre inspire
Parleraient mieux en mêlant leurs essors.
Viens ! ô ma sœur et l'âme qui soupire
Se cachera dans tes chastes accords.

## LES MUSES

Mes sœurs ! C'est une sœur nouvelle,
Et fille du ciel comme nous,
Sa voix...

## URANIE

Les yeux levés aux voûtes éternelles
Des sphères d'or, j'entends les voix chanter.
L'hymne puissant des marches immortelles
Instruit mon cœur à souvent écouter.
Toi qui conduis les grandes harmonies
Viens éveiller mon vibrant souvenir,
Charmante sœur, les plaines infinies
M'ont dit ton nom dont l'écho...

## LES MUSES

Mes sœurs ! C'est une sœur nouvelle,
Et fille du ciel comme nous,
Sa voix...

## LA DANSE

Mes pas au gré des jeunes fantaisies
Glissent légers suspendus sur les fleurs.
Par leur douceur les âmes sont saisies
Mais aucun art ne guide mes...

## EUTERPE

(*Le nom d'Euterpe veut dire qui sait plaire.*)

Je viens, ma sœur ! à celle qui sait plaire
Régler mes pas sur des rythmes joyeux
Soumise au sang...
Saura m'aider à captiver les yeux.

---

Cah. XIII, p. 29.

Ah ! si je t'écoutais, charmante poésie,
Je suivrais en tous temps ta chaste fantaisie ;
Je n'ouvrirais qu'à toi l'oreille de mon cœur
Et ton muet amour serait mon seul vainqueur.
Qui donc es-tu ? D'où vient ta force et ta puissance
Quel Dieu fut ton...

---

Cah. VIII, p. 167.

## MADEMOISELLE MARS

Les muses ont pleuré ! Sur leur chaste visage
Leurs cheveux dénoués ont dérobé des pleurs.
Les hymnes d'autrefois les trouvent sans courage,
Et pour parer un deuil elles gardent des fleurs.

Car l'Etoile se cache et les sœurs immortelles
A ses derniers rayons gémissent leurs adieux.
Sous sa vive lumière elles furent si belles
Qu'en voyant son départ elles voilent leurs yeux.

Et tous, émus d'amour, de regrets et de larmes,
Aux douleurs de la muse ont mêlé leur douleur,
Et tous au dernier jour empreints de tristes charmes
Ont dans le même élan senti battre leur cœur.

Elle part, douce reine adorée et suivie,
Une cour à ses pieds l'adorait chaque soir.
A l'éclair de ses yeux on allumait sa vie.

.....

Comme eux, ma voix s'élève et ma voix t'a bénie.

.....

Reine au spectre de fleurs qui sait tout enflammer,
Tous pleurent ton soleil, tous pleurent ton génie,
Ils t'admiraient : j'ose t'aimer.

.....

Mais l'adieu que ton peuple envoie à ton génie,
Cet adieu désolé qui vient frapper ton cœur
Qui gémit dans la voix de ceux qui t'ont bénie,
Je ne le dirai pas. C'est un mot qui fait peur.
Au revoir ! au revoir ! ô la belle des belles,
O la plus reine encor des reines d'ici-bas,
Au revoir ! on ne peut pleurer les immortelles.

---

Cah. X, p. 122 et XV, pp 98 et 99.
Cette pièce est certainement de 1847 : Mlle Mars est morte le 20 mars de cette année.

# PROSE

# LES DERNIÈRES VACANCES D'UN ÉTUDIANT

A la fin d'août 18..., je quittai l'université de Warbourg. Mes études achevées, j'entrais dans le monde et j'avais dix-huit ans. Les premiers jours de ma nouvelle existence me parurent trop courts pour les nombreux plaisirs dont ma mère récompensait mes travaux; la chasse, la pêche, les bals, les spectacles, tout s'offrait à mes yeux avec les charmes de l'inconnu; je me jetai à corps perdu dans le tourbillon et le premier mois ne s'était pas écoulé que j'étais déjà fatigué de tout. Naturellement rêveur et paresseux, nourri dans une réserve presque féminine, mon nouveau genre de vie ne pouvait me convenir longtemps. Je me rappelai, heureusement pour ma santé, que depuis cinq ans je n'avais pas vu mon cher oncle Maurice de R... et, par un beau jour de septembre, je quittai mes amis en pleine vacance et je me rendis au château de Révis.

Pour des motifs que j'ignorais, ma mère avait cessé toutes relations avec mon oncle Maurice, qui vivait ayant pour seule famille une cousine âgée. Depuis mes plus jeunes années, je ne me souvenais pas d'avoir aperçu mon oncle à la maison; cependant on m'envoyait quelquefois chez lui et quelquefois aussi la figure sévère et douce de ma tante Placidie apparaissait aux jours de visite à l'Université. La vénérable demoiselle (car ma tante gardait encore son titre de demoiselle) me traitait assez maternellement. Les douceurs ne me manquaient pas, et

---

je lui aurais voué la plus entière des tendresses s'il n'y avait eu dans ses yeux, dans ses gestes, une réserve puritaine qui paralysait mes caresses. Un jour pourtant que j'avais été dangereusement malade, elle me prit dans ses bras avec plus d'effusion que de coutume, et ses yeux se mouillèrent sans qu'un mot exprimât son émotion. Ce fut là la seule fois que je la vis autrement que tous les jours.

Quant à mon oncle, il ne venait jamais à la ville. Sa constante passion pour la botanique le cloîtrait dans sa serre et, depuis de nombreuses années, il était entièrement oublié à Warbourg ; quelquefois son nom y était prononcé, ce n'était qu'accompagné des épithètes d'original, de sauvage, etc... J'avais été moi-même cinq années sans le voir quand, fatigué de plaisirs, je pris un jour la route de Révis.

La campagne entre Warbourg et la résidence de mon oncle est belle et unie ; en six heures, j'arrivai à la grille du parc et je sonnai vigoureusement, comme au temps où je venais tout enfant demander à ces bons parents quelques heures de repos. Une vieille domestique arriva, après quelques minutes d'attente et me demanda mon nom avant que de m'ouvrir.

— Quoi ! c'est le petit Frédéric, s'écria-t-elle en reconnaissant ma voix. Eh ! cher enfant ! entrez ! entrez vite !

La lourde porte tourna lentement sur ses gonds et la vieille Thérèse me sauta au cou.

— Venez ! venez ! cria-t-elle, Monsieur sera si content de vous voir. Dieu ! comme le voilà grandi. Ah ! mais ! c'est que ça ne nous rajeunît pas. Thérèse essayait de courir pendant ces exclamations et croyait aller plus vite en s'agitant beaucoup. Enfin nous arrivons à la porte de la serre, et, après y avoir préalablement frappé, elle me pousse plutôt qu'elle ne m'introduit devant mon oncle. Il était assis devant une petite table de bois blanc cou-

verte de papiers mêlés dans un apparent désordre. Tout absorbé dans ses recherches, il n'en détourna pas d'abord les yeux; mais ma tante Placidie le tira de ses réflexions en s'écriant :

— Frédéric !

— Est-ce possible, dit mon oncle en se levant avec sang-froid. Je croyais que mon petit Frédéric nous avait oubliés; qu'il soit le bien venu pourtant, continua-t-il plus tendrement en me serrant dans ses bras. Eh bien ! mon ami ! les études ?

— Achevées de cette année, mon cher oncle. Avant d'entrer dans une carrière définitive, j'ai voulu vous voir, passer avec vous quelque temps et vous demander des conseils.

Mon oncle sourit à ce dernier mot.

— Va ! mon cher enfant ! les conseils ne servent guère aux enfants.

— Ce n'est plus un enfant, Maurice, interrompit ma tante en m'embrassant. — Regardez-donc, mon ami, le beau neveu que cela nous fait. J'avais bien prédit qu'il nous aimerait toujours, lui, qu'il nous visiterait sitôt que ses études et sa mère le permettraient.

— Ma mère vous envoie ses souvenirs, me hâtai-je de dire.

— Comment va-t-elle ? hasarda mon oncle, presque étonné d'aborder la question ouvertement.

— Très bien ! mon oncle. Elle m'a désigné votre maison comme celle où j'aurais le plus à gagner avant d'entrer dans le monde.

Mon oncle sourit encore, mais cette fois avec un léger sentiment d'amertume. Puis, se retournant brusquement vers ma tante :

— Cet enfant doit avoir besoin de quelque chose, après une si longue course. Offrez-lui donc à déjeuner.

— J'attendrai votre heure, répondis-je; je n'ai pas oublié que vous dînez tous les jours à midi, ma tante.

— En ce cas, tu me permets de continuer, dit mon oncle en me montrant sa plume encore fraîche et ses papiers épars. Reste près de nous si tu veux, ou bien va reconnaître le parc. A midi nous causerons.

Je m'inclinai en signe d'adhésion et mon oncle se remit au travail, comme s'il m'avait vu la veille. Ma tante Placidie reprit son tricot et le plus grand silence régna au milieu de ces trois personnes qui venaient de passer cinq années sans se voir.

Si je n'avais été habitué dès l'enfance à cette manière d'être, l'apparente froideur de mes vieux parents m'eut alarmé. Heureusement j'avais eu le temps de me faire au calme de leurs expressions. D'ailleurs venant près d'eux me reposer de la vie haletante de la jeunesse, je ne leur demandais autre chose que cette affection passive et tranquille qui ne m'empêchait ni de rêver ni d'agir.

Je me mis à me promener en tous sens dans la grande serre qui servait de cabinet de travail à mon oncle, examinant chaque fleur, chaque arbuste, au-dessous duquel un écriteau ne manquait jamais d'indiquer le nom vulgaire et le nom scientifique de la plante. Mon oncle me suivit d'abord des yeux avec une légère anxiété; peut-être redoutait-il l'étourderie d'un enfant au milieu de ses chers trésors, mais après quelques minutes de surveillance, ma démarche tranquille, mon attention grave le rassurèrent et le travail l'absorba tout entier.

Tant que j'avais senti ses regards sur moi, je n'avais osé lever les miens. Cependant j'éprouvais le besoin de le voir, de le reconnaître. Malgré le peu de relations que nous avions eues ensemble, j'avais de tout temps gardé pour lui quelque chose de cette tendre vénération que sa gravité, sa bienveillance et ses citations latines m'avaient inspirée dès l'enfance. Je détournai une petite allée de

caisses d'arbustes, et me baissant, comme pour lire l'inscription d'une plante rare, je regardai longtemps mon oncle à travers le feuillage. C'était bien lui comme ma mémoire l'avait conservé. C'était bien son front haut et lisse, ses cheveux mêlés de blonds et de blancs, ses yeux bleus brillant alors de tout le feu d'une attention sérieuse. C'était bien sa bouche, souvent jeune encore d'un sourire plein de charmes, mais le plus ordinairement fermée par une expression de froide gravité, son teint frais et clair sur lequel brillait encore ce duvet de jeunesse qui disait toute une vie de calme et de pureté. Il était vêtu d'un longue robe de chambre grise à raies foncées que je lui connaissais depuis toujours, et ses pieds paraissaient chaussés de la même paire de pantoufles noires qu'il portait cinq ans auparavant.

Après cet examen je reconnus que j'avais bien exagéré dans mon esprit l'âge que je supposais à mon oncle. Je le regardais comme un vieillard, et je compris qu'il n'était guère qu'un *attempato*. En réunissant tous mes souvenirs d'ailleurs, je conclus qu'il pouvait avoir à peu près cinquante ans.

Quant à ma tante Placidie, sa cousine et sa marraine, il m'eut été presque impossible de lire une date quelconque sur sa figure. Elle était maigre, brune, grave, de taille moyenne et fort droite; ses yeux à demi fermés à cause de leur faiblesse, étincelaient parfois d'une flamme sombre, ardente, qui laissait entrevoir quelque chose de passionné sous cette enveloppe rigide.

Pendant que je faisais à part moi toutes ces réflexions, mes yeux tombèrent sur une plante rose et grimpante dont les cloches, à demi fermées, ressortaient sur le vert pâle de son feuillage.

— O mon oncle ! m'écriai-je, oubliant tout à coup le silence, le travail, les réflexions, n'est-ce pas là cette plante que vous appeliez la *Belle Isaure*. Je reconnais sur

la caisse l'entaille que j'y fis il y a cinq ans, et pour laquelle vous m'avez tant grondé !

Mon oncle se leva et pâlit. Ma tante Placidie ne bougea pas plus que si rien n'eût interrompu le silence.

— Cette plante est fort rare, dit mon oncle, visiblement ému. Voilà pourquoi j'en ai le plus grand soin. Son nom est la *Cascalis Oduræ*.

— Elle n'a pas bien fleuri cette année, dit ma tante avec un léger sentiment d'aigreur.

— Vous dites cela tous les ans, répondit mon oncle avec simplicité; mais j'entends sonner midi. Venez, Frédéric ! Donnez le bras à Placidie. Je pense que vous ne serez pas fâché de renouer connaissance avec la salle à manger.

Je sentis que je venais d'aborder une question délicate et je me hâtai de mettre notre conversation sur un nouveau terrain.

Le repas fut assez gai. J'en fis pourtant à peu près tous les frais.

Mon oncle m'écoutait raconter mes aventures, m'interrompant de temps à autre par une exclamation comme celles-ci : Vrai !... Le fou !... Cher Frédéric... Ah !... Tu crois !...

— Oui ! mon oncle, m'écriai-je, égayé par quelques rasades de vin du Rhin que ma tante venait de me verser. Oui ! mon oncle, l'indépendance est le seul bonheur... après l'amour.

— Etes-vous fou, mon neveu ! s'écria mon oncle; vous sortez à peine des pensions et vous parlez déjà de l'amour. Ignorez-le longtemps, toujours, Frédéric, continua-t-il d'un ton plus tendre, cette folie n'est pas faite pour un homme; elle le dénature; elle rend sa vie inutile, vague, déraisonnable. Il faut être un enfant comme vous pour en parler autrement.

— Mais, ma tante, défendez-moi donc, répondis-je

étonné en me tournant vers elle. Mon oncle parle comme un misanthrope. Aidez-moi donc à le combattre, chère tante.

— Vous êtes fou, mon ami, dit-elle; vous parlez d'un enfantillage inconnu et vous vous passionnez pour lui comme pour quelque chose de grave.

— Si j'ignore encore ce sentiment, répondis-je, humilié de la qualification d'enfantillage, j'en parle au moins par ceux qui le connaissent et vous-même, ma tante, vous même, qui venez d'en médire si vivement, je suis sûr qu'un jour vous l'avez jugé autrement.

— Jamais, dit ma tante gravement, et, comme elle prit la bouteille pour me servir une dernière fois, elle versa une partie du vin sur la nappe. Je partis d'un éclat de rire et son sérieux n'y tint pas. Pendant ce temps mon oncle jouait avec son couteau et semblait ne pas nous voir.

— Cher oncle Maurice, m'écriai-je étourdiment, je veux que vous nous disiez si vous avez jamais aimé d'amour autre chose que la solitude et la botanique.

— Je ne crois pas, dit mon oncle en se levant précipitamment, et il quitta la table.

— Décidement, pensai-je, je suis un maladroit. Je viens de faire en une demi-heure plus d'étourderies qu'il n'en faut pour me faire détester par des hôtes si graves. Tâchons de réparer l'impression défavorable que je leur ai faite.

En conséquence, j'offris le plus sérieusement possible mon bras à ma tante Placidie et nous rentrâmes dans la serre.

La journée se passa très monotonement; mon oncle travaillait sans mot dire; ma tante me lançait une parole d'heure en heure, et, comme rien n'est plus contagieux que le silence, je me faisais beaucoup prier pour lui répondre.

Vers six heures, les rayons du soleil couchant vinrent darder leurs reflets pourpres sur la petite table de mon oncle qui posa sa plume et me demanda :

— Frédéric ! veux-tu m'accompagner. Nous monterons à la butte et nous rentrerons pour souper.

— Volontiers, mon oncle, répondis-je en prenant mon chapeau. Je suivis d'un pas respectueux l'oncle Maurice qui me montrait le chemin.

L'air était chaud, mais pur. Une légère vapeur enveloppait déjà l'orient et nous cachait à demi les villages blancs qui peuplent les coteaux de R... Quelque chose d'embaumé soufflait avec le vent du soir et les plantes s'agitaient doucement comme pour dire adieu au soleil. Devant nous le ciel était d'or ; quelques nuages d'un pourpre éclatant étaient suspendus au-dessus de l'occident en pâlissant de plus en plus du côté de l'Est. Mon oncle avait gravi la butte avec une légèreté de jeune homme ; arrivé au sommet, il jeta un regard rapide autour de lui et se découvrit, comme par un sentiment de respect. Les yeux attachés à l'astre qui disparaissait, le front illuminé par les derniers rayons du jour, il restait comme en extase. Moi, je le regardais, surpris de le voir si grand.

— Immensité de la nature, s'écria-t-il. O merveilles ! Osera-t-on se plaindre quand de pareilles jouissances vous sont réservées. Osera-t-on murmurer ? Dieu tout puissant, quelle voix éloquente !

— Oui, ce spectacle est immense ! lui dis-je, ému de son émotion. Mon oncle ne parut pas m'entendre. Il resta quelque temps muet : une larme descendit lentement sur sa joue, puis, emporté plus loin que le réel, il murmura des paroles sans suite, coupées d'exclamations étranges au milieu desquelles j'entendis : la *Belle Isaure* fleurit en automne. Ciel ! quel beau jour ! Créateur inconnu, laisse mes yeux s'ouvrir à ta lumière !

Le soleil descendait rapidement derrière les arbres.

Lorsqu'il fut entièrement caché, mon oncle remit son chapeau sur sa tête, passa devant moi sans me regarder et se dirigea lentement vers le château.

Comme j'enfilais l'allée qui mène à la salle à manger, mon oncle se retournant m'arrêta par le bras.

— Frédéric ! viens arroser mes plantes, dit-il d'une voix tout à fait calme.

— C'est déjà fait, interrompit ma tante Placidie qui venait au devant de nous. Venez ! Maurice, le souper nous attend.

— Je vais faire une petite visite à la serre avant la nuit, répondit mon oncle Maurice.

Moi, je suivis ma tante, et la conversation s'engagea presque familièrement entre nous. Je sentais pourtant quelque gêne intérieure après les scènes de la journée, et je me demandais si je ne me trouvais pas entre deux êtres d'une autre nature que la mienne. Mon oncle rentra de bonne humeur et le souper se prolongea gaîment. A dix heures, ma tante Placidie, se levant, me donna un bougeoir et me souhaita une bonne nuit.

Je n'étais pas fâché de me reposer, je l'avoue, j'embrassai mon oncle et Thérèse me conduisit dans ma petite chambre, la même que j'avais occupée, au rez-de-chaussée, cinq années auparavant.

Je ne m'étonne plus, pensai-je, de la réputation de mon oncle. Il passe pour un fou, un original ; il est au moins singulier. Quelle vie ! depuis sa jeunesse, il n'a pas quitté ce château ; depuis de nombreuses années, il n'a d'autre société que sa marraine et Thérèse, pas un ami, pas un chien pour l'accompagner dans ses courses. Pas une relation conservée au dehors, car il n'écrit à personne ! De quoi peut-il trouver à nourrir son âme dans son étude botanique. Son étrange existence ne paraît pourtant pas s'harmoniser avec une âme sensible comme celle qu'il laisse parfois deviner.

Pauvre oncle, me dis-je tristement. Il a méconnu la vie; il s'est fait misanthrope, il s'est cru méchant. Oh! que je sens qu'il serait heureux à Warbourg, entouré des tendres soins de ma mère, de toute notre jeunesse qui l'aimerait tant. Pourquoi cette rupture entre lui et le reste de la famille?... Pourquoi ma mère, si bonne, paraît-elle l'oublier, ne le plus connaître?...

En causant ainsi avec moi-même, je m'approchai de la grande croisée à petits carreaux qui donnait sur le parc et je l'ouvris. La lune était claire, le chemin blanc tout éclairé par elle, et le calme de la nuit me retint à la fenêtre; quelques vers luisants brillaient dans l'ombre projetée par les arbres. J'oubliais, dans le demi sommeil de la contemplation, les réflexions sérieuses excitées par l'étrange caractère de mon oncle, quand je vis une forme, d'abord indécise, se détacher d'un groupe d'arbustes et s'avancer lentement vers l'allée qui regardait ma chambre. La lune, en se dégageant d'un nuage qùi l'avait tout à coup obscurcie, me laissa voir mon oncle, les cheveux en désordre, le visage pâle, les yeux agrandis comme d'effroi. Il fit deux fois le tour de l'allée, murmurant à voix basse et paraissant parler à quelqu'un que je ne voyais pas. Effrayé, curieux, je profitai d'un moment où la clarté de la lune s'obscurcissait par l'apparition d'un nouveau nuage, et je sautai en dehors le plus légèrement qu'il me fut possible. Je me cachai promptement derrière un arbre, attendant avec anxiété que la lune reparût et que mon oncle repassât devant moi.

En quelques minutes une clarté brillante éclaira de nouveau l'allée solitaire, mais j'attendis vainement mon oncle: il ne revint plus. Le silence ne fut plus interrompu que par quelques mouvements dans les feuilles. Je rentrai dans ma chambre, tremblant de cette singulière apparition.

Le lendemain je me levai de bonne heure. J'avais peu

dormi, et j'éprouvais le besoin de rafraîchir mes idées par une promenade à travers champs. J'ouvris ma porte avec précaution et j'étais arrivé à la grille que j'essayais de faire tourner quand la voix de mon oncle Maurice cria derrière moi :

— Attends-moi donc, Frédéric ! Attends-moi donc !

Je restai glacé. Je n'osais ni avancer ni reculer, encore moins le regarder, tremblant de le voir encore les yeux hagards, les cheveux soulevés comme la nuit précédente. Toutefois, je m'arrêtai court et j'attendis.

— Je ne te savais pas si matinal, dit-il d'une voix très douce en m'atteignant. Je vois qu'on pourra faire quelque chose de toi, mon garçon. Mais tu me parais un peu pâle, aurais-tu mal dormi ?

— Moi ! très bien ! Oh ! très bien, mon oncle, répondis-je vivement en levant les yeux sur les siens.

Il était comme la veille, grave, doux et reposé; il sourit à ma réponse et passant son bras sous le mien :

— Les enfants dorment toujours bien, dit-il gaiement.

Notre premenade nous conduisit encore à la butte. Mon oncle s'y arrêta comme la veille et s'y assit un instant en me faisant signe de l'imiter.

— Je suis fâché, mon garçon, dit-il, que les sciences naturelles n'aient pas plus d'attraits pour toi. J'aurais été charmé de te faire mon digne élève, mais quoi ! vos études sont toutes dirigées vers la littérature à cette heure. L'amour de la nature se perd tous les jours. A peine si vous pensez, en sortant de vos études, qu'il existe au delà des livres quelque chose d'estimable. Vous êtes aptes à faire de savantes définitions des combats des Thébains et des Spartiates, et pas un de vous ne saurait discerner l'*agrostis canina* d'une autre plante fourragère.

— J'avoue, mon oncle, que nos études sont un peu diri-

gées vers la nature morte, si c'est ainsi, comme je le pense, qu'on peut appeler nos études; mais, en sortant de nos bancs, avec quelle joie ne nous jetons-nous pas dans les bras de cette création aux mille mamelles pour y chercher la vraie nourriture.

— La vraie, la seule, répondit mon oncle, et j'aime à te voir cette exaltation pour elle. Va ! mon ami, tout ce qui nous éloigne de sa contemplation est faux, inutile et injuste. Quelles joies le monde peut-il donner qui vaillent celles que la nature accorde à ses vrais amis. Tu parlais hier de l'amour. Eh ! mon enfant ! l'amour est un envahisseur qui ne laisserait pas même à celui qui l'éprouve une heure de liberté pour admirer cette renaissance éternelle.

— Quant à cela, mon oncle, permettez-moi de vous dire que je pense tout le contraire. Un cœur épris est plus que tout autre dans les conditions de l'enthousiasme; la moindre impression frappe plus fortement sur une âme déjà ébranlée par la plus profonde de toutes. On sent... on doit sentir en soi quelque chose de plus ouvert, de meilleur. Il est plus doux...

— Quel est l'auteur latin qui te plaît le plus, interrompit brusquement mon oncle ?

— L'auteur latin ? répondis-je, surpris. Mais... Virgile, mon oncle.

— Bien dit, s'écria-t-il en me frappant sur l'épaule. Je l'ai toujours chéri au-dessus de tous. Oh ! Virgile, Virgile ! continua-t-il en cessant de me regarder, oh ! le cygne des poètes, l'ami vrai de la nature !

— Le Chantre de Didon, interrompis-je en souriant.

— Enée la sacrifie à sa raison, répondit gravement mon oncle. Virgile est trop profond pour nous avoir montré un héros sans le faire marcher sur cette faiblesse. O Virgile ! ô mon maître ! continua-t-il en se levant plus agité, le roi des poètes :

*Sequimur te, sancte Deorum,*
*Quisquis es, imperioque iterum paremus ovantes.*
*Adsis o! placidusque juves et sidera cœlo*
*Dextra feras!*

Et mon oncle reprit mon bras.

— Frédéric ! continua-t-il après quelques moments de silence, Frédéric ! Je te conseille en ami de venir souvent retremper ton âme dans la contemplation de la nature. Pour les chagrins de la jeunesse, elle t'offrira de patientes consolations ; pour les aspirations d'un autre âge, elle te sera, comme à moi, l'étude universelle qui repose de tout. Va ! continua-t-il plus bas, nul ne connaît mieux que moi les sources vives de l'existence réelle ; toutes ces vies factices que se font les hommes laissent tomber leurs faux clinquants devant l'éternelle beauté.

En ce moment, une femme parut au détour de la route avec un enfant dans les bras. La brune et forte mère enlaçait avec tant d'amour le cou de la joyeuse créature que je m'arrêtai charmé pour les regarder passer.

— Tenez, mon oncle, m'écriai-je lorsque je ne les vis plus. La nature est belle aussi dans cette œuvre. Avouez qu'en sortant de vos études sérieuses tant aimées, il est doux de reposer ses yeux sur un pareil tableau. Pour moi, que vous appelez un enfant, je n'ai jamais rien vu qui m'aît plus touché. Je trouve dans ce lien mystérieux et sublime de l'enfant à la mère le souvenir de mes plus heureux jours. Je remonte à ces années charmantes si près encore ! où je ne connaissais d'autre livre, d'autre étude, d'autre bonheur que ma mère.

Mon oncle me regarda fixement : son regard scrutateur arrêta ma pensée sur mes lèvres. Son œil bleu brillait d'une flamme singulière.

— Ta mère t'a-t-elle quelquefois parlé de moi, demanda-t-il avec anxiété ?

— Jamais, mon oncle, répondis-je simplement. Une fois seulement je l'ai surprise les yeux tournés vers Revis et le visage trempé de larmes, et quand, inquiet, je lui demandai : Qu'avez-vous, ma mère ? Elle s'écria, sans me répondre : Pauvre, pauvre Maurice.

— Vraiment, cria Maurice attendri. Elle m'aime encore ! Elle me plaint. Chère Marie ! et, comme sa voix devenait tremblante, il s'arrêta court et reprit d'un ton calme : Pourquoi me plaint-elle ? Je suis heureux, Frédéric ! plus heureux que ses rêves n'auraient pu me faire. J'étudie, je vis, je ne souffre pas... Crois-moi, Frédéric, je n'ai pas de regrets... je suis heureux.

Et se baissant comme pour déraciner une plante vulgaire qu'il agitait avec son pied depuis quelques minutes, mon oncle crut me dérober deux larmes qui tombèrent sur le gazon. Quand il releva la tête, il souriait.

— Mon oncle, lui dis-je en lui prenant la main, ne me blâmez pas si j'ose revenir sur un sujet qui paraît vous déplaire, mais vous êtes bon, je vous ai toujours aimé, je vous aime plus encore depuis deux jours que je vous comprends mieux. Laissez-moi vous dire qu'une vie sans but comme celle que vous menez ici ne peut pas vous suffire. Il est doux d'être aimé, mon oncle, et j'en suis sûr, ma mère, toute ma famille vous aimera. Venez près de nous !

— Tais-toi, dit mon oncle. Je te dis que la solitude me plaît, que je suis heureux. Placidie est toute une famille pour moi, le reste je le trouve dans le travail. Mais tais-toi, mon enfant ; ta jeunesse ne peut comprendre la gravité d'un bonheur si calme. Tais-toi.

Je n'osai plus répondre et notre promenade s'acheva silencieusement. La journée qui la suivit ressembla en tous points à la journée de la veille, seulement mon oncle refusa de m'emmener à sa promenade du soir. Je restai

près de ma tante, tout triste d'avoir déplu à l'oncle Maurice.

Plusieurs jours se passèrent ainsi, jours de pleine liberté pour moi; je courais les champs, je rentrais, je repartais sans qu'on me demandât d'où je venais. Mon oncle était profondément absorbé dans ses livres; ma tante ne quittait ni la serre, ni son travail. Aux repas, nos conversations n'étaient pas fort gaies, mais elles n'étaient pas non plus aussi graves que ces deux caractères me l'auraient pu faire craindre. Le soir je jouais aux échecs avec mon oncle, qui trahissait alors une vivacité extraordinaire.

Tant qu'il fit beau, les longues promenades, la chasse solitaire remplirent les heures du jour, mais bientôt des torrents de pluie vinrent attrister la campagne; je fus obligé de rester toute la journée enfermé dans la serre avec eux. Rien ne dispose à l'ennui comme la pluie. Un matin que mon oncle, un peu malade, n'était pas encore entré dans la serre, je m'assis rêveur et ennuyé devant la fenêtre, cherchant dans ma pensée le moyen de tuer le temps. Si je partais, pensai-je, j'irais retrouver là-bas quelque chose qui ressemblerait enfin à la vie. Mais j'ai promis en arrivant de demeurer un mois avec eux. Quel prétexte donner pour un si prompt départ. Au moins si j'avais le cœur au travail, mais il est dur de travailler en vacance. Allons! je vais attendre patiemment que le temps s'envole. Après quoi je me promets bien de ne plus remettre les pieds dans cette Chartreuse. En réfléchissant ainsi, je promenais mes yeux à travers les carreaux obscurcis sur la campagne désolée dont l'aspect ne m'égayait pas. Les acacias trempés agitaient lentement leurs branches au vent lourd qui soulevait leurs feuilles; l'allée, défigurée par la pluie, offrait, çà et là, de petites rigoles pierreuses, des inégalités de terrain peu engageantes pour la promenade. Un vieux chien, l'oreille basse et couvert de boue, passait tout seul, marchant tris-

tement le nez vers la terre. J'étais absorbé dans un triste et vague ennui quand je me sentis frapper doucement sur l'épaule.

— Frédéric, dit mon oncle avec bonté, à quoi rêves-tu si profondément ? Je conçois, mon enfant, que tu ne dois pas t'amuser beaucoup avec nous. Dis-moi ! Je suis sûr que tu penses à nous quitter.

Je me sentis rougir à cette question, pourtant je répondis avec assez d'assurance : Vous vous trompez, mon oncle, je suis venu chercher près de vous du calme et du repos et je sens que mon séjour ici me sera salutaire.

— Oui, répondit mon oncle en souriant. Tu viens chez nous par régime, mais, continua-t-il, je te comprends bien, cher enfant, tu es fait à une existence plus expansive, plus pleine. Il y aurait de la générosité à nous à te renvoyer, mais vois comme on est ! Moi, qui me croyais si raisonnable, je ne pourrais pas te voir partir sans un vrai chagrin. Oui Frédéric ! ta jeunesse, ta vivacité, ton enthousiasme, tout ce que je t'aurais sérieusement reproché, il y a deux mois, tout cela m'attache à toi ; tu me fais une autre vie, d'autres liens. Je suis comme ceux qui mettent un oiseau en cage pour égayer leur solitude.

— La cage est bonne, mon oncle, repris-je en lui serrant la main. Si vous m'aimez, ne serai-je pas heureux de contribuer un peu à votre bonheur. Non ! je ne vous quitterai pas avant que l'impérieux devoir ne me rappelle à Warbourg, et chaque année je reviendrai vous voir.

— Ne me quitte pas, mon enfant, reprit mon oncle avec tendresse. Je suis malade, je le sens ; on peut mourir. Si tu savais, mon fils, que ta présence m'a rendu de mes années perdues, écoulées comme du sable dans ma main. Je ne te parle pas souvent, je te regarde et je vis deux fois. Ne me quitte pas, mon fils, ne me quitte pas.

En ce moment ma tante Placidie entra, portant un ouvrage et sa chaufferette. Mon oncle, qui m'avait pris

dans ses bras avec tendresse, se détourna d'un air grave et s'assit devant sa petite table. Moi, je saisis un livre, le premier venu et je me mis à lire, un peu étonné du changement que ma tante venait d'occasionner.

— Ah ! mon oncle, m'écriai-je, après que ma tante se fut installée près de la fenêtre. Ah ! mon oncle, je reconnais ce livre pour celui dans lequel vous me faisiez lire il y a cinq ans. C'est encore Virgile, votre poète favori, et voici la marque que j'avais faite, comme un écolier sans précaution à ces premiers vers du chant IV que vous m'aviez fait apprendre et que je sais toujours :

*At regina gravi jamdudum saucia cura*
*Vulnus alit venis et cœco carpitur igni.*

Mon oncle ne me laissa pas achever, se leva précipitamment, prit son chapeau et sortit; malgré la pluie qui redoublait, nous le vîmes bientôt passer dans la grande allée du parc, arriver à la grille et prendre la route des champs.

— Maurice est fou, cria ma tante Placidie avec inquiétude. Pour Dieu ! ne voilà-t-il pas qu'il va se rendre malade. Elle se leva pour le suivre, mais je l'arrêtai par la main.

— Chère tante ! restez ici ! ne vous exposez pas à un temps pareil. C'est moi qui vais le chercher et le ramener.

— Va vite, mon enfant, va vite !

Je partis en courant, j'atteignis la grille et j'aperçus mon oncle qui franchissait rapidement la route mouillée dans la direction de la butte. Je marchai vers lui de toute ma vitesse, mais, j'avais beau me hâter, nous étions toujours séparés par la même distance. L'eau couvrait en partie le chemin; la terre détrempée s'enfonçait à chaque pas; j'allais toujours. Un coup de vent m'emporta

---

Cah. XIII, p. 146.

mon chapeau que je vis tournoyer dans une petite mare; je n'eus garde de l'y aller chercher. J'allais toujours, dépensant des efforts impuissants pour avancer, couvert de boue et de sueur. Enfin, après un quart d'heure de marche, j'atteignis mon oncle au bas de la butte. Il était exténué comme moi.

— Pourquoi nous fuyez-vous ! m'écriai-je en lui saisissant le bras. Mon oncle, êtes-vous raisonnable de nous faire courir à travers champs par un semblable déluge ?

— Frédéric, cria mon oncle d'une voix entrecoupée et se dégageant de mon étreinte. Laisse-moi ! Laisse-moi ! Que viens-tu faire ici ? pourquoi me poursuivre ? Ah ! ne me laisseras-tu pas un moment de repos ? Pourquoi me rappeler sans cesse... me reprocher... Sais-tu si je n'avais pas raison... D'ailleurs c'est Placidie qui l'a voulu... Oui !... c'est Placidie !...

Ses yeux étaient égarés, ses cheveux mouillés de pluie et de sueur, ses lèvres tremblantes.

— Cher oncle, lui dis-je, effrayé. Venez avec moi; je vous le jure, je n'ai aucune intention pour vous déplaire. Venez ! je vous en prie; regagnons la maison. Cher oncle ! calmez-vous.

— Laisse-moi, laisse-moi, serpent, cria-t-il en essayant de me fuir. Mais cette fois je ne le quittai point; le voyant comme en délire, j'étais résolu à le traiter comme un malade :

— Venez ! mon bon oncle, répondis-je à ses cris. Venez ! je vous en prie. Ne me faïtes pas cette peine. Voyons ! laissez-vous conduire.

Il lutta quelque temps, mais, voyant qu'il n'était pas le plus fort, il céda, se tut et se laissa ramener sans résistance. Je tremblais de terreur et de pitié.

— Allons, mon oncle ! aimez-moi encore, lui dis-je en passant le seuil de la grille. Je vous en prie.

Il me regarda si tristement que je ne pus retenir quelques larmes.

— Cher oncle ! Revenez à vous.

— Mon fils ! s'écria-t-il en me serrant les mains avec instance. Je t'en prie, dis, dis-moi ce qu'elle est devenue.

Et voyant que je ne lui répondais pas, il baissa la tête et dit à voix basse : Isaure ! Isaure !

Je le soutins dans mes bras et, à l'aide de Thérèse, je le portai jusque dans sa chambre où nous lui prodigâmes les plus tendres soins.

Vers le soir il était mieux, quoique faible. Le délire fiévreux qui l'avait saisi le quitta. Docile comme un enfant, il se laissait envelopper et soigner sans résistance. Placidie ne le quittait point. Pauvre tante ! Je la vis alors plus émue que je n'aurais pu supposer qu'elle pût l'être jamais. Tant que le délire avait duré, elle s'était tenue, glacée, muette, le front caché dans les rideaux du lit ; sitôt que le calme avait succédé, elle avait d'abord abondamment pleuré, puis après m'avoir demandé si je croyais qu'il fût encore en danger, elle s'était peu à peu remise et n'avait voulu prendre aucune nourriture.

— Reposez-vous, mon enfant, me dit-elle quand il fut nuit close. Vous devez être harassé. Moi, je le veillerai seule.

— Mais, chère tante, laissez-moi ce soin, je vous en prie. Vous êtes plus fatiguée que moi. Une nuit de sommeil vous fera du bien.

— Non ! non ! Frédéric ! S'il était plus mal, je vous appellerais.

Je la quittai donc malgré moi et j'allai dans ma chambre, peu disposé au repos ; quelque chose de plus tendre que la pitié me retenait au lit de mon oncle. Je devinais un orage dans ce cœur enfermé : je l'aimais ; je tremblais encore pour lui. Agité de mille pensées tristes, je me promenais de long en large dans ma chambre, et, comme

votre souvenir m'arriva, ma mère, je m'inclinai devant Dieu ! Je priai pour vous, pour lui que je ne pouvais comprendre, je demandai... quoi ? je l'ignore, mais je dis : Seigneur ! Seigneur ! comme vous me faisiez dire tout enfant. Vos premières leçons ne me quitteront jamais, et, malgré les sourires de mes compagnons, je n'ai jamais oublié, ma mère, que vous m'avez dit : Il faut prier aux jours de bonheur, il faut prier aux jours d'épreuves. Je priai.

Le temps était plus calme ; je me sentais peu disposé au sommeil. Je m'assis sur mon lit, tout plein de préoccupations inquiètes et j'oubliai l'heure. Le silence le plus profond régnait en dedans et en dehors. Je jugeai que mon oncle allait mieux, et pourtant l'obscurité, le silence même me jetaient dans une certaine agitation quand j'entendis frapper doucement à ma porte. Je tressaillis d'une irrépressible terreur, puis, pensant que ce pouvait être ma tante, j'allai, en tâtonnant, lui ouvrir. C'était mon oncle, pâle et faible, mais calme. Il entra dans ma chambre pendant que je reculais d'étonnement, referma la porte, et, me prenant la main, vint s'asseoir auprès de mon lit.

— Placidie est couchée, dit-il à voix basse. Tu vois que je vais mieux ; je l'ai décidée à prendre quelques heures de repos et je suis venu te parler.

— A moi, mon oncle ?

— Oui, mon enfant ! Tu m'écouteras, j'espère, et tu ne me refuseras pas ce que je viens te demander. J'ai beaucoup lutté en moi-même avant d'en venir là, mais je ne peux plus, je suis vaincu. Frédéric, ta présence a changé ma vie, mes impressions, ou plutôt les a ramenées à la vérité... J'étouffe, mon ami ! entr'ouvre une fenêtre, je t'en prie.

Je me hâtai de lui obéir et je revins à lui. Il avait la tête appuyée sur sa main ; la vague clarté que la lune

répandait dans ma chambre éclairait son visage tout changé.

— Parlez ! parlez, mon bon oncle, lui dis-je tendrement. Je suis prêt à vous obéir, quelle que soit la démarche que vous m'ordonniez.

— Eh bien ! écoute-moi donc, dit-il à voix très basse. Tu sauras si tu peux m'aimer encore, si... Ecoute ! Frédéric, il faut que tu partes demain, je sens que c'est pressé. Je peux mourir bientôt. Tu chercheras... tu reviendras me dire qu'elle vit encore, qu'elle me pardonne et je mourrai moins triste.

— Qui chercherai-je, mon bon oncle ?

— Isaure. Tu sais ! Isaure, celle dont j'ai donné le nom à la *Cascalis* celle à qui j'ai dit : sois ma femme ! celle que j'ai repoussée loin de moi ; celle que Placidie a tant haïe, qu'elle hait encore !

— Comment ! m'écriai-je.

— C'était un beau jour, continua mon oncle ; un beau jour, bien chaud, bien pur ; je la fuyais, parce que je tremblais de l'aimer. Elle, folle et cruelle, m'avait suivi jusque dans ma serre. Maurice, dit-elle, vous nous rendrez jalouses de vos fleurs. En voici une que vous soignez beaucoup. Je veux qu'elle porte mon nom. Vous l'appellerez Isaure, n'est-ce pas, mon cher Maurice.

— Quoi ! mon oncle !...

— C'était un beau jour encore que celui de septembre 18... Elle était assise dans le parc, et moi, je ne sais par quel entraînement, j'étais à genoux près d'elle sans oser dire un mot ; je la regardais ; je ne vivais pas. Isaure. qu'il fait beau, disais-je.

— Tu m'aimes, Maurice, répondit-elle. Et je ne pouvais dire oui ! pourtant je la voyais bien belle. Et le bruit que j'entendis derrière nous me fit bondir, effrayé. Si quelqu'un nous écoute, dit Isaure, qu'il entende, Maurice, que tu m'aimes et que nous sommes heureux.

Et j'entendis un cri et je repoussai la belle Isaure et je m'enfuis. Et depuis, je n'ai pas voulu la revoir... et je ne sais plus rien.

— Mais ce cri, mon oncle ?

— Ah ! je ne t'ai pas dit ! Eh bien ! Placidie n'a pas voulu. Placidie avait tout entendu. Elle m'a tant parlé, tant raconté les malheurs qui suivent l'amour que j'ai renoncé de moi-même à revoir Isaure.

— Elle ne revint donc plus ?

— Une fois, dit mon oncle d'une voix plus basse encore. J'étais dans ma serre. Isaure, toute pâle et tremblante, vint à moi.

— Que t'ai-je fait, Maurice ? Pourquoi me repousser ? Réponds-moi, et elle pleurait, et elle serrait mon bras en disant : Maurice ! je n'ai rien fait ; Maurice ! pourquoi m'as-tu trompée. Oui, continua-t-il comme à lui-même, elle était là, bien émue, bien triste. Pauvre Isaure ! moi, depuis huit jours, je ne l'avais pas regardée.

Il y eut un moment de silence.

— Qu'avez-vous répondu, mon oncle ?

— Je lui ai dit, mon enfant, que le mariage n'était fait pour moi, que la science avait besoin de toute une vie, que les femmes étaient trop légères pour ce lien, qu'elle-même se reprocherait un jour de l'avoir désiré. Elle ne paraissait pas me comprendre ; je ne me comprenais pas bien moi-même, j'étais ému, quand Placidie est entrée ; mon cœur s'est refermé sur lui-même ; Isaure est partie, et... Et je t'en prie, Frédéric, vas apprendre où elle est, si elle m'aime encore, si Dieu me pardonne, car je sens aujourd'hui que j'ai trompé Dieu.

— Pauvre femme, m'écriai-je malgré moi.

— Crois-tu que je n'aie pas souffert depuis, dit mon oncle. Va ! mon enfant. Je l'ai souvent revue dans mon cœur après cette résolution de retraite. Placidie fut alors

bien bonne pour moi, car je devins inquiet, brusque, inégal. Elle s'est dévouée, demeurant toujours la même, m'apportant mes livres choisis, m'aidant à soigner mes fleurs, me parlant du bonheur de l'étude et du silence.

— Et ma mère, pensai-je tout haut.

— Ta mère. O tais-toi ! Ta mère aimait Isaure ; elle me fit des reproches. Elle en fit à Placidie. Elle lui dit des choses si dures sur ce qu'elle appela son égoïsme que Placidie ne voulut plus la revoir, et depuis vingt ans, mon Frédéric, je n'ai plus aimé que toi, Placidie et l'étude.

— Oui, je n'ai plus rien aimé. Le reste je l'oubliais. J'avais refermé mon cœur et je vivais à demi. Je me croyais calme, heureux, Frédéric. Et te voilà venu pour me réveiller ces souvenirs. Sous l'habitude monotone de tous les jours, je les croyais morts à jamais. Voilà que ta jeunesse paraît dans ma raison, pour la bouleverser. Voilà qu'en arrivant, la première fleur que tu nommes, c'est la sienne ; ce nom qui n'a pas frappé mon oreille depuis cinq ans, tu me le jettes comme un remords. Frédéric ! tu vois : c'est toi qui dois aller savoir ce qu'elle est encore pour moi. Pars ! mon ami ! Mais que Placidie ne sache rien. Va ! mon fils !... Et il me poussait vers la porte avec une agitation fiévreuse.

— Dites, mon oncle, où faut-il la chercher ?

— Attends ! attends ! mon enfant, ma tête se perd, mon cœur bat. Ramène-moi dans ma chambre. Demain !... Je te dirai tout demain.

Je le ramenai chez lui ; je ne le quittai pas qu'il ne fût endormi. Alors, le voyant encore agité dans son sommeil, je fis appeler ma tante Placidie et je me sauvai dans ma chambre pour ne pas la voir. Je me jetai tout habillé sur mon lit, où je croyais ne pas pouvoir trouver de repos.

Il en arriva cependant autrement : harassé de fatigue et d'émotion, je m'endormis profondément.

Le lendemain, il faisait jour quand la voix de ma tante vint m'arracher au sommeil. — Maurice est très mal. Venez ! Frédéric ! Venez, criait-elle.

Je courus au lit de mon oncle. Il avait les yeux à demi fermés. Son pouls était faible, ses mains froides.

— Mon Dieu ! m'écriai-je ! Il va mourir !

— Tais-toi, cria ma tante avec désespoir, et, me repoussant loin du lit, elle saisit les mains de Maurice en sanglotant :

— Maurice ! Maurice ! criait-elle, reconnais-moi ! parle-moi ! Je suis là, près de toi ! Parle ! Maurice ! parle, je t'en prie. C'est moi ! C'est ta marraine ! mon enfant ! Parle-moi.

— Laissez-le donc mourir en paix, m'écriai-je en la retenant. Priez au moins pour lui à cette heure.

— Prier ! Prier ! Dieu est injuste. Rendez-le moi ! Non, je ne sais pas prier.

Pendant ce temps, mon oncle n'avait pas bougé. Je parvins à calmer Placidie, qui tomba dans un affaissement demi stupide et je donnai quelques secours à mon oncle.

Après un moment de silence, il ouvrit les yeux et murmura quelques mots que je n'entendis pas. Placidie bondit avec un cri de joie et voulut parler. Je la retins avec autorité.

— Isaure ! Isaure ! dit mon oncle. Frédéric, regarde-la. Je la vois, elle me pardonne. Vois. Elle est là, Isaure !

— Parle-moi ! parle-moi, cria ma tante au désespoir. Maurice, dis-moi que tu me reconnais.

— Isaure ! tu me pardonnes, continua mon oncle. Isaure ! Je t'aime.

— Et moi ! Et moi ! Frédéric ! Dites-lui donc que je suis là.

— Au nom du ciel ! Taisez-vous !

— Mais qu'il me parle donc ! Maurice, et moi ! et moi ! Tu ne me connais plus.

— Que ce soit votre châtiment, m'écriai-je indigné. Mais laissez-le mourir en paix, si vous avez quelque pitié de lui.

Un médecin, qu'on avait envoyé chercher dès la veille, entra dans ce moment. J'emmenai Placidie malgré ses cris et ses pleurs que mon oncle ne semblait pas entendre, et, quand je revins dans sa chambre : — Je suis arrivé trop tard, me dit le médecin. Monsieur, venez recevoir la dernière bénédiction de votre père.

Je m'agenouillai près du lit. Mon oncle reprit connaissance et me regarda tendrement. Je pleurais. — Frédéric, dit-il d'une voix faible, tu lui diras tout. Prie à cette heure pour mon âme. Le bonheur... je crois que je vais le trouver.

Mon oncle s'évanouit alors et je crus qu'il était perdu.

Que dirai-je maintenant ? j'amenai ma tante à Warbourg après cet événement. Elle entra bientôt dans la maison d'Ursulines qui s'y trouve.

Quand je racontai les confidences de l'oncle Maurice à ma mère, et que je lui demandai ce qu'était devenue la pauvre Isaure : Nul ne l'a su, répondit ma mère, mais je crois qu'elle était partie la première.

# L'EDITION PRINCEPS

Mon parrain était un petit vieillard sec, aux rides nombreuses. Plus vieilli que vieux, il habitait la campagne par nécessité et vivait dans sa chambre par goût. Jamais il ne s'était occupé du temps, de la saison, du gouvernement. Ne croyez pas pourtant qu'il fût indifférent et nul. Loin de là ; mon parrain était un homme très passionné, très sensible, mais il n'aimait et ne connaissait sur terre que trois choses : la probité, les livres, son neveu.

Et ces trois choses remplissaient bien son âme et sa vie. J'ai su, depuis sa mort, qu'il m'avait aimée aussi, mais je ne mérite pas d'être nommée après les trois objets de son culte.

La probité d'abord. Mon parrain était un Aristide. Ce n'a jamais été que par là qu'il s'est douté qu'il y avait une société. Il n'a rempli envers elle d'autres devoirs que ceux d'un honnête créancier, mais il les a remplis avec noblesse et scrupule. C'était sa religion. Je n'ose pas parler de l'autre, car je ne l'ai vu animé d'un sentiment pieux qu'une seule fois en ma vie, où je le surpris les yeux mouillés, les mains élevées et tremblantes, murmurant avec fracas : « O grand Jupiter ! »

Pour expliquer cette énormité et la justifier un peu, il faut que je dise que mon parrain ne se nourrissait que d'antiquités, qu'il passait ses jours avec de vieux bouquins, tous plus païens les uns que les autres, et que je crains que sa mémoire n'en ait été troublée, surtout dans les derniers temps.

---

Il aimait son neveu. Ce jeune homme, plus âgé que moi de quatre ans, était le fils d'une sœur de mon parrain, morte jeune et laissant cet enfant à son frère pour tout héritage. Elle était veuve et fort pauvre.

On a déjà deviné que mon parrain n'était pas lui-même fort riche. Le pauvre homme, dont l'existence s'était écoulée entre quatre murs à commenter les Grecs et les Latins, n'avait jamais songé à faire valoir le petit bien que lui avaient laissé ses pères. Par suite de son incurie, ce bien s'était appauvri, ne lui donnant presque aucun revenu. Dans l'âge agréable, sa sœur avait voulu le marier, mais cela n'avait pas réussi, vu la gaucherie du savant, très inhabile à courtiser. Il était resté garçon et ne quittait presque jamais la propriété de Saint-Ryc, cachée dans une gorge des belles montagnes du Lyonnais.

Cette propriété consistait en un vieux petit château tout branlant, et en deux arpents de terre qui, mal cultivés, rendaient à peine de quoi nourrir lui et ses deux domestiques. Outre cela, il possédait 1200 francs de rentes. Cette somme modeste, il la consacrait tout entière à payer l'éducation de son neveu au collège de Lyon.

En 182... ma mère partit pour Nantes. Il serait oiseux de raconter par quelles circonstances elle ne pouvait ni m'emmener avec elle, ni me laisser seule à Lyon. J'avais douze ans. Elle m'envoya chez mon parrain dont la domestique était ma nourrice et me confia plutôt à elle qu'à lui.

Je n'oublierai jamais mon arrivée dans ce petit pays sauvage. Marie était venue me chercher à Lyon; nous étions arrivées en diligence jusqu'à Pin-Bouchain, petit hameau qui couronne la montée de Tarare. Là, un char à bancs, emprunté au curé de Saint-Ryc, nous attendait. C'était l'automne. Il était six heures du soir. Le vent soufflait sur la montagne; le chemin rocailleux et presque impraticable à force de cailloux, traversait un pays

inculte et désert. Le soleil ardent rougissait l'horizon et les sapins noirs se détachaient admirablement sur le ciel embrasé. A chaque pas, la route faisait coude et l'horizon changeait, toujours montagneux, solennel et presque austère. Nous cahotions horriblement. Enfin la route s'inclina : nous descendions dans la gorge étroite au fond de laquelle j'aperçus une petite tour ronde adossée à une sorte de grange que ma nourrice appela le château.

Pourtant il faisait presque nuit quand nous arrivâmes à la porte de mon parrain ; nous avions passé deux bonnes heures à sursauter et à admirer les points de vue. J'avais le cœur serré, mais je trouvais un plaisir secret et tout nouveau à la sévérité de ces horizons.

Mon impression ne s'effaça pas. devant la porte donnant sur un perron tellement encombré d'herbes et de ronces qu'on aurait pu croire la maison inhabitée. J'arrivai devant la façade et, sous une espèce de hangar, je trouvai l'escalier en échelle, sans rampe, qui menait au premier étage. Il faisait sombre : j'avais presque peur. Tout à coup je vis, en haut de l'escalier, un petit homme en culotte courte, aux cheveux plats, qui tenait en mains une chandelle. C'était mon parrain, accouru au bruit du char à bancs. Son front sérieux était fort ridé. Cette apparition me parut à la fois si grotesque et si grave que, dussé-je vivre cent ans, je ne l'oublierai jamais. Je montai. Mon parrain me secoua la main sans m'embrasser et me conduisit dans une grande salle nue où l'on ne voyait qu'une table et un lit à grands rideaux rouges. Il posa sa chandelle sur la table. C'était tout le luminaire de la salle. Mon parrain me fit manger, puis m'envoya coucher. Je m'endormis toute oppressée et ne rêvai que de route et de cahots.

Le lendemain matin, à huit heures, je déjeunais devant la grande table de la grande salle nue. Après un repas très frugal, mon parrain se leva et me montrant une petite

porte basse que je n'avais pas encore remarquée, il me dit d'un ton presque sévère. Tu n'entreras jamais là, Phrosine. Je répondis : Non ! et mon parrain me laissa seule.

Je me nomme Euphrosine. C'est le nom le plus chrétien que mon parrain put trouver quand il s'agit de me baptiser. J'ai souvent entendu dire à ma mère qu'il faillit renoncer à me tenir sur les fonts parce que, malgré ses instances, elle ne voulut pas me nommer *Nausicaa*. Il se laissa fléchir enfin à condition qu'on m'appellerait Euphrosine. Pour lui, cela ne valait pas Nausicaa, mais, disait-il, c'est le nom d'une des Grâces.

La porte dont mon oncle m'avait défendu l'entrée faisait communiquer la principale chambre du logis avec la petite tour ronde qui lui avait valu le titre de château. Là était pratiquée une chambre que mon oncle quittait rarement et où je n'ai jamais vu pénétrer personne, excepté... mais n'anticipons pas sur les événements.

On comprendra facilement que, petite fille de douze ans que j'étais alors, abandonnée pendant de longs jours à moi-même ou aux entretiens de Marie, l'imagination frappée de l'histoire de Barbe-Bleue, la porte défendue ait joué un grand rôle dans ma vie de ces trois mois. J'y pensais le jour, j'en rêvais la nuit, et, comme de tout ce qui occupe une petite fille, je n'en parlais jamais.

Les quinze premiers jours que je passai dans cette demeure furent, sinon tristes, au moins monotones. Je n'avais d'autre distraction que de voir arriver tous les deux jours Monsieur Ernest de Richy, jeune homme de quatorze ans, à qui mon parrain donnait par complaisance une leçon de latin. Le père de cet enfant venait une ou deux fois par semaine faire une visite de voisinage. C'était un homme assez élégant, que ma nourrice regardait avec admiration, comme le propriétaire le plus riche à quinze lieues à la ronde. En réfléchissant depuis aux circonstan-

ces de cette époque, je me suis un peu étonnée qu'un homme opulent laissât donner *pour rien* des leçons à son fils par un homme pauvre comme l'était mon parrain; mais j'ai vu pareille chose se renouveler si souvent dans le monde que j'ai cessé d'être surprise.

Un beau matin, je suis éveillée par un bruit inaccoutumé. Marie criait d'en-bas : « Monsieur, Monsieur, le voilà ! » Je me lève, je cours à ma fenêtre qui donne sur le préau où retentissait la voix de Marie, et je vois un grand garçon de seize ans qui se jette dans les bras de mon parrain. Les embrassades furent très affectueuses, puis on entra dans la maison et je me hâtai de m'habiller pour descendre.

C'était Joanny, le neveu de mon parrain. Il arrivait du collège, il avait eu des prix, il venait passer trois semaines en vacances. Je me réjouis fort de l'arrivée d'un compagnon jeune et, deux heures après son entrée dans la maison, nous étions bons amis.

Joanny était un très bon garçon, très joueur, très doux : il semblait aimer beaucoup son oncle et le craindre aussi. Je ne le vis jamais entrer dans la chambre mystérieuse, ce qu'à mon grand étonnement mon parrain lui reprocha un jour d'un air presque fâché. Joanny rougit, mais ne se justifia point et se contenta de regarder fixement la balle qu'il tenait entre ses mains. Mon parrain soupira et n'en reparla plus.

Un matin, Marie apporta une lettre à Joanny comme nous étions à jouer dans le préau. Joanny la lut très vite, pâlit, rougit et se sauva dans sa chambre. Je restai toute surprise. Dans la journée, je le revis; il était inquiet, il me repoussa quand je voulus jouer et je crus lui voir des larmes dans les yeux. J'essayai de le distraire, mais il me quitta. Le soir, il me sembla tout changé. Mon parrain lui demanda s'il était malade; il répondit que non et se mit à tisonner dans la grande cheminée.

Le lendemain, même agitation. J'allai courir seule une partie de la matinée dans le jardin et le préau. En remontant dans la grande salle au lit rouge, j'y trouvai mon parrain et Joanny. Une explication venait d'avoir lieu. Joanny était en larmes, mon parrain bouleversé Il tenait en mains la lettre de la veille.

« — Et c'est par hazard que j'apprends cela, s'écriait mon parrain. C'est par hazard ! Vous n'avez pas même eu le courage de m'avouer votre faute. Vous n'avez pas cherché à la réparer au prix de votre sang; mais vous êtes donc un lâche ! un homme sans honneur ».

Il secouait le bras de son neveu, qui rougissait de honte et d'un autre sentiment encore.

« — Ne dites pas que je suis un lâche », s'écria Joanny.

« — Si ! un lâche ! un homme sans honneur », répéta mon parrain en élevant la voix. « Comment finiras-tu, malheureux ; tu n'as pas seize ans et tu fais des dettes ! et tes amis s'engagent pour toi, et tu n'en dis rien, et tu sais que j'ai à peine de quoi payer ton collège. Misérable ! des dettes ! deux cents francs de dettes ! Sais-tu que j'ai soixante-huit ans, moi, et que dans toute ma vie, je n'ai pas eu pareille lâcheté à me reprocher ».

« — Ne dites pas une lâcheté », reprit douloureusement Joanny.

« — Ah ! le mot t'offense et tu n'as pas peur de la chose ! Malheureux comment sortirons-nous de là ! te voilà déshonoré, moi aussi peut-être si nous ne payons pas de suite !... un nom sans tache !... »

En parlant ainsi, mon oncle arpentait la chambre en tous sens, s'arrêtait parfois pour lancer un regard rapide, foudroyant, sur le coupable. J'étais restée immobile, muette, adossée à la porte que j'avais refermée en entrant Ni l'un ni l'autre ne semblait s'apercevoir ou se soucier de ma présence.

« — Mon oncle », reprit doucement Joanny en profitant d'un court silence, « mon oncle, j'ai eu tort, mais j'ai été entraîné par les autres, je n'avais nulle intention, je ne me doutais seulement pas... »

« — Nulle intention ! Vous ne vous doutiez pas ! Etes-vous un homme, Joanny ; ne savez-vous rien du monde, et cette lettre ne dit-elle pas au contraire... Mais vous ne l'avez donc pas lue, cette lettre ?... »

Mon parrain l'ouvrit rapidement et lut d'un ton bref :

« — Comme nous l'avions prévu, mon cher ami, nos dépenses communes au café des Mille Colonnes s'élèvent très haut. A nous quatre, cet été et l'hiver passé, nous avons dépensé huit cents francs. C'est deux cents francs chacun. Le crédit nous a été ouvert en considération du nom de mon père ; il faut payer promptement. Envoie-moi bien vite ta part. Je paierai aussitôt afin que cette affaire n'arrive pas jusqu'à ma famille. Ton ami, Léopold B. ».

« — Pendant près d'un an, vous êtes allé au café avec ces fous, et vous n'aviez nulle intention, et vous ne saviez pas !... »

« — La première fois », répondit Joanny en baissant la tête, « ces messieurs m'ont invité ».

« — Et la deuxième ? »

« — Mon oncle ! »... Et Joanny fondit en larmes sans autre réponse.

En ce moment un profond soupir trahit ma présence, mon parrain me vit tout à coup et, prenant vivement mon bras, il ouvrit la porte et me dit : « Allons, va jouer ».

Je descendis dans le préau, je pleurais, je voyais mon parrain déshonoré, Joanny perdu. J'aurais donné tout au monde pour les sauver, mais rien que douze francs dans ma bourse.

Quelques minutes après ma sortie de la chambre, je vis descendre Joanny. Je courus à lui, nous nous embras-

sâmes et je lui offris mon petit trésor. Il n'en voulut point, ce qui m'attrista autant que tout le reste. Nous passâmes à pleurer une grande partie de cette journée.

Le soir, à souper, mon parrain était moins bouleversé que le matin; il parla fort peu et semblait réfléchir beaucoup. Quand nous nous assîmes auprès du feu, Joanny et moi, il marcha longtemps de long en large dans la chambre, puis il s'arrêta à plusieurs reprises, comme prenant une résolution douloureuse, répétant plusieurs fois: « il le faut ! il le faut ! »

Il s'approcha de Joanny: « Tout peut encore s'arranger », dit-il, « va te coucher ».

Joanny pressa la main de son oncle avec tendresse et surprise; il voulut l'embrasser, mais le vieillard recula d'un air froid en disant: « c'est bon ! c'est bon ! »...

# NOTES DIVERSES (1)

Je n'ai jamais aimé Ossian qu'à force de me battre les flancs pour le trouver grand. Pourtant j'ai compris un peu Homère. Je suis bien aise des doutes sur l'authenticité du barde. (2)

---

J'aime Vauvenargues et je voudrais l'avoir connu. Il y a des amis bien nobles, bien purs ! Quel bonheur de les retrouver dans un autre monde et de leur dire : je vous ai aimés à travers le temps. Voilà une pensée qui donne envie de mourir. (3)

---

Lu les nouvelles de Mérimée : Carmen, Arsène, etc... Beaucoup de talent, d'élégance, de goût, de dessin. Peinture vraie des mauvaises passions, mais de celles-la seulement. Cette lecture n'éveille aucun bon sentiment ; elle inspire une invincible répulsion pour l'auteur. Il ne doit connaître ni la famille, ni l'amitié. (4)

---

Les deux leçons de M. Villemain : amours des grecs. Que je voudrais savoir le grec. Jusqu'à présent, c'est la littérature pour laquelle je suis la plus curieuse, et quelque chose de plus que curieuse. (5)

---

(1) Il n'y a ici qu'un choix.
(2) Cah. XXII, p. 1.
(3) Cah. XXII, p. 3.
(4) Cah. XVI, p. 7.
(5) Cah. XXII, p. 4.

Fini le cours de littérature française au XVIII[e] siècle (cours de M. Villemain). Cette lecture m'a donné des amis de plus : Rollin, Burke, Vauvenargues... La manière dont il juge le *Génie du Christianisme* ne m'a pas plu. Je n'aime pas ce *livre sublime :* il me semble froid, pompeux, sans conviction, sans cette émotion de l'âme qui fait le sublime. Cela m'a toujours paru d'une beauté convenue. Dans un sujet si chrétien, c'est à peine si l'on rencontre le sentiment chrétien. La pensée mère est toute payenne. (1)

---

Souvenir de l'Enéide en classe. J'ai beau faire, je ne puis aimer Enée. (2)

---

J'ai été heureuse de son jugement (Villemain) sur M[me] de Stael. Son livre (qu'il juge sous un point de vue qui m'avait toujours échappé) a fait une profonde impression sur ma vie et m'a donné l'*élan* premier. J'avais seize ans quand je l'ai lu. J'avais en moi un amour vague, une force sans but et comme une foule sans guide. En lisant l'*Allemagne,* tout a frémi, tout s'est levé. (3)

---

M. Michelet, que j'ai vu dimanche, m'a paru répondre en tout à l'idée que je m'étais formée de lui à son cours il y a quelques années. Toujours en scène, il s'écoute, s'admire, s'occupe des autres en tant qu'ils s'occupent de lui. Il ne semble aimer sa cause que parce qu'elle est sienne. (4)

---

(1) Cah. XXII, p 6.
(2) Cah. XXII, p. 8.
(3) Cah. XXII, p. 7.
(4) Cah. XXII, p. 37.

Pascal, dont je viens de lire la vie et que depuis longtemps j'espérais aimer en l'étudiant, m'a plu beaucoup moins que je n'y comptais. Ce génie investigateur dont la profondeur et la raison m'attachent d'abord, me semble plutôt étroit et maladif. Mais il ne faut pas juger les hommes par les jugements qu'en portent ses amis. Je vais lire ses *Pensées* et le chercher en lui-même. (1)

---

Je lis Saint Paul et j'ai peine à le comprendre, parce que je veux le comprendre selon l'Eglise. Sans cela, je deviendrais janséniste. Il y a des paroles sur la grâce qui sentent leur Port-Royal d'une lieue. (2)

---

Il y a de fort belles choses et fort touchantes dans le discours de Fénelon sur l'existence et les attributs de Dieu. La première partie est belle, éloquente, sans efforts, simple, vraie comme la parole d'une âme grande et convaincue. La seconde m'a plu moins, surtout dans les réfutations des philosophes, qui sont molles et peu raisonnées, il me semble. Il fallait là l'âme seule ou la logique serrée. (3)

---

Je viens de lire le discours de M. de Lamartine sur l'horticulture. Il est évident que c'est une improvisation. Le début est diffus, verbeux, froid; beaucoup de mots, d'énonciations, d'épithètes — çà et là quelques passages marqués au grand coin — comme celui où il compare la nature au miroir qui réfléchit, où il se défend du panthéisme. Vers la fin il s'élève, il s'émeut, il entre dans la vie de son sujet. Il pleure et fait pleurer. (4)

---

(1) Cah. XXII, p. 36.
(2) Cah XXII, p. 30.
(3) Cah. XXII, p. 30.
(4) Cah. XXII, p. 28.

L'ode est aussi difficile à définir que la pensée, car elle n'a pas de caractère absolu. La définition de Boileau ne convient qu'à un genre d'ode, et il y en a autant de genres qu'il y a de poètes lyriques. Ce qui sera convenable à dire pour celles d'Horace ne le sera plus pour celles d'Anacréon, encore moins pour celles de Rousseau, de Malherbe ou d'Hugo. C'est une forme inspirée toujours, mais quelle poésie n'est pas inspirée ? L'ode peut être gracieuse, comme *Fons Bandusiæ splendidior vitro,* amoureuse, comme *Mater sæva cupidinum,* raisonnable, comme *tu ne quœsieris scire,* mignonne, comme *l'enfant dort à l'ombre du lit maternel,* intime, comme *Jean Racine le grand poète,* éloquente, comme la *Jeune Captive.* Je n'aime pas les définitions absolues.

J. Baptiste me paraît le moins poète des poètes. (1)

---

Je ne sais si on oserait comparer Jean Paul à Byron, mais il me semble qu'on pourrait établir une sorte de parallèle entre leur différence de procédé. Cette différence tient à leurs âmes qui se ressemblent si peu.

Jean Paul prend une situation, une pensée, une image, gaîment et railleusement au début; il joue avec elle et vous force à en rire un peu : puis, tout à coup, par un brusque et profond retour, il en fait sortir l'émotion, la grandeur, la force religieuse.

Byron prélude avec élévation, charme et frissonnement sacré, puis il fait une pirouette, crache sur l'image sainte et rit de lui-même.

Madame Sand a beaucoup de ce procédé de Byron dans ses *Lettres d'un voyageur.* (2)

---

(1) Cah. XXII, p. 17.
(2) Cah. XXII, p 15

Il me paraît bien plus difficile d'admettre que l'âme a commencé d'être que d'admettre qu'elle ne finira point. Si j'avais des doutes sur ce qu'on nous enseigne, ils porteraient, non sur l'immortalité, mais sur la naissance de l'âme à un point donné du temps. Comment une essence impérissable a-t-elle pu ne pas être ? (1)

---

Jour des morts. Jour de ma naissance : vingt-cinq ans. Il n'y a pas de religion plus belle que celle par laquelle les vivants communient avec les morts et font le bien pour le bonheur de ceux qui ont quitté les premiers la tâche donnée à tous. (2)

---

Dans Saint Jean, tout nous dit la nature divine de Jésus, tout respire le Verbe fait chair, tout prouve Jésus fils de Dieu. C'est là le caractère de cet Evangile.

Saint Mathieu raconte les *faits* et la doctrine du Sauveur. Ce qu'on trouve surtout dans son Evangile, c'est Jésus législateur.

Un autre caractère à remarquer dans les deux évangélistes, c'est que Saint Jean n'a montré que la mansuétude infinie, l'amour de Jésus, et que Saint Mathieu a montré sa justice et sa sévérité.

C'est dans Saint Mathieu que se trouve le terrible et long anathème qui commence par ces mots : malheur à vous, Scribes et Pharisiens hypocrites, etc...

C'est dans Saint Jean que Jésus *pleure* en voyant Lazare mort. (3)

---

(1) Cah. XXII, p. 2.
(2) Cah. XXII, p. 2.
(3) Cah. XVI, p. 5.

On n'a pas toujours occasion de faire connaissance avec soi-même. Je trouve en moi des ennemis inconnus et une force que je ne me supposais pas. (1)

---

La contemplation de vos grandeurs, ô mon Dieu, l'étude de vos lois si grandes, si belles, si simples, font plus pour ramener un cœur aux saines pensées que les raisonnements de la sagesse et de la morale. (2)

---

Puisque nous en sommes à l'égalité, laisse-moi te soumettre une pensée. Je t'ai souvent entendu dire que tu ne reconnaissais qu'une supériorité, celle de l'intelligence. Eh bien ! je vais t'appeler *aristocrate*. Les plus forts ont fait la loi. Ce sont les gens d'intelligence qui ont établi cette supériorité là. Je ne l'admets pas. Tout homme est égal à un autre homme, quel que soit son rang, sa fortune, son intelligence. Toi qui l'admets, tu dois te croire supérieure à plusieurs, car tu ne vas pas, je pense, te placer humblement au bas de l'échelle. Eh bien ! je ne vois personne au-dessous de moi, non par humilité, car je ne vois en même temps personne au-dessus. (3)

---

(1) Cah. XXII, p. 12.
(2) Cah. XXII, p. 23.
(3) Cah XX, p. 127.

## MESSE A ETIOLLES

Veux-tu avoir une idée de ce que je fais ici ? — En voici un spécimen : C'est ma journée d'hier.

Hier, c'était la Fête-Dieu, le plus beau jour de l'année pour moi autrefois. Je me suis levée à deux heures et demie, décidée à voir lever le soleil. Il était déjà levé ; je me suis promenée une heure et demie dans le jardin, émondant les rosiers, mon chapeau de jardinière sur la tête et mes pieds dans la rosée. Je rêvais tout en marchant. A quoi ? A cet avenir voilé qui marche si près de nous que nous croyons à chaque pas le saisir, à chaque instant le reconnaître et démêler ses traits. Quel sera-t-il ? Riant ? Triste ? Amoureux ? Solitaire ? Songeant à tout cela, je montais sur une terrasse qui domine la Seine et ses coteaux. Paysage tranquille et heureux, vertes prairies coupées de bois et de villages, fleuve calme et brillant qui réfléchit un ciel pur, vagues blanches... êtes-vous l'image de l'avenir qui me trouble ? Me dites-vous quelque chose de ce temps voilé ? Dois-je croire, ainsi, que vous, vivre d'une vie de paix et d'amour, sentir au-dessus de moi l'éternelle grandeur, l'éternelle beauté, et réfléchir dans mon âme cette calme pureté ? Dois-je, comme vous, solitaire et heureuse, aspirer les fraîches senteurs qui ravivent ? S'il en est ainsi, ma vie est belle et je bénis cet avenir voilé qui cache tant de beauté, tant de bonheur, tant d'amour.

---

Cah. VIII, pp. 179 et suiv.

En ce moment, un bruit étrange et puissant frappe mon oreille. Je regarde : une traînée de fumée blanchit devant moi le feuillage de l'autre rive. Le bruit redouble ; tout à coup je vois s'élancer sur la route un convoi de chemin de fer. Il court, il vole ; au-dessus de lui se balance la fumée, le bruit se double par l'écho, et l'apparition puissante traverse en grondant mon paisible horizon. Je la suis de l'œil comme inquiète. Elle passe. Elle a tourné. Je ne la vois plus, mais la fumée qu'a laissée son passage m'en montre encore distinctement la trace. Peu à peu la fumée se dissipe, la brise l'emporte et tout reprend son air de calme et de solitude.

Est-ce un présage ? est-ce un souvenir ? Folies ! Tout cela n'est-ce pas l'événement de tous les jours, de presque toutes les heures ? Je rentre, il est déjà sept heures : Je m'habille et me voilà partie pour la messe à Etiolles.

Le chemin est beau. Je suis seule, mon livre à la main, faisant la route pour la première fois d'après d'assez vagues renseignements. Je marche à pas pressés, mais je rêve encore. Ce n'est plus l'avenir, c'est le passé. Ce rêve me ramène aux beaux jours pieux ; le paysage est beau, les oiseaux chantent et je marche vers l'Eglise. Tout est là. O ma vie, n'est-ce pas ton emblême !

J'entre dans la modeste église d'Etiolles. Une enfant de quatre ans, tout en blanc, couronnée de fleurs naturelles, se hâte pour arriver à temps pour la procession. La mère est une forte paysanne, plus émue de vanité que de tendresse. Je suis arrivée trop tôt, la messe n'a lieu que dans une demi-heure. Je m'agenouille et j'attends. Mon entrée a jeté une certaine émotion parmi les quelques fidèles qui occupent l'église. On ne me connaît pas. Qui suis-je ? D'où viens-je ? Voilà ce que demandent tous les yeux attachés sur moi. Mais bientôt la sainteté du lieu fait baisser les regards, les têtes s'inclinent je prie et j'oublie tout.

La messe commence, les chants du Saint jour que j'aime à suivre, à chanter aussi. Je mêle ma voix à la voix trop grave des chantres, mais je suis la seule... Je vois autour de moi des paysans et paysannes muets. Quoi ! leur voix ne sort pour rien, pas même au Gloria, pas même au Credo !

Le curé est jeune, sa voix est forte et sonore. Mais il chante et psalmodie si rapidement qu'il ne paraît pas songer à Dieu. Mais je ne songe pas à le condamner : je sais que pour beaucoup d'âmes, c'est encore honorer Dieu. Les gens du monde verraient là de l'indifférence et peu de respect. Je n'y sens que l'habitude qui lui rend la prière trop familière ; mais si chaque mot n'arrête pas sa pensée, si chaque sentiment qu'il exprime ne passe pas par son cœur, il en est un qui ne le quitte pas : c'est l'amour de Dieu ; car j'ai vu ses yeux attachés à la croix avec tendresse, j'ai vu son front s'incliner pieusement et sans affectation. Qu'importe qu'il ait compris toutes les paroles de l'hymne.

La messe avance. Les *Seigneurs* des environs arrivent peu à peu. Le curé commence une petite allocution sur la solennité du jour, sur l'Eucharistie, sur l'amour de Jésus. Ses paroles ne sont pas éloquentes, elles sont raisonnables et tendres : il me trouble. Mais, au milieu d'une phrase, je le vois rougir, trembler, pâlir. Il balbutie, il s'arrête, il recommence. Qu'y a-t-il ? Qui vient d'entrer dans cette enceinte ? Quatre personnes assez bien mises : deux femmes, deux hommes. La Compagnie vient tard, elle est parée. Bien sûr ce sont les maîtres du château que j'ai vu tout à l'heure. Adieu le recueillement, le prône, l'attention, l'amour. Le prêtre, lui-même, se trouble sur les marches de l'autel ; il oublie la sainteté de son ministère, de son action, de son Dieu, parce qu'un homme riche a mis le pied dans le sanctuaire. Je fus humiliée, honteuse, et je ne prêtai plus l'oreille aux paroles embar-

rassées du pauvre homme. Ce n'était plus pour moi qu'un homme et quel homme !

Enfin son supplice finit et le mien avec. La messe s'achève. Après m'être retrempée dans une profonde prière, je repars.

Je rentre et je trouve toute la maison levée; l'enfant, la mère m'attendaient pour le déjeuner. Les hommes revenaient de la pêche. En déjeunant on propose une partie de char à bancs. Il s'agissait d'aller à trois heures de là à Quincy-sous-Sénart...

# RAPPORT SUR LES INSPECTIONS FAITES DANS LE COURS DE L'ANNÉE 1848-1849

Monsieur le Préfet,

J'ai eu l'honneur de vous adresser, dans le cours de l'année scolaire 1848-1849, soixante-trois feuilles résumant cent vingt-cinq visites faites depuis le mois d'octobre 1848 dans les cinquante-trois maisons confiées à mon inspection...

Les feuilles que j'ai eu l'honneur de vous faire parvenir, Monsieur le Préfet, vous ayant rendu compte des détails statistiques et des observations particulières à chacun des établissements, le présent rapport mettra sous vos yeux l'ensemble de ce travail et les observations générales qui en sont le résultat.

Ce qui m'a d'abord frappée, c'est la dissemblance des maisons d'éducation dont presque chacune diffère des autres. Ces différences, qui ne devraient exister que dans le degré des études, se trouvent, en réalité, dans ces études elles-mêmes, dans les méthodes qui les dirigent et plus encore dans l'éducation donnée aux élèves.

Malgré des diversités si nombreuses et souvent si radicales, il est possible de ramener toutes les maisons à deux classes à peu près distinctes. J'observerai cette division dans le présent travail : elle me permettra d'y mettre plus d'ordre et de vérité.

Les dénominations d'*Institution* et de *Pension* sembleraient devoir convenir à ces deux classes de maisons. Je ne les désignerai cependant pas par ces termes, d'abord parce qu'ils n'indiquent que deux degrés et non deux genres

---

Cah XVII, p. 11.

distincts, ensuite parce qu'il arrive très fréquemment, dans la pratique, qu'un établissement autorisé comme *Institution* est, *de fait*, une *Pension* et réciproquement.

Je me servirai de cette division : *Etablissements de première classe, établissements de seconde classe*, désignant dans les premiers ceux qui reçoivent les jeunes filles appelées à occuper un rang assez élevé dans la société et dont les études sont plus étendues. Les établissements de seconde classe renferment des élèves appartenant à des familles moins aisées et consacrant un temps plus court au travail classique.

Nos inspections se sont occupées de l'Education et de l'Instruction reçues dans ces divers établissements par les jeunes filles.

## EDUCATION

Autant la première de ces branches de l'enseignement est supérieure en importance à la seconde, autant elle est plus difficile à inspecter. Dans des visites souvent fort longues, mais officielles, les enfants sont soumis à une contrainte dont il nous est souvent difficile de triompher. Elles s'observent et sont rarement elles-mêmes. Pour tout renseignement, il faut nous contenter de la tenue, du langage, d'un mouvement fugitif, de quelques réponses spontanées et, en quelque sorte, involontaires qui laissent échapper la vérité. De si faibles indices ne laissent pas, toutefois, que de trahir une partie du naturel et des habitudes reçues. Observés avec soin dans un classe un peu nombreuse, ils suffisent presque toujours à donner une idée à peu près exacte de la direction générale imprimée aux enfants.

*Pédagogie*. — Cette direction est le plus souvent vague et mal déterminée : la conscience et la méthode y président rarement (Je parle de la pratique : il n'arrive jamais, surtout dans les maisons de première classe, qu'une direc-

trice ignore les théories pédagogiques). La direction, laissée ainsi un peu au hasard, a presque toujours pour résultat l'imitation plus ou moins complète des sentiments, du caractère, des opinions, des goûts même de la directrice principale dont chaque élève devient bientôt une copie. Souvent cette imitation a l'affection pour cause; plus souvent, elle vient de l'instinct seul d'imiter, de l'ignorance et de l'habitude; rarement on y découvre le fruit d'une obéissance née de l'autorité juste et douce des supérieurs, de la soumission réfléchie et intelligente des enfants. Celles-ci sont des juges trop clairvoyants, des subordonnées trop portées à l'indépendance, pour qu'on obtienne d'elles cette soumission volontaire sans pratiquer soi-même avec rigueur les préceptes qu'on leur impose et sans les leur faire appliquer, sans affectation, mais constamment, aux mille petits faits qui intéressent leur vie.

Il n'est pas une directrice qui ne soit animée de la meilleure volonté, qui ne possède même une partie des vertus et plusieurs des qualités qu'il faut posséder pour acquérir sur l'esprit des élèves l'empire nécessaire. Mais le plus grand nombre des causes d'influence devient inutile quand on veut agir sans elles et surtout quand on excite incessamment des passions qui leur sont opposées. Quels principes peut-on sérieusement invoquer devant des enfants dont on a faussé le jugement en lui donnant dans la pratique d'autres raisons de faire le bien que le bien lui-même ?

Il faut le dire, dans l'éducation, telle qu'elle est généralement donnée, l'égoïsme et la vanité sont les principes d'action presque exclusivement développés dans les enfants. Deux funestes stimulants, la louange et la raillerie, sont constamment appelés pour éveiller leur émulation et gonflent trop souvent leurs jeunes cœurs d'un orgueil tour à tour follement enivré et douloureusement blessé. Les directrices se préoccupent d'autant moins de

ces émotions que l'objet leur en semble peu important. Ce n'est point l'objet cependant qu'on doit considérer, mais la passion qu'on éveille. Bientôt les âmes qu'on a émues pour quelques bons points vont se trouver en face du monde dans des rivalités sérieuses. Que deviendront alors ces germes d'envie, de personnalité, d'orgueil ?

Je ne parle point ainsi pour blâmer les récompenses accordées aux enfants. Quelques-unes sont bonnes et nécessaires. Je veux dire seulement qu'il y a des manières bien différentes de les distribuer, d'inspirer aux enfants le désir de les obtenir, et qu'il ne faut pas amener de grands maux sous prétexte d'acquérir un petit bien. Il vaudrait mille fois mieux pour une jeune fille qu'elle ne connût jamais l'émulation que d'apprendre avec elle des émotions qui ternissent son âme et lui ôtent sa valeur véritable. Perdre quelque chose de sa modestie et de sa simplicité, c'est, pour une jeune fille, acheter à trop haut prix les petits succès de la classe.

Quelques directrices sont heureusement là pour prouver que les enfants peuvent comprendre la satisfaction d'un devoir accompli et savent travailler sans l'excitation de la honte ou de l'amour propre. On ne saurait trop répéter combien de pareils exemples seraient bons à suivre, combien de résultats déplorables seraient évités par une direction sérieusement et logiquement morale.

*L'Enseignement religieux* est la base d'une semblable direction. Il n'est point d'institutrice à qui on ait à le rappeler. Toutes le sentent et le reconnaissent aussi bien que nous ; mais chacune pratique différemment la même conviction.

Dans la plupart des maisons que j'ai appelées de première classe, on s'occupe avec zèle, dans les classes inférieures, c'est-à-dire jusqu'à l'époque de la première communion, d'une partie de cet enseignement. Je veux parler de l'instruction religieuse qui est alors donnée aux enfants

d'une manière assez complète. L'année de la première communion écoulée, les élèves reprennent le travail des classes et ne s'occupent plus d'études religieuses. C'est alors qu'elles commenceraient à les comprendre et qu'elles en ont vraiment besoin. Pour ces jeunes filles l'histoire sacrée, les doctrines de la foi, la morale évangélique ne sont plus que des souvenirs. Heureuses celles chez qui les enseignements des premières années ont laissé de profondes impressions !

Mais l'enseignement religieux renferme une partie non moins importante que la connaissance et la pratique du culte : c'est l'application de sa morale à tous les actes de la vie. Nous répéterons ici ce que nous avons dit à l'article précédent ; nous regretterons que le sentiment du devoir et de la vraie piété soient si rarement éveillés dans le cœur des jeunes filles. Nous blâmerons surtout la haute idée qu'on leur inspire d'elles-mêmes et de l'infaillibilité de leur jugement, idée si opposée à la modestie chrétienne qu'elle fait perdre aux enfants tout respect pour les supérieurs et jusqu'au fondement de la foi religieuse.

Si la modestie, si la foi s'effacent ainsi de ces cœurs impressionnables, la charité n'y demeure pas longtemps. En vue du présent et surtout en vue de l'avenir, c'est un spectacle affligeant que celui de jeunes filles rendues égoïstes et vaines par l'influence de celles qui répondent au monde et à Dieu de ce présent et de cet avenir. Aussi n'avons-nous pas cru devoir passer sur cette question aujourd'hui et nous réservons-nous encore de l'étudier plus profondément et de la développer dans le prochain rapport.

Hâtons-nous de dire que quelques établissements donnent l'exemple parfait d'une direction saine et vivifiante. C'est en les visitant que nous avons fortifié en nous la conviction de ce principe qu'il n'est point d'âge si tendre et d'esprit si léger chez lesquels on ne puisse faire naître

l'amour de bien faire et qu'on ne puisse soumettre, sans grands efforts, aux lois de la conscience.

Dans la plus grande partie des maisons que j'ai appelées de seconde classe l'instruction dogmatique est assez faible, mais la direction générale est plus religieuse. Le plus souvent, c'est la directrice elle-même qui fait l'instruction avant ou après le catéchisme de la paroisse; c'est elle qui corrige les *diligences*, suit les enfants à l'église pendant le catéchisme. Dans plusieurs de ces maisons (j'ai la satisfaction d'en pouvoir citer un assez grand nombre), je vois les *extraits* des enfants écrits avec soin et réunis avec ordre, ce qui est une preuve irrécusable de l'importance qu'on y attache. Dans ces maisons, l'ordre et la *forme* sont généralement négligés. Certainement, ce n'est là ni de la théologie, ni de la littérature; les enfants n'y font preuve ni d'érudition, ni d'expérience d'écrivain, mais le ton général de conviction, la forme modeste, l'émotion douce, témoignent du calme de la foi, de la chaleur du sentiment, et, j'ose l'espérer, de la certitude d'une longue persévérance.

Ce qui vaut mieux encore que des devoirs écrits, je vois des actes de charité naïve et spontanée. Pour citer un petit exemple entre mille, je dirai que les Mairies ayant envoyé dans quelques-uns de ces établissements des enfants pauvres dont l'Etat paie la pension, ces jeunes filles, arrivées à dix, douze et même quatorze ans, ignoraient souvent la première prière du chrétien et les plus simples instructions de la foi. Ce n'était pas la directrice, c'étaient les élèves qui, d'elles-mêmes et dans une touchante émulation, donnaient aux nouvelles venues les notions qui leur étaient inconnues et j'ai été heureuse d'entendre ces enfants, bien peu de jours après leur arrivée, mêler leurs voix à celles de leurs compagnes dans les prières communes.

Enseigner une prière et quelques questions de caté-

chisme semble un acte bien facile et trop naturel pour être remarqué; mais il est l'expression de sentiments profonds malheureusement très rares et trahit tout un ordre d'excellentes choses.

En résumant nos observations sur l'enseignement religieux, nous louerons généralement le zèle des directrices pour l'instruction des petites classes et nous remarquerons en particulier celui de plusieurs d'entre elles pour cette instruction sagement continuée pendant toute la durée du séjour des élèves dans l'Institution. Nous regrettons en même temps que l'application de cet enseignement à l'éducation soit incomplète et peu générale.

*Sous-maîtresses.* — Le plus grand travail de l'éducation est, sans contredit, confié aux sous-maîtresses. Il n'y a pas d'influence plus puissante et plus continue que celle de ces jeunes filles, dont les rapports avec les élèves sont constants, dont les actions, les paroles, les pensées même sont vues ou devinées, comprises et commentées par toute une classe. L'éducation ne fait aucun progrès dans une maison, n'amène aucun bon résultat, *quel que soit le zèle des directrices,* quand les sous-maîtresses ne sont pas ce qu'elles doivent être.

Elles doivent être parfaites, car la tâche qu'elles entreprennent demande toutes les vertus chrétiennes et presque toutes les qualités mondaines, sans parler de l'instruction qu'on exige d'elles et qui n'est que la condition très secondaire de leur valeur. Combien ne faut-il pas que ces jeunes personnes aient acquis d'expérience et de raison, de dévouement et de sang-froid pour être à toute heure prudentes, sérieuses, douces, fermes, inaltérables dans leur honneur, inébranlables dans leur volonté ?

Vouloir bien faire suffit déjà dans maintes circonstances de la vie; ce n'est point assez pour une sous-maîtresse qui doit encore savoir bien faire.

N'est-ce pas exiger un miracle que demander une per-

fection si rare, je dirai presque si introuvable dans le monde, et la demander à une jeune fille à peine entrée dans la jeunesse ? D'un autre côté, confier ce qu'il y a de plus sacré, l'enseignement de jeunes âmes à des maîtresses incapables, n'est-ce pas s'exposer aux plus grands dangers ?

Ces dangers nous les touchons de trop près pour ne pas en être par dessus tout et constamment préoccupée. Ils sont aussi graves que nombreux. On dit et on répète avec satisfaction que, depuis quelques années, l'Instruction a fait des progrès remarquables, mais il ne serait pas vrai de dire la même chose de l'Education. On se préoccupe moins des résultats de celle-ci que de ceux de celle-là parce qu'ils frappent moins vite. En effet, le monde sera bon juge entre deux femmes dont l'une est instruite et l'autre ignorante. Il place bien vite la première, qui sait briller, avant la seconde que la conscience de son peu de savoir maintient dans une grande timidité. Mais si deux femmes sont inégalement bien élevées (je parle de l'éducation de l'âme et non de celle des manières), le monde est plus lent à juger. Les formes sont à peu près les mêmes : toutes deux seront polies et douces parce qu'il est naturel aux femmes d'être douces et polies ; mais qui saura que la première est bonne, sincère, dévouée, pieuse, que la seconde est vaine, légère, égoïste ? Ce sera la famille, mais ce ne sera pas le monde.

Ceci est une raison nouvelle pour apporter de grands soins à préparer des résultats si importants, si difficiles à constater à première vue. Ceci est une raison nouvelle pour purifier la source des influences latentes et invincibles dont toute la vie d'un enfant doit se repentir. J'insisterai donc sur la nécessité absolue d'amener quelques améliorations dans ce qui existe. Les sous-maîtresses étant les principales dispensatrices de l'éducation, il faut s'occuper d'abord de les rendre dignes de leur mission.

Je reviendrai sur l'importance de la création d'une Ecole Normale. On en a parlé jusqu'à présent comme d'une fondation destinée à faire des *femmes professeurs*, à rendre plus sérieuses et plus profondes des études qu'elles ne font encore qu'effleurer; mais ce n'est pas au nom de l'Instruction que nous demanderons cette école. Le progrès des connaissances n'est que le moindre des bienfaits que nous attendons d'elle. Ce qui nous manque, ce n'est pas des maîtresses instruites, mais des maîtresses bien élevées. S'il faut que leur instruction réponde à leur tâche, combien ne faut-il pas davantage qu'elles comprennent ce qu'il y a de sacré dans cette tâche, qu'elles sachent la respecter, l'honorer dans leurs élèves et dans elles-mêmes, et l'accomplir avec une pieuse loyauté.

La création de l'Ecole Normale sera sans doute remise à un autre temps, mais nous ne devons pas moins en rappeler l'urgence chaque fois que l'occasion se présente. Faut-il d'ailleurs renoncer à toute action présente ? J'espère que non. Il y a des mesures très simples qui peuvent déjà donner quelques garanties d'amélioration. Parmi celles-là, j'en citerai une qui me paraît applicable.

Dans l'état actuel de nos maisons, il est assez ordinaire de voir une sous-maîtresse changer deux fois de pension pendant une seule année et la généralité ne passe pas plus d'un an dans une même maison. Je ne parle point ici des très rares exceptions qui comptent trois ou quatre années de professorat dans un établissement. Ces mutations se font souvent avec une légèreté affligeante. Souvent elles sont forcées par la juste sévérité des directrices. Quelle qu'en soit la cause, il est inutile d'en énumérer les inconvénients, de dire tout ce que la discipline, l'ordre, l'instruction, la moralité d'un établissement perdent à ces changements répétés et combien ils ajoutent de difficultés à la surveillance des inspections.

Les rendre moins fréquents serait amener déjà une notable amélioration.

Il y a des maisons (en très petit nombre) où la direction fait signer à la maîtresse qu'elle reçoit l'engagement de demeurer avec elle au moins deux ans. Cette garantie de persévérance ne peut être exigée partout. On la remplacerait en partie par une mesure qui, sans forcer la liberté, la soumettrait à une puissante influence morale.

Il suffirait d'exiger des sous-maîtresses, avant de quitter la maison où elles professent, une demande personnelle auprès d'une autorité quelconque, mais toujours la même. L'obligation d'une déclaration faite à une personne dont elles seraient parfaitement connues, aurait quelque chose d'imposant qui obligerait à une réflexion préalable. Admettons que cette personne soit une Inspectrice (chacune des dames déléguées recevant ces déclarations pour les arrondissements qu'elle inspecte, ou toutes à tour de rôle pour tous les arrondissements). Une maîtresse hésiterait à venir se présenter plusieurs fois pour la même déclaration. Se présentât-elle souvent, elle serait bientôt connue et le danger de voir une personne incapable de tenir une classe serait facile à éviter. Chaque Inspectrice pouvant communiquer ses notes à ses collègues, les substitutions de nom, les changements de prénoms ne seraient plus possibles et la même personne ne pourrait plus, grâce à ces fraudes, passer successivement dans plusieurs arrondissements. Cette mesure, d'ailleurs toute paternelle de la part de l'Administration, puisqu'elle rendrait le placement des personnes dignes et capables beaucoup plus facile, serait un lien de plus entre les Inspectrices et leurs jeunes subordonnées. La visite obligatoire de celles-ci deviendrait pour nous une occasion naturelle de savoir leurs antécédents, leur capacité, je dirai presque leur caractère, car on connaît souvent mieux une personne après un quart d'heure de con-

versation qu'après les heures officielles de l'Inspection.

Ce n'est pas tout encore. Ces jeunes filles sont généralement plus ignorantes de leurs devoirs qu'elles n'en sont ennemies; elles les pratiquent mal parce qu'elles les croient impraticables et ne les croient tels que parce qu'on ne les leur a jamais montrés faciles. Quelques paroles de conseil et d'encouragement les éclairent et les fortifient. Nous avons vu plus d'une fois une pauvre enfant, venue à nous pleine du dégoût de la tâche, la reprendre avec courage, quelquefois avec succès, étonnée elle-même de se trouver des forces et des lumières qu'elle ne s'était jamais connues parce qu'elle ne les avait jamais cherchées.

## INSTRUCTION

J'aborde ici la portion la plus aisée de mon travail et la plus agréable. La manière dont l'instruction est donnée aux jeunes personnes mérite généralement des éloges.

*Pédagogie.* — Les résultats de l'enseignement n'étant jamais indépendants de la manière d'enseigner, la Pédagogie scolaire doit être l'objet d'une attention sérieuse. Nous reconnaissons qu'elle a fait des progrès remarquables depuis plusieurs années et nous nous plaisons à donner pour cause à ces améliorations les examens de l'Hôtel de Ville. Ils ont élevé de beaucoup le niveau de nos études. En *apprenant à apprendre,* nos jeunes maîtresses ont appris à enseigner.

Dans les maisons de premier ordre, les Institutions de fait, un esprit de méthode généralement bon préside à l'enseignement de la plupart des facultés. Dans les maisons de second ordre, il faut avouer que la part du hasard est un peu plus grande, que les maîtresses y font preuve de zèle et de bonne volonté plutôt encore que de clairvoyance et de savoir-faire. Pourtant quelques facultés,

la grammaire et l'arithmétique, par exemple, y sont démontrées, le plus souvent, d'une manière assez remarquable. Mais dans les unes et les autres de ces maisons, Institutions et Pensions, l'enseignement des petites classes est presque toujours mauvais, les instructions y sont incomplètes et surtout très vagues.

Cependant, s'il est inutile que de très jeunes enfants sachent beaucoup de choses, il importe essentiellement qu'elles apprennent bien ce qu'on leur enseigne, afin que leur jugement qui s'éveille se forme par des impressions nettes, précises, salutairement graduées.

Malheureusement, c'est le contraire qui arrive trop souvent. On attache peu d'importance aux petites classes. La direction en est remise à de jeunes maîtresses ignorantes et inhabiles, le plus souvent humiliées de n'avoir que de *petites élèves*. Ce qu'il y a de plus difficile, je dirai aussi de plus important dans la tâche d'une institutrice paraît ne réclamer qu'une petite expérience et de médiocres talents.

Ce qui m'a toujours surprise, c'est de voir les petites filles, après de si fâcheux commencements, passer sans trop de peine dans les classes supérieures et suivre assez facilement une direction différente. J'admire souvent ce qu'il leur faut de logique naturelle pour redresser toutes seules leur mauvaise habitude de travail, quelle force elles dépensent à refaire leur manière de raisonner. Il est vrai qu'elles sont plus redevables de ce changement à la légèreté de leur âge et à leur peu de mémoire qu'à aucun travail intérieur.

Cela ne doit pas faire attacher moins d'importance aux premières habitudes données à leur esprit, mais faire comprendre, au contraire, combien le travail des élèves deviendrait plus facile et plus profitable s'il était graduellement progressif et logiquement enchaîné. J'ai pu me faire une idée des bons résultats qu'il peut avoir

dans de pareilles conditions, en inspectant quelques maisons dont les directrices, éclairées par la méthode et l'expérience, accordent aux premiers enseignements tous les soins qu'ils réclament.

*Lecture*. — Les enfants apprennent à lire par des méthodes souvent simples et généralement ingénieuses. Quand elles savent, malgré les travaux de la classe, la maîtresse leur fait lire tous les jours quelques pages à haute voix. Il y a peu d'établissements où cette lecture ne se fasse dans toutes les classes par les élèves de tous les âges.

Il est fâcheux qu'une mesure bonne et louable devienne si complètement inutile, je dirai même si nuisible par la manière dont elle est suivie. L'élève lit à demi-voix, sans presque respirer, sans être reprise, et une fois délivrée de l'obligation journalière, retourne sans autre profit à ses devoirs qu'elle regrette d'avoir interrompus pour un pareil ennui. Aussi, à part de très rares exceptions, toutes les jeunes filles lisent mal, non seulement sans expression et sans grâce, mais encore sans correction. Les plus intelligentes et les plus intruites, celles mêmes dont les réponses viennent de vous surprendre par leur justesse dans un examen, ne savent pas lire leurs propres devoirs d'une façon à peu près satisfaisante. La cause de cette imperfection est aisée à deviner : les sous-maîtresses, ne sachant pas lire elles-mêmes, ne peuvent bien enseigner. Les défauts de prononciation de leurs élèves ne les frappent souvent même pas. Elles ont acquis, par l'habitude, la faculté de les comprendre, et pourvu qu'elles puissent les suivre à peu près, elles n'en demandent pas davantage.

Dans quelques maisons, un professeur particulier vient donner, chaque semaine, aux plus grandes élèves, une leçon de lecture perfectionnée ; mais cela ne se fait que dans un très petit nombre d'établissements, et, d'ailleurs, une leçon par semaine, lorsque les mauvaises habitudes

de diction et de prononciation sont déjà prises et entretenues, produit peu de résultats.

C'est aux examens de l'Hôtel de Ville à amener l'amélioration que nous demandons. C'est en exigeant de nos maîtresses qu'elles lisent au moins correctement qu'on obtiendra une réforme des plus urgentes.

*Ecriture.* — L'écriture est toujours en progrès. Elle acquiert plus de grâce, d'ordre et de netteté. Les difficultés qui entouraient les commencements sont aplanies par des exercices faciles et généralement adoptés.

Ce qui concourt puissamment à donner aux élèves une jolie écriture courante, c'est le soin qu'on apporte généralement à exiger d'elles que les devoirs soient faits avec ordre et qu'elles écrivent bien, avant et après la leçon d'écriture.

*Grammaire.* — Cet enseignement est un de ceux qui méritent le plus d'éloges. Presque partout, il est donné avec méthode, reçu avec plaisir, suivi avec succès. Dans beaucoup de maisons, l'analyse logique simplement exposée est pratiquée avant ou au moins avec l'analyse grammaticale et lui prête tout son concours. Les difficultés d'orthographe relative deviennent, en quelque sorte, un jeu pour les élèves qui se rendent aisément compte des apparentes bizarreries de notre langue. Dans beaucoup d'établissements, cet enseignement est donné sans le secours des livres, au moins pendant les premières années. Il fait l'objet de leçons orales que les jeunes sous-maîtresses savent rendre intéressantes. Il est rare que ces leçons soient faites par des professeurs.

Mai si quelque chose doit surprendre après de pareils résultats, c'est l'extrême incorrection du langage et du style des pensionnaires. Leurs réponses dans les examens, lors même qu'elles sont averties et *font de leur mieux*, sont à peine françaises. On voit aisément qu'elles ne par-

lent si mal que par habitude et non par timidité. La pratique ne tient aucun compte des leçons de la théorie.

Même incorrection dans les devoirs écrits. Des compositions souvent charmantes de pensées sont gâtées par les fautes les plus grossières contre la langue, par des phrases ambiguës, inintelligibles à force d'être peu grammaticales.

Il y a deux causes à cela. La première et la plus influente est le peu de correction du langage des sous-maîtresses. Celles-ci savent quelquefois à peine reprendre leurs élèves ou du moins tolèrent dans les conversations ordinaires les plus mauvaises tournures de phrases. On pense qu'il est peu important de bien parler en classe pourvu qu'on sache bien analyser et qu'on écrive sans faute d'orthographe.

On ne saurait cependant trop insister sur la nécessité d'amener les bonnes habitudes de langage dans nos institutions : il est évident que la langue française perd tous les jours de sa force et de sa pureté : c'est aux générations nouvelles à les lui rendre. L'an passé, j'ai déjà eu l'occasion de faire, dans un rapport, la même observation à propos de la prononciation qui est généralement très défectueuse. Plusieurs influences concourent à amener de fâcheuses incorrections dans notre langage.

La seconde cause du mauvais français qui a cours parmi les pensionnaires, c'est le peu d'ouvrages bien écrits qu'elles ont entre les mains. Dans tous les établissements, on fait apprendre des vers aux jeunes filles et on a raison; mais ne serait-il pas bon aussi qu'elles apprissent de la prose ? de cette prose nette, concise, colorée, qui se modèle si bien sur la pensée qu'elle n'en semble que le vêtement nécessaire. Une pareille étude donnerait aux enfants, sans même qu'elles s'en doutassent, le goût d'un style simple et correct qu'elles imiteraient naturellement.

Les examens de l'Hôtel de Ville peuvent encore, par une juste sévérité pour les narrations qui y sont présentées, éclairer les jeunes maîtresses sur la nécessité d'écrire *en français*.

Comme observation secondaire, nous remarquerons que la ponctuation est toujours peu enseignée, très mal sue, à peine employée dans la plupart des institutions.

*Arithmétique*. — Cette faculté est toujours en progrès. Les résultats sont partout satisfaisants et souvent très remarquables. Les applications des principes à des problèmes de commerce ou de ménage initient de bonne heure les jeunes filles au calcul pratique. Dans plusieurs maisons, on fait une classe spéciale de tenue des livres. Les maîtresses donnent souvent cet enseignement sans le concours de professeurs du dehors.

*Histoire*. — L'histoire est généralement confiée aux professeurs et diversement enseignée. Dans les maisons de premier ordre, on attache à cette faculté l'importance qui lui est due. L'histoire de plusieurs peuples est apprise tour à tour, avec suite, quelquefois même avec détails. La chronologie, les synchronismes préparent et aident le travail sur les faits. En sortant des classes supérieures, les jeunes filles peuvent emporter une idée à peu près complète du gros de l'ensemble, du squelette de l'histoire générale et une idée des époques les plus importantes. Tout cela est bien superficiel encore, vu la quantité de faits à retenir, le peu de temps accordé à l'étude et surtout la manière dont elle est comprise. Dans ces établissements on ne rencontre jamais, ou presque jamais, un enseignement sérieux tiré d'un pareil travail. Ce n'est pas que bien souvent les jeunes élèves n'expriment dans leurs examens des jugements souvent très profonds sur les personnages ou les époques remarquables. Mais ces jugements, appris par cœur, n'ont servi qu'à les dispenser de penser, à les habituer à répéter des mots sans les

comprendre, et à donner comme venant d'elles les opinions des autres. S'il arrive qu'on les arrête à la fin d'une phrase pour leur en demander l'explication, l'historien disparaît pour faire place à l'enfant qui n'a plus que son inexpérience, ses hésitations, son irréflexion. Il vaudrait certainement souvent beaucoup mieux qu'elle eût tiré d'elle-même une conséquence puérile et à sa portée, mais juste, que de répéter des hautes dissertations dont le sens lui échappe.

Je ne parle pas seulement ici des plus petites filles, mais encore et surtout des classes supérieures, où l'on est souvent frappé de la profondeur des appréciations formulées par de jeunes élèves qu'on sait insouciantes et désintéressées de ce qu'elles disent. Ne vaudrait-il pas mieux leur enseigner à chercher les conséquences et les causes qu'elles peuvent reconnaître, quitte à leur faire apprendre moins de dates et de mots.

Il serait injuste de faire aux professeurs, hommes de mérite et de conscience, un reproche de cet état de choses. Il faut s'étonner plutôt qu'ils sachent obtenir tant de choses. Peut-on attendre des résultats beaucoup plus sérieux d'une leçon d'une heure donnée une fois par semaine à vingt ou trente élèves qu'il faut interroger tour à tour ?

Dans les maisons d'un ordre inférieur, l'histoire est tout à fait négligée. Quelques dates détachées, quelques faits sans suite, sans liaison, auxquels les enfants attachent peu d'intérêt, voilà ce qui compose l'enseignement de l'histoire de France, la seule qui soit ébauchée avec l'histoire Sainte. Là, les enfants peuvent savoir les noms de Louis IX et de François I$^{er}$, mais elles chercheront pendant quelques minutes quel est celui des deux qui a précédé l'autre.

Disons mieux : dans ces établissements on n'apprend pas l'histoire.

Reste un troisième ordre de maisons où cette faculté n'est point, comme dans le premier, enseignée exclusivement par des professeurs, ni, comme dans le second, abandonnée au hasard. De jeunes maîtresses s'y font un devoir de suivre la leçon du professeur, de la développer, de la commenter après son départ, d'exciter l'attention. l'intérêt, la réflexion des élèves, de les faire assister avec intelligence aux temps qu'elles étudient.

Dans les examens d'inspection, il est aisé de reconnaître les jeunes filles ainsi dirigées. La première gêne disparue, il est facile de voir, à la vivacité de l'accent, le plaisir qui est goûté à l'étude. On prend parti, on s'émeut, non point par effort d'imagination, mais par sentiment vrai, par conviction, par justice.

L'histoire apprise ainsi est une leçon de morale, et celles qui la font aimer de cette façon s'occupent plus d'éducation que de science. A quoi sert, en effet, cet enseignement donné à des jeunes filles, s'il ne cherche pas ce but, s'il ne sait pas l'atteindre. Nous ne regrettons qu'une chose, c'est que le nombre de pareilles maisons soit restreint, c'est que l'instruction et le zèle des sous-maîtresses ne rendent pas une telle méthode possible partout.

*Géographie.* — La géographie offre moins de nuances dans la manière dont elle est enseignée. Pour la moitié des établissements, cette étude est un jeu, un succès constant. Des notions nettes sur la forme et les mouvements de la terre préparent les élèves à la géographie physique et politique. Dès les petites classes, elles savent tracer rapidement des cartes sur le tableau noir. Les divisions naturelles, les bassins des fleuves, sont dessinés avec justesse et précision par des enfants de huit et dix ans. Dans les établissements dont je viens de parler, l'enseignement de la géographie est confié à des professeurs habiles. Dans l'autre moitié des maisons, il est donné par des sous-maîtresses, et généralement, il faut le dire, très

incomplètement donné. La géographie physique, les premières notions générales, les plus simples définitions y sont ignorées, alors même que les élèves connaissent un peu les divisions politiques. On aurait peine à imaginer le niveau auquel sont demeurées quelques maisons en fait de géographie.

La seule raison qu'on en puisse donner, c'est que cette faculté n'est point exigée dans l'examen de nos sous-maîtresses. Elles ne peuvent enseigner ce qu'elles n'ont point appris.

*Sciences naturelles*. — La physique et la botanique sont les branches les plus généralement enseignées parmi les sciences naturelles. J'avouerai qu'ayant, cette année, donné tout mon soin et presque tout mon temps à d'autres parties de l'instruction, je n'ai point pu acquérir d'opinion précise sur la manière dont ces sciences sont étudiées. Le peu que j'ai vu à cet égard m'a paru très incomplet, très superficiel et pourtant appris avec plaisir, car la curiosité des enfants est naturellement portée vers l'explication des phénomènes de la vie physique.

Je le répète, j'ai trop peu examiné la méthode par laquelle cette curiosité est satisfaite pour oser encore exprimer un jugement sur elle.

*Littérature*. — Ce qui porte ce nom dans les classes des jeunes filles est trop élémentaire pour le mériter. Quelques préceptes de rhétorique, quelques définitions de genre, quelques jugements appris par cœur sur les principaux points, voilà ce qui compose le cours de littérature. Quelques professeurs, en très petit nombre, y ajoutent l'étude de l'art poétique de Boileau, la lecture de quelques tragédies, de quelques odes et des fables de La Fontaine. Partout, d'ailleurs, il m'a paru dirigé avec la prudence qui convient et que force la brièveté des matières.

C'est souvent pendant la leçon de littérature qu'a lieu la correction des devoirs de style. Les élèves les lisent

tout haut et reçoivent, de vive voix, les conseils de la maîtresse ou du professeur. J'ai parlé, à l'article « Grammaire », de l'incorrection générale du style. C'est ici le moment de rendre justice à quelques établissements où il se fait remarquer par sa grâce et même son élégance; l'exception n'infirme pas la règle.

Le choix des sujets donnés mérite une attention particulière. Généralement ces sujets sont appropriés à l'âge et à l'intelligence des enfants et s'éloignent de cette prétention qui les gâtait il y a quelques années; quelquefois, il faut le dire, ils sont tout à fait au-dessus de leur portée et ne servent qu'à exciter en elles cet enthousiasme à froid qui leur fait chercher dans l'imagination et l'enflure ce que le sentiment ou l'observation ne peuvent encore leur donner.

Autre chose encore. Pour la plume d'une jeune fille comme pour son imagination, il y a des choses qui doivent être sacrées. Les toucher, c'est apprendre à jouer avec elles, c'est cesser de les respecter. Je n'ai pas entendu sans douleur les devoirs d'une classe qui avaient pour sujet : les deuils de famille. N'est-ce pas une profanation que d'en faire le thême d'une composition en style !

De pareils sujets se retrouvent rarement, mais combien d'autres qu'il vaudrait mieux ne jamais donner comme exercice à une pensée qui doit rester simple, naïve et sincère.

*Langues et arts d'agrément.* — Depuis dix-huit mois, les arts d'agrément et les langues étrangères comptent beaucoup moins d'élèves que précédemment. Dans les circonstances souvent difficiles où se sont trouvées les fortunes, il a été naturel de sacrifier d'abord les enseignements de luxe.

La langue anglaise a toujours la prééminence sur toutes les autres; elle est même presque partout exclusivement enseignée.

La musique est plus cultivée que le dessin, et le piano que tout autre instrument. L'étude qu'on en fait n'offre pas partout des résultats également brillants, mais partout, elle prend un temps considérable aux élèves, qui y consacrent deux et même trois heures chaque jour.

Il faut signaler les progrès remarquables qu'a faits cet enseignement, autrefois donné dans les maisons d'éducation d'une manière peu satisfaisante.

*Ouvrages à l'aiguille.* — En faisant des travaux à l'aiguille l'objet d'un examen spécial pour les sous-maîtresses, l'administration vient de prouver l'importance sérieuse qu'elle attache à cet enseignement. C'est là, en effet, une question qui touche à l'éducation autant qu'à l'utilité matérielle. Disons que, dans beaucoup de maisons, on commence à y consacrer quelques soins, que les ouvrages d'agrément, tels que crochets, broderies, tapisseries, commencent à céder une place à la couture et que des résultats très satisfaisants sont obtenus.

*Résumé de l'Enseignement.* — Plusieurs causes fâcheuses, l'épidémie entre autres, ont amené dans les études de cette année des perturbations qui, sans pouvoir être comparées à celles de l'an dernier, n'en ont pas moins rendu les examens d'août inférieurs à ce qu'ils sont en temps ordinaire.

Il y a lieu ici à louer le zèle des directrices et la persévérance avec laquelle elles ont accompli une tâche devenue parfois difficile. Maintenir les études à leur niveau, soutenir incessamment l'activité des sous-maîtresses et des élèves, au milieu des dérangements qui eussent démoralisé leur courage, c'était faire preuve d'une force morale plus précieuse qu'on ne peut dire.

Aussi n'est-il pas téméraire d'assurer que malgré les circonstances malheureuses qui ont arrêté un moment les progrès de l'enseignement, il sera facile de réparer les pertes et qu'elles se réparent déjà.

*Etat sanitaire.* — Je ne terminerai pas sans consacrer quelques lignes à rappeler ce que l'état sanitaire de nos maisons doit cette année aux soins incessants qu'y ont consacré les directrices. Pendant toute la durée de l'épidémie, les précautions les plus minutieuses ont été prises, le travail diminué, les aliments variés, les récréations données à des heures du jour où la chaleur n'était point à craindre. Dans plusieurs établissements, les maîtresses ont exigé que leurs élèves ne sortissent pas, ou qu'étant sorties elles ne rentrâssent pas, le changement d'air, d'habitudes pouvant devenir fatal, surtout le rapport des nouvelles alarmantes pouvant agir puissamment sur l'imagination des enfants.

Grâce à tant de sollicitude, l'influence du mal ne s'est fait sentir que très légèrement dans nos maisons et, combattue avec promptitude quand elle s'est montrée, elle n'a pas tardé à céder.

Voici, Monsieur le Préfet, l'ensemble des observations qu'il m'a été possible de faire dans les inspections de cette année. En achevant ce rapport, je regrette qu'il soit aussi incomplet. Admise depuis quatorze mois seulement à l'honneur d'une pareille tâche, je n'ai pu encore en approfondir tous les détails, acquérir sur chacune de ses parties une opinion positive. Je n'ai pu exprimer dans ce travail que les jugements dont je me crois sûre, au moins dans les faibles limites du peu que je suis.

Recevez, Monsieur le Préfet, l'expression de mon profond respect et de ma haute considération.

H. D. V.

*Dame déléguée pour l'inspection des Institutions de demoiselles.*

# TABLE DES MATIÈRES

INTRODUCTION ..... I à XXVIII

## POESIES

POÉSIES DATÉES ..... 3

La vie d'une fleur ..... 3
La mort du papillon ..... 4
Dernière heure de l'année ..... 6
Adieu à l'enfance ..... 7
Fleur séchée ..... 8
A Bathilde ..... 9
A une amie ..... 10
Anniversaire ..... 10
Vivre, aimer ! ..... 11
La princesse Marie ..... 12
Vœu ..... 15
Faut-il aimer ? ..... 16
Au petit Louis ..... 18
Le baptême du Comte de Paris ..... 19
Passage des Alpes ..... 21
A Victor Hugo ..... 22
A Louise Cromback ..... 23
A Monsieur Sainte-Beuve ..... 25
Aspiration ..... 27
Départ ..... 29

Vingt ans ..... 31
A Monsieur Sainte-Beuve ..... 34
Beauté ..... 35
Credo ..... 36
Oh ! malheur ..... 39
L'Etoile du soir ..... 40
La montagne ..... 42
Deux novembre ..... 45
La plus belle heure ..... 47
Orage ..... 48
A Bathilde ..... 51
Automne ..... 53
La voix ..... 56
Dernière parole ..... 58
Sonnet à Maria ..... 59
Réveil ..... 60
D'un homme aujourd'hui ..... 61
La Symphonie ..... 63
Monsieur Ballanche ..... 66
Hymne ..... 68
Moriture ..... 69
Automne ..... 71
Retour à la montagne ..... 72
Les Sommets ..... 74
Un prélude de Chopin ..... 76
Jamais, oh jamais donc ..... 78
Vingt-sept février ..... 79
Au critique ..... 81
Départ sans retour ..... 83
A Jacques ..... 85

Réponse à Monsieur Coignet ..... 87
Mère ..... 88
La gazelle ..... 89

POÉSIES NON DATÉES ..... 91
Quand du printemps... ..... 91
La Fatalité ..... 92
A Monsieur Coignet ..... 101
Envoi de Joceleyn à Bathilde ..... 103
Marie ..... 103
Réponse ..... 104
La femme en Orient ..... 105
Puisque Dieu l'a permis... ..... 110
A ma compagne d'étude ..... 113
Le soir ..... 114
Acrostiche ..... 115

POÉSIES INACHEVÉES ..... 117

## PROSE

Les dernières vacances d'un étudiant ..... 131
L'édition princeps ..... 157
Notes diverses ..... 165
Messe à Etiolles ..... 171
Rapport au Préfet ..... 175

ACHEVÉ D'IMPRIMER
LE 20 MAI 1932
SUR LES PRESSES DE
L'IMPRIMERIE DE COMPIÈGNE
(OISE)

INTRODUCTION
POESIES
POESIES DATEES
La vie d'une fleur
La mort du papillon
Dernière heure de l'année
Adieu à l'enfance
Fleur séchée
A Bathilde
A une amie
Anniversaire
Vivre, aimer!
La princesse Marie
Voeu
Faut-il aimer?
Au petit Louis
Le baptême du Comte de Paris
Passage des Alpes
A Victor Hugo
A Louise Cromback
A Monsieur Sainte-Beuve
Aspiration
Départ
Vingt ans
A Monsieur Sainte-Beuve
Beauté
Credo
Oh! malheur
L'Etoile du soir
La montagne
Deux novembre
La plus belle heure
Orage
A Bathilde
Automne
La voix
Dernière parole
Sonnet à Maria
Réveil
D'un homme aujourd'hui
La Symphonie
Monsieur Ballanche
Hymne
Moriture
Automne
Retour à la montagne
Les Sommets
Un prélude de Chopin
Jamais, oh jamais donc
Vingt-sept février
Au critique
Départ sans retour
A Jacques
Réponse à Monsieur Coignet
Mère
La gazelle
POESIES NON DATEES
Quand du printemps
La Fatalité
A Monsieur Coignet
Envoi de Joceleyn à Bathilde
Marie
Réponse
La femme en Orient
Puisque Dieu l'a permis
A ma compagne d'étude
Le soir
Acrostiche
POESIES INACHEVEES
PROSE
Les dernières vacances d'un étudiant
L'édition princeps
Notes diverses
Messe à Etiolles
Rapport au Préfet